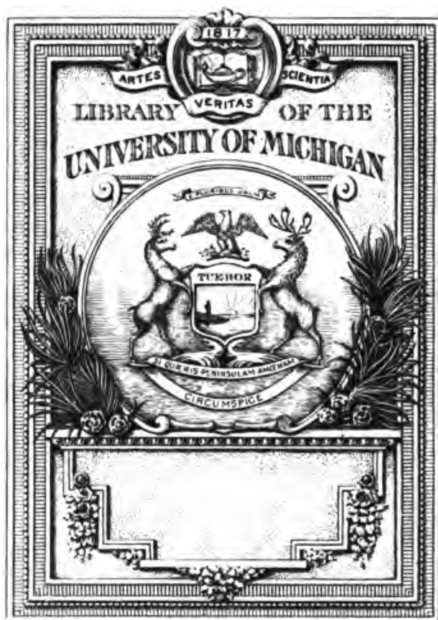
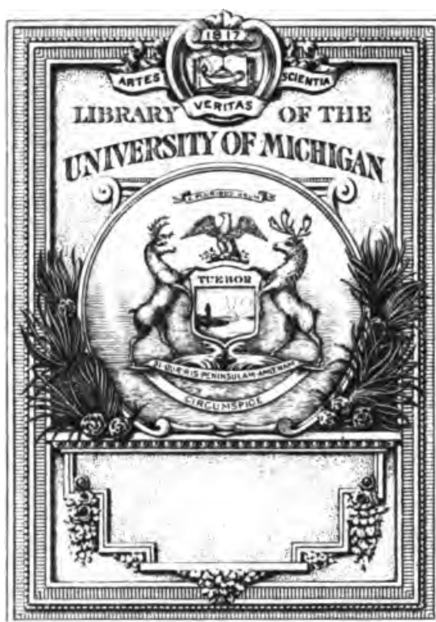

1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE


1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE

L'Esprit

de

J. Barbey d'Aurevilly

**DICTIONNAIRE DE PENSÉES, TRAITS,
PORTRAITS ET JUGEMENTS
TIRÉS DE SON ŒUVRE CRITIQUE**

PRÉFACE PAR

OCTAVE UZANNE

TROISIÈME ÉDITION



PARIS
SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMVIII

L'ESPRIT

DE

J. BARBEY D'AUREVILLY

L'Esprit

de

J. Barbey d'Aurevilly

DICTIONNAIRE DE PENSÉES, TRAITS,
PORTRAITS ET JUGEMENTS
TIRÉS DE SON ŒUVRE CRITIQUE

PRÉFACE PAR

OCTAVE UZANNE

TROISIÈME ÉDITION



PARIS
SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMVIII

JUSTIFICATION DU TIRAGE :

2,601

PRÉFACE

Le chevaleresque auteur des *Prophètes du Passé*, l'instinctif et incomparable polémiste des *Ridicules du temps* et du *Théâtre contemporain*, le rare et impétueux individualiste qui parcourut, en Capitaine Fracasse, les champs de bataille des idées et les voies spirituelles du moderne catholicisme apprécia, avant tout, l'esprit de vieille essence française, l'esprit de bon cru qui est au talent, disait-il, « comme la mousse est au vin », qui le rend plus piquant et le couronne de son bouquet.

Ce fut ce don de l'esprit, cette verve sans cesse à l'assaut des cimes de la pensée, cette passion du trait, ce culte de la bravoure intellectuelle, prompte à cingler avec la mèche bruissante de la cravache des mots, les sottises, les niaiseries des hommes et des choses, ce fut cette « furia francese » du pur critique dont se recom-

mande surtout son œuvre qui, chaque jour, grandit et se colore davantage à nos yeux.

J'ai toujours affirmé que le livre qui synthétiserait, avec le plus d'éclat et de variété, la véhémente originalité du fougueux écrivain serait un recueil d'aperçus philosophiques, de maximes, d'axiomes, d'observations, de notes, de portraits, de fragments scintillants, de jugements divers extraits de l'ensemble de ses écrits sur les *Œuvres et les Hommes* et aussi de ses *Mémoranda.*

N'exprimait-il pas lui-même cette opinion en écrivant que « les pensées enchaînées d'un livre, celles qui forment la trame d'un ouvrage littéraire, constituent le carquois plein... tout le carquois » et il ajoutait avec cette vision si subtile et sereine qu'il avait des choses immatérielles:

« La pensée détachée, c'est la flèche qui vole. Elle est isolée; elle a, comme la flèche dans les airs, du vide au-dessus et du vide au-dessous d'elle. Mais elle vibre, elle traverse, elle va frapper. »

Jules Barbey d'Aurevilly, qui se vantait si volontiers, vis-à-vis de ses amis, d'être né sous le signe du *Sagittaire,* était surtout, en effet, un archer inimitable, un arbalétrier élégant, musclé, tendu tout en nerfs vers le but, l'œil sûr, le doigt

agile, le torse vaniteusement gonflé de la volonté d'empenner le centre même de la cible et d'être proclamé le premier tireur justicier du royaume des lettres.

Il le fut incontestablement. Dans ses études critiques, dans ses articles au jour le jour, dans ses médaillons académiques,ses portraits barbelés de morsures à l'eau forte, dans sa correspondance même, il décocha tant de traits acérés et vainqueurs, tant de dards empoisonnés par l'ironie et empanachés de crânerie malicieuse, tant de coups de lardoir judicieux, tant de falariques ardentes que son œuvre en acquiert un relief unique.

Sur la fin de sa vie, alors que je fréquentais dévotieusement ce vieux templier dont l'âge n'avait aucunement atteint ou éteint la verdeur de pensée ni l'enthousiasme combatif, je m'efforçais de lui faire épouser l'idée d'un Recueil général de ses sagettes humouristiques, de ses cestes de polémistes, de ses traits de javelots sur la surface sociale et je lui suggestionnais même un titre digne de sa batailleuse et satirique humeur: *Le Carquois du Sagittaire.*

Mais le cher preux de Valogne, le mousquetaire impénitent qu'on avait pu surnommer na-

guère : *Barbemada de Torquevilly,* souriait, un peu sceptique, heureux toutefois de me voir aussi ardent à interpréter la noblesse de ses frénétiques arquebusades, mais me montrant le cachet à devise dont il scellait la cire rouge de ses lettres, il me faisait lire sa réponse :

Too late !... — « Trop tard ! mon ami... dans la vie c'est toujours trop tard ! »

*
* *

Aujourd'hui, en 1908, à cette heure où l'on doit fêter le centenaire de la naissance du maître écrivain de l'*Ensorcelée,* du *Prêtre marié,* de la *Vieille maîtresse* et des *Diaboliques,* il n'est plus *trop tard* et on ne pourrait dire qu'il soit trop tôt. — *Too early !* — pour glorifier par un tel livre de d'Aurevilly.

Souvent j'avais parlé de ce recueil des *Sagettes d'aurevilliennes* à la pieuse vestale qui entretient, depuis la mort du Sagittaire, le feu sacré sur l'autel de sa mémoire, à Mlle Louise Read, toujours empressée à publier avec discernement l'œuvre critique de ce grand Marlborough littéraire, dont il faut admirer, — tant est puissant

l'entraînement de son tempérament exceptionnel, — jusqu'aux injustices et aux aveuglements passionnels.

Mlle Louise Read ne pouvait que m'inviter à chercher l'homme de loisir et d'esprit avisé nécessaire à un si long et si lourd inventaire de nombreux volumes de critique.

C'était là le difficile dans notre société turbulente, bousculée, affairée, où chacun, dans les lettres, comme ailleurs, entend réaliser le maximum de succès avec le minimum de temps et d'efforts. J'estime que j'aurais pu, à Paris, agiter désespérément ma lanterne de Diogène sans parvenir à rencontrer autre chose que quelque rat de bibliothèque plutôt habile à grignoter des textes qu'à se les assimiler et à en dégager et restituer la quintessence. C'était mieux qu'une œuvre de secrétaire ou qu'un devoir de bon écolier. Il convenait de se passionner pour l'esprit de d'Aurevilly, de comprendre sa belle et altière indépendance de jugement, d'admirer ses chevauchées, à la Don Quichotte, à travers la platitude d'un temps que son goût héroïque s'efforçait de maifier, de se complaire à toutes les facettes fulırantes de ses phrases lapidaires et de savoir :traire juste ce qui reste nettement caractéris-

tique de sa mentalité et de sa verve savoureuse, sans s'attarder à accumuler d'inutiles matériaux. Ce fut certain hiver, en devisant en forêt avec un solitaire et érudit sylvain, mon excellent ami Léon Bordellet, qui goûte à Bourron, non loin de Marlotte, la sincère ivresse de s'être évadé du bagne des grandes cités, et qui, philosophe à la façon de Montaigne, s'efforce de tetter la vie au giron de la nature, dans la diète des hommes et l'unique souci d'apprécier leurs œuvres, ce fut en évoquant, au milieu des gorges d'Apremont, le souvenir du *Laird de Ravenswood*, — comme le nommait si bien son ami Théophile Silvestre, — que me vint cette pensée soudaine qu'il y avait peut-être en mon compagnon et interlocuteur, plein airiste du Bas-Bréau, l'homme providentiel, l'ouvrier désigné et chef-de-maîtrise du *Carquois du Sagittaire*.

En effet Léon Bordellet prit à cœur sa tâche ; il s'y complut, en apprécia tout l'intérêt, se passionna pour l'auteur des *Œuvres et des Hommes* et dévoua, plus d'une année durant, ses veillées paisibles de Bourron à l'examen des pensées, observations, traits et portraits enfouis dans cette merveilleuse galerie de critiques, comparable à celle des *Lundis* de Sainte-Beuve, sinon supérieure

par l'élévation de la pensée, et dans laquelle le maître écrivain normand s'efforça de dresser l'inventaire intellectuel du XIXe siècle.

Tous les écrits critiques du contempteur des *Bas bleus* et de l'âpre aquafortiste des *Quarante Médaillons de l'Académie* passèrent successivement sous les yeux du judicieux compilateur de *l'Esprit de J.-B. d'Aurevilly*,... tout, sauf l'œuvre imaginaire, les romans où il y avait assurément moins à recueillir et pour lesquels une spéciale autorisation était à obtenir, ce qui risquait de compliquer les choses. Le résultat de ce long et minutieux labeur, fait de subtil discernement, est le présent Dictionnaire où se retrouvent toutes les pyrotechnies littéraires de ce grand gentilhomme de lettres qui maniait la plume comme un glaive fulgurant d'archange.

Ici, il nous apparaît bien en silhouette de vieux chouan combatif, prompt à viser au jugé les œuvres et les hommes, afin de descendre les fantoches et d'exalter, d'illuminer de l'éclat de ses fusillades, les obscurs méconnus.

Hors des longues cohortes typographiques de livres de polémique où ses idées les plus individuelles semblent quelque peu atténuées et trop peu visibles dans les bataillons rectangulai-

res des pages imprimées, on croirait qu'il grandit encore, qu'il gagne à la synthèse fragmentaire de ces extraits. On le sent ici plus *conversationniste,* ce qu'il fut au suprême degré, moins discipliné aux nécessaires conditions de l'article d'ensemble, plus verveux, plus paradoxal, plus *lui-même* en un mot. On devine en lui l'Agrippa d'Aubigné... catholique qu'il fut.

Ce qui constitua et distingua en effet son originalité, ce fut le caractère franc-tireur, l'impulsif besoin de guerroyer aux avant-postes, solitaire, indépendant, avec le primesaut, la libre allure d'un esprit fier, convaincu, ardent, qui ne s'attarde pas davantage à peser ses mots qu'un soldat à peser ses balles. Barbey d'Aurevilly est tout spontané; son tempérament l'emporte et le domine. C'est pourquoi son style est si alerte, si français, si chargé d'incidences et de clarté, malgré tout, sans qu'on y trouve jamais ce *hard labour* qui se rencontre dans l'angoissant vocabulaire d'un Flaubert. — Les manuscrits des *Juges Jugés* sont d'une se[illegible] coulée, une coulée de lave volcanique et b[illegible]e. — Des surcharges certes, ce fut son mig[illegible] péché de tout surcharger et de tout magnifier, mais en dépit du nombre de périphrases, son verbe monte à l'assaut et

précipite toujours l'action. Sainte-Beuve le méthodique semble froid à ses côtés.

« Pour ceux qui sentiraient moins vivement ce signe d'un esprit dominateur imprimé au frontispice de l'œuvre critique de Barbey d'Aurevilly, — écrit M. Pierre Lasserre, au cours d'un excellent article sur le solitaire de la rue Rousselet, — il faut les prier d'en feuilleter le premier volume venu. Ils y trouveront un style d'une action irrésistible. Imagination aussi opulente qu'ingénieuse, sensibilité brûlante, puissance du tempérament, verve magnifique, de l'esprit et de la grâce comme un démon ; et tout cela, nullement livré à soi-même, mais gouverné, dompté, poussé d'un mouvement rectiligne jusqu'aux fins sévères de la discussion et de la démonstration par l'intellect le plus tranquille et le plus fort, — tels sont les éléments de ce style merveilleux. Prose de la plus grande espèce, chaude d'éloquence et hilarante de fantaisie, mais dont la séduction repose sur un fond solide de sécurité intellectuelle et de confiance morale. On a souvent parlé d'une « magie » de la langue chez Chateaubriand, chez Renan. Et il y a magie, en effet, chez l'un et chez utre, mais obtenue en partie par des compoions d'imagination et de sentiment, je ne dirai

certes pas équivoques, mais du moins singulièrement savantes, raffinées, peu naïves. C'est une magie toute loyale et lumineuse, toute virile et chevaleresque que celle de la langue de Barbey d'Aurevilly. Artiste de l'expression égal aux plus riches et aux plus subtils, l'homme, en outre, était magnanime.

« Il y a des époques où être sage, c'est être fou, poursuit judicieusement M. Pierre Lasserre. Et Barbey d'Aurevilly fut ce fou-là. Tandis que la littérature romantique mettait sens dessus dessous les notions du bien et du mal, du beau et du laid, mendiant pour le désordre et l'anarchie dans les sentiments et dans la conduite, pour le laisser aller et la sauvagerie dans l'art, les palmes jusque-là dévolues aux triomphes de la discipline et de la règle et ne les obtenant que trop de la badauderie et de l'ahurissement publics, l'auteur des *Œuvres et les Hommes* s'obstinait à imprimer sur la figure (sur la mauvaise figure) des choses, à coups non de trique, mais de cravache (de sa cravache armoriée) leurs vrais et vieux noms en langue française. Tandis que les arts littéraires, tombant dans un matérialisme byzantin, s'abaissaient, pour le choix des sujets, au niveau des âmes les plus pauvres et cherchaient

leur unique fin dans des réussites toutes matérielles de la diction (l'art pour l'art !), cet étincelant artiste professait que la grandeur et la vérité des idées, la noblesse des sentiments sont l'âme même de la beauté. —Tandis que la critique, sous prétexte d'intelligence et de pénétration universelle, s'honorait d'une renonciation systématique à juger qui n'est que le pédantisme de l'insensibilité et de l'impuissance, il affirmait que la pensée qui ne juge pas et ne conclut pas n'est qu'une larve informe de pensée.—Tandis que l'histoire, appesantie par le fatalisme des philosophies allemandes, livrait de plus en plus ses opinions à la remorque des événements, il soutenait, en même temps que le pouvoir qu'a toujours une énergie humaine habile et appliquée au bon endroit de changer le cours des faits, le droit de la pensée et de la conscience à qualifier et à mépriser, s'il est méprisable, le fait accompli. »

Cela nous est certes un puissant réconfort de nous retrouver, grâce à ce surprenant *Dictionnaire* d'aurevillesque, vis-à-vis d'un tel écrivain français de l'ancienne France, qui, toujours inaccessible aux ambitions vulgaires, mais hautain comme un chevalier du Cycle d'Arthur, mourut sans croix de pacotille ni honneurs académiques,

disant simplement à ses intimes : « J'ai traversé bien des épreuves et des misères dans ma vie, mais j'ai la consolation d'avoir tou'ours conservé mes gants blancs. »

Il est salutaire, à certains carrefours de l'âge, de rencontrer un aussi surhumain fantôme du passé superbement drapé de noblesse et d'idéal. Pour tous ceux qui ont connu, aimé et admiré le grandiloquent poète critique, causeur et romancier qui souvent signait ses épîtres de ce nom si *ad æquat* à sa personne élégante et toute en clair-obscur : « *Le Prince des Ténèbres* », cet ouvrage tout pétri de son esprit sera un régal inoubliable. C'est en effet un réel soulas quand, ayant joué des coudes pour n'être ni opprimé, ni étouffé dans la poussée de la médiocrité ou dans l'inquiétante promiscuité des élites, on peut enfin faire halte et se retrouver avec un revenant de choix dont l'intégrité morale et la préexcellence intellectuelle nous ont servi d'exemple et d'émulation sur la route.

D'ailleurs, pour tous ceux qui le fréquentèrent aux heures passionnées de leur jeunesse, — et je fus de ceux-là, avec Coppée, Bourget, Richepin, Huysmans, Péladan, Léon Bloy, Rachilde et quelques rares autres, — le souvenir de l'immortel « J. B.

D'A. », comme nous l'appelions, à défaut d'autre qualificatif comme le *Corsaire noir* (car il était par sa mère l'arrière petit-fils d'Ango le Pirate), demeurera assurément inoubliable. L'empreinte de sa puissante personnalité sur nos imaginations s'imposa avec intensité, majesté et je dirai même avec héroïcité, car le sceau moral de cet esprit d'un autre temps fut toujours celui d'un maître chevaleresque, altier et d'une incomparable noblesse.

Jules Barbey d'Aurevilly n'admettait guère comme littérature que celle qui exprime et personnifie l'essence souveraine d'un écrivain. Il ne tolérait certes point et ne pouvait comprendre ces écoles du moderne réalisme où l'exercice de l'œil se trouve généralement être plus en vigueur que l'exercice de l'âme même et de la pensée dont il faisaït cas avant tout. Il disait souvent : « Il faut voir haut ; tous ces gens-là ne prennent plaisir qu'à regarder en bas. » Je me souviens d'un mot terrible qu'il proféra un jour à propos de Zola : « Il est entré dans les écuries d'Augias, dit-il, mais c'est pour y ajouter. »

En matière de style et de forme littéraire, il estimait que la beauté de l'amphore ne devait avoir qu'une importance relative : « Le parfum, le bouquet, l'essence seule de ce qu'on verse dans le

vase doit être considéré. Quelle que soit l'esthétique d'une urne littéraire, ce n'est jamais qu'une cruche. L'essentiel est ce qu'on y a mis. »

Lorsque pour la première fois je fis sa rencontre rue Oudinot, dans le salon de l'auteur des *Humbles*, il me sembla plutôt retrouver une vieille connaissance, tant il synthétisait dans sa conversation ce que j'imaginais de la verve personnifiée des Rivarol, des Diderot, des Chamfort, des de Maistre ou des de Bonald. Je l'entends encore après une heure de tête-à-tête me dire, avec cette sorte d'exaltation rythmée et pondérée qui caractérisait ses propos merveilleusement ponctués : « Venez me voir, Monsieur, quand vous voudrez ; vous me trouverez toujours heureux de vous accueillir sur ma galère. Ne venez pas cependant le vendredi. Ce jour-là, Monsieur, j'entre en conclave ; je ne fais pas un pape, puisque, hélas ! je ne suis pas cardinal, mais je fais un article, ce qui est moins important, puisque malheureusement je suis journaliste... Or, quand je fais un article, je suis chambré comme un cardinal et vous pourriez me camper deux pistolets sous la gorge que je ne céderais point au plaisir de vous voir, fût-ce pour grignoter quelques instants des bribes de votre conversation. »

Barbey d'Aurevilly, pour les superficiels, c'est-à-dire pour la foule, est toujours resté un type caricatural, excentrique, une manière de *duc de Brunswick* de la littérature, un vieux Dandy, corseté, fardé, teint, diamanté et couvert de dentelles. Tous les menus écrivailleurs du journalisme qui ignorèrent son œuvre, ne la pouvant comprendre, se sont évertués à faire de sa personne un ridicule portrait de fantoche ou d'humouriste hétéroclyte, dont l'allure iroquoise était aussi fausse et démodée que le costume. La légende qui s'implanta ne fut pas sans nuire considérablement à la réputation de cet admirable écrivain.

« En France, écrivait-il un jour dans son *Brummel,* peut-être avec quelque rancœur , l'originalité n'a pas de patrie; on lui interdit le feu et l'eau ; on la hait comme une distinction nobiliaire ; elle soulève les gens médiocres, toujours prêts, contre ceux qui sont autrement qu'eux, à une de ces morsures de gencives qui ne déchirent pas mais qui salissent. Être comme tout le monde, ajoutait-il, est devenu pour les hommes un principe équivalent à celui qu'on serine aux jeunes demoiselles : Sois considérée, il le faut, du Mariage de Figaro. » Il n'en est pas moins vrai que les œuvres de d'Aurevilly retrouveront

dans la postérité un succès assuré à son rare talent intransigeant; il en sera de ses livres comme de ceux de Stendhal qui ne furent appréciés que bien longtemps après la mort de Henri Beyle. Il atteint, dans son œuvre de fiction, à de rares élévations de passion. L'humanité semble s'y redresser, l'amour s'y pâme, s'y turgit, s'y exaspère jusqu'à hurler, griffer et mordre. La vie, dans toutes les pages de ses ouvrages, circule à plein bord, emportée, désordonnée dans une course fougueuse.

C'est que chez d'Aurevilly l'œuvre et le style sont inséparables de l'homme. L'impression n'y est jamais cherchée, elle s'affirme avec intensité, car elle vient d'une large coulée et d'un seul jet; la phrase n'est point artificielle ni bercée dans les langes du dictionnaire ; elle apparaît saine, robuste, solidement empanachée ; elle éclate et flamboie, car elle sort violemment d'une sorte de cerveau cratère où l'emphase, la subtilité, la métaphore éblouissante fusionnent dans une même lave constamment embrasée.

Je ne puis, dans cette préface, impromptue et forcément limitée, me laisser aller à une analyse minutieuse de cette noble figure. Ce m'est un sincère plaisir d'avoir salué, en tête de ce recueil, en cette heure de mélancolie et de doute, le der-

nier mousquetaire de la littérature, qui fut peut-être aussi le dernier soldat de la plume dans le plus beau sens du mot, tel que l'entendirent Alfred de Vigny ou Paul de Molènes.

Barbey d'Aurevilly, c'était à la fois, comme causeur et homme de verve et d'esprit, Chamfort, Duclos, Montesquieu, Voltaire, Galiani, Casanova et le prince de Ligne ; il orchestrait, semblait-il, à lui seul l'alerte vigueur de pensée de ces beaux esprits d'antan qu'il semblait interpréter sur une partition originale. Il apportait dans sa personne et dans sa diction une dernière vision des charmes, de la politesse et du beau langage des anciens cénacles lettrés, et on comprenait qu'il aimât à citer cette opinion du Régent :

« La seule chose qui vaille la peine de vivre, la sensation qui reste fraîche comme l'aurore, quand tout est flétri de toutes les aurores auxquelles nous avons goûté, c'est la conversation d'un homme d'esprit qui sait causer. »

L'Esprit de J. B. d'Aurevilly ressuscite le merveilleux causeur qu'il fut. C'est le plus bel éloge dont on puisse épigraphier ce livre.

OCTAVE UZANNE.

TABLE DE RÉFÉRENCES

(Œuvres critiques de J. Barbey d'Aurevilly.)

—

Deux chiffres ont été mis à la suite de chaque extrait, pour permettre au lecteur de retrouver la pensée de Barbey d'Aurevilly à sa place exacte, dans les *Œuvres complètes*.

Le chiffre romain, rapporté à la présente *Table de Références*, indique le volume.

Le chiffre arabe indique la page.

—

LES ŒUVRES ET LES HOMMES (*1re série*)

I. — *Les Philosophes et les écrivains religieux.* (Amyot, 1860, in-18.)
II. — *Les Historiens politiques et littéraires.* (Amyot, 1861, in-18.)
III. — *Les Poètes.* (Amyot, 1862, in-18.)
IV. — *Les Romanciers.* (Amyot, 1865, in-18.)
V. — *Les Bas-bleus.* (Victor Palmé, 1878, in-18.)
VI. — *Les Critiques, ou les Juges jugés.* (Frinzine et Cie, 1885, in-8°.)

VII. — *Sensations d'art.* (Frinzine et Cie, 1886, in-8°.)
VIII. — *Sensations d'histoire.* (Quantin, 1887, in-8°.)

—

LES ŒUVRES ET LES HOMMES (*2e série*)

IX. — *Les Philosophes et les Écriv ains religieux.* (Quantin, 1887, in-8°.)
X. — *Les Historiens.* (Quantin, 1888, in-8°.)
XI. — *Les Poètes.* (Lemerre, 1889, in-8°.)
XII. — *Littérature étrangère.* (Lemerre, 1890, in-8°.)
XIII. — *Littérature épistolaire.* (Lemerre, 1892, in-8°.)
XIV. — *Mémoires historiques et littéraires.* (Lemerre, 1893, in-8°.).
XV. — *Journalistes et Polémistes. — Chroniqueurs et Pamphlétaires.* (Lemerre, 1895, in-8°.)
XVI. — *Portraits politiques et littéraires.* (Lemerre, 1898, in-8°.)

—

LES ŒUVRES ET LES HOMMES (*3e série*)

XVII. — *Les Philosophes et les Écrivains religieux.* (Lemerre, 1899, in-8°.)
XVIII. — *Le Roman contemporain.* (Lemerre, 1902, in-18.)
XIX. — *Romanciers d'hier et d'avant-hier.* (Lemerre, 1904, in-18.).
XX. — *De l'Histoire.* (Lemerre, 1905, in-18.) . . .

XXI. — *A côté de la Grande Histoire.* (Lemerre, 1906, in-18.)
XXII. — *Femmes et Moralistes.* (Lemerre, 1906, in-18.)
XXIII. — *Poésie et Poètes.* (Lemerre, 1906, in-18.) .

XXXI. — *Le Théâtre contemporain.* (Tome I). (Quantin, 1888, in-18.).
XXXII. — *Le Théâtre contemporain.* (Tome II). (Quantin, 1888, in-18.).
XXXIII. — *Le Théâtre contemporain.* (Tome III). (Quantin, 1889, in-18.).
XXXIV. — *Théâtre contemporain.* (Nouvelle série, 1870-1883). (Tresse et Stock, 1892, in-18.)
XXXV. — *Théâtre contemporain.* (Dernière série, 1881-1883). (P.-V. Stock, 1896, in-18.)
XXXVI. — *Premier Memorandum.* (1836-1838). (Lemerre, 1900, in-18.).
XXXVII. — *Deuxième Memorandum.* (1838 et 1864). (Stock, 1906, in-18)
XXXVIII. — *Du dandysme et de G. Brummell. — Memoranda.* (Lemerre, 1887.).
XXXIX. — *Les Ridicules du temps.* (Rouveyre et Blond, 1883, in-18.)
XL. — *Polémiques d'hier.* (Albert Savine, 1889, in-18.)
XLI. — *Dernières polémiques.* (Albert Savine, 1891, in-18.)
XLII. — *Pensées détachées.* (Lemerre, 1889, in-18.)
XLIII. — *Lettres à une amie.* (1880-1 87). (Société du « Mercure de France », 1907, in-18.)

About (Edmond).

Dans une société toujours en chemin de fer (même quand elle n'y est pas), et beaucoup trop pressée pour lire attentivement et avec suite, il faut écrire à son usage, de manière à ce qu'elle comprenne et même s'intéresse, si cela se peut, à ce qu'elle lit, en pensant au sort de ses colis et de ses affaires. Il faut enfin une littérature de transport, de défaite et de pacotille, et M. About l'a compris !... M. About est un des auteurs qui se vendent le mieux entre l'enregistrement d'une malle et le coup de cloche du départ. Il est léger et il s'enlève !... Sac de peu d'idées, commode à porter. — (IV-95.)

Académie.

L'Académie, quand tout est parti de l'ancien régime, est comme un paquet qu'on a oublié d'emporter... Chez un peuple viril, en possession de sa pleine maturité, cet enfantillage solennel des concours académiques ne serait qu'un spectacle sottement et prétentieusement puéril ; mais ce qui est insupportable, c'est qu'il y ait, dans l'opinion d'un peuple moqueur,

qui rit mais qui paye, — qui rit, mais qui souffre et même salue ce dont il rit, je ne sais quel respect traditionnel, attardé et curieux, pour cette institution décrépite, qui ne doit plus qu'à son impertinence d'exister... La vanité, en France, comprend si bien la vanité, que ces Quarante Vaniteux, qui se croient le gouvernement de l'esprit français, excitent encore des sympathies parmi les âmes analogues, jalouses de leur titre et de leur fauteuil! — (XXXIX-284.)

—

J'ai le mépris le plus insolent et que je crois le mieux fondé pour tous les jurys, — comme pour toutes les Académies et pour tous les Corps constitués, enfin, qui s'imaginent représenter les intérêts de l'Art, de la Littérature et de la Pensée! Les misérables ne représentent guère que d'obèses et lâche préjugés. — (VII-301.)

—

Les Académies n'aiment pas les camélias parfumés et exceptionnels. Elles aiment les camélias ordinaires, qui ne sentent rien, les vrais camélias! — (III-369.)

Acteurs.

On est vraiment tenté de croire que les acteurs sont plus importants que les auteurs dans l'art dramatique... La littérature dramatique, cette littérature de consommation effrayante, et qu'il faut renouveler sans cesse, cette littérature qui ne roule que sur deux ou trois situations épuisées, et qui ne se permet que deux ou trois sentiments, juste au niveau de tous les

cœurs, est maintenant ossifiée, momifiée, tournant au radotage, et, sans les acteurs qui la galvanisent avec leur âme, depuis bien longtemps elle ne serait plus. Ennuyés, écœurés, n'ayant pas même l'espérance niaise d'un messie théâtral, tant nous sommes fatigués d'attendre, nous n'allons plus maintenant au spectacle que pour les acteurs *seuls*. — (XXXI-97.)

—

Si vous choisissiez les meilleures pièces de théâtre de ce temps, que je m'obstine à appeler un *fruit sec* dans l'ordre dramatique, et que vous en fissiez, de ces pièces, un simple *spectacle dans un fauteuil*, vous verriez, en supprimant l'acteur, ce que l'auteur doit à cet homme qui le joue. Vous verriez si de ces gloires brillantes, qui doivent un jour s'éteindre, les acteurs ne sont pas toujours les artisans... ou les artificiers ! — (XXXII-27.)

—

Les acteurs sont des artistes autant et plus que les autres... Ils sculptent avec leur corps comme les sculpteurs avec leur marbre ; ils peignent avec la physionomie et le geste comme les peintres avec leurs pinceaux ; ils chantent avec leur voix et leur âme comme les musiciens : ils doivent donc être décorés comme les musiciens, les peintres et les sculpteurs.

On donnerait la Légion d'honneur à M... qui a fait une pièce qui m'ennuie, et on ne la donnerait pas à l'homme qui l'interprète et qui, à force de talent, me la fait, même avec plaisir, écouter ! — (XXXV-137).

—

Sous aucun prétexte, il ne faut que le physique de l'acteur fasse obstacle au rôle. Il doit, s'il est artiste, y renoncer plutôt. — (XXXII-29.)

Actrices.

La femme est, de nature, plus actrice que l'homme n'est acteur. Elle a les organes plus souples et le tact plus fin. La nature l'a mieux faite que l'homme pour toutes les feintises. Elle lui a donné toutes les flexibilités du mensonge, ce qui est une force dans un art qui doit faire du mensonge une vérité. — (XXXV-300.)

—

Je me confirme dans la pensée qu'il y a une actrice dans toute femme, et qu'il n'y a qu'à tourner un petit ressort qu'elles ont toutes quelque part pour l'en faire sortir, triomphalement sortir ! — (XXXI-146.)

Admiration.

L'Admiration prend quelquefois un télescope pour regarder les choses de la terre, mais elle n'en fait pas des astres pour cela ! — (XII-133.)

—

Les hommes, ces Narcisses, se mirent toujours un peu eux-mêmes dans les admirations qu'ils ont. — (IX-243.)

Adultère.

Fille de l'individualisme, qui a tout envahi, et de ces mauvaises mœurs que la Comédie *corrige en*

riant, — disent les niais qui aiment le spectacle — la littérature de ce temps a fait une haute position à l'adultère dans l'imagination publique.

... Aux yeux de cette littérature charnelle, anarchique et païenne, l'adultère, après tout, c'est l'amour ! c'est le danger ! c'est la poésie ! Que n'est-ce pas ?... Nous sommes écœurés de ces idées, mais la majorité des esprits les avale comme l'eau et passe par leur ivresse avant d'arriver à leur corruption. — (IV-105.)

Allégorie.

En principe, je n'admets point — et surtout dans la peinture, plus riche que la sculpture en moyens d'expression, — ces Demoiselles abstraites, vêtues allégoriquement, et qui représentent soit des France, soit des Victoires, soit des Défaites, soit des Douleurs, soit même des Muses. Pour me faire accepter ces *froideurs* classiques, il faudrait un talent de premier ordre dans l'exécution, et cette intelligence mythologique qu'on eut sous la Renaissance et même plus tard, et qu'on ne peut plus rencontrer dans une époque comme la nôtre : — *caricaturesque*. D'un autre côté, depuis nos malheurs, je ne regarde plus les France guerrières et les Républiques. Je suis las de leurs jupons rouges et de leurs lances, qui n'ont pas cassé celles des uhlans, et de leurs drapeaux et de leurs airs vainqueurs, quand elles sont vaincues. Si ce ne sont pas là des fanfaronnades après coup, ce sont tout au moins des fanfares que, jusqu'à nouvel ordre, nous n'avons pas le droit de sonner (1872). — (VII-279.)

Allemagne.

L'Allemagne, à la fin du XVIIe siècle, présentait — on a l'air de rêver comme elle quand on écrit de pareilles choses ! — un spectacle de corruption dans les mœurs et d'athéisme dans les idées fort peu remarqué des historiens d'alors, et qui rappelait presque l'Italie du siècle précédent... Déjà de 1695 à 1700, lorsque Louis XIV penchait à son déclin, mais remplissait encore tout de l'éclat de sa gloire, l'Allemagne, anticipant sur l'avenir de presque la moitié d'un siècle, pullulait de Louis XV obscurs, pires de cynisme et de débauche que le roi futur du Parc-aux-Cerfs. Toujours rêveuse et toujours imitatrice, l'Allemagne se *rêvait France* quand elle imitait les vices de la cour du grand roi, et elle en exagérait le scandale, comme, plus tard, elle prit les idées de la philosophie française, et en exagéra les conséquences pour s'en faire une originalité. On conçoit que ce dut être affreux. Au moins, Louis XIV, qui transgressa la loi sociale de la famille — le plus grand crime politique de sa maison, — avait gardé la foi chrétienne et forçait les vices de son temps (même les siens) à l'hypocrisie. Mais tous ces principicules allemands, qui jouaient au Louis XIV avec la rage de leur petitesse et de leur insignifiance, dans des Versailles de paravent, taillés sur le modèle du vrai Versailles, ne forçaient, eux, que le trait des mauvaises mœurs, et ne trouvaient pas dans une conscience en proie à l'orgueil et à la négation protestante une seule raison pour enrayer sur cette pente-là. — (XXI-110,111.)

Ame.

Des âmes... Y en a-t-il ? Oui, peut-être dans les cloîtres, en quelques coins retirés du monde, en quelques poitrines inclinées au pied des crucifix dans le silence de quelques chapelles. A coup sûr, s'il y en a encore, ce n'est que là ! Mais ce n'est pas dans cette tourbe d'hommes qui ne veulent plus être des âmes, qui ne veulent plus être que des esprits, et des esprits déchaînés contre la spiritualité même de leur substance, qui était leur gloire autrefois ! — (IX-26.)

—

Le seul maître, pour un grand artiste, c'est toujours l'âme qu'il a ! — (VII-Préface.)

Amitié.

Les rossignols de l'amitié ne chantent pas comme ceux de l'amour. Ils ont des silences qui valent mieux que de folles paroles. — (XLIII-81.)

Amnistie.

L'idée d'amnistie m'a toujours fait, en politique, le même effet que l'art pour l'art en littérature. C'est de la générosité pour la générosité... Un luxe de générosité que je puis comprendre et qui a même sa grandeur touchante, — mais à distance, dans l'histoire. Au bout de deux mille ans après une amnistie, il peut se rencontrer un vieux rêveur épris des choses passées, qui fasse de la clémence d'Auguste une tragédie sublime ; mais avant cette chance loin-

taine de trouver un Corneille dans le chemin de son immortalité, et sur le terrain de la *réalité immédiate*, c'est un jeu auquel on ne gagne guère, que les amnisties, dont la gloire incertaine a bien son danger pour ceux qui,ayant le sort d'un gouvernement dans les mains, doivent avant tout garder leur prudence.

Les pouvoirs amnistient les coupables mais les coupables n'amnistient pas les pouvoirs qui les ont condamnés... Dans un mouvement d'imprudence magnanime, le Pouvoir brise sur son genou le glaive de la Justice ; les Partis ne brisent pas l'épée de l'Hostilité sur le leur. C'est une raison de plus, au contraire, pour l'y aiguiser. — (XL-314, 316 — Août 1869.)

Amour.

Le premier amour a soif de confidences autant que de déclarations. C'est quand on est noir des coups de foudre reçus, qu'on enterre ses affections sous vingt pieds de silence ou trente-six de plaisanteries. L'amour est une espèce de tigre, alors, qui vit très bien dans les cavernes, — les cavernes humaines, — quelques poitrines, qu'on ne voit pas dans les déserts du monde, tant elles y sont bien cachées, mais qui y sont. — (XLII-26.)

Anarchie.

L'Anarchie, fille de la Révolution française, née dans le sang affreusement fécond qu'avait essuyé pourtant un grand homme, l'Anarchie, vaincue une seconde fois dans l'État, se réfugie actuellement (1860) dans la pensée, dans la philosophie, dans cette

partie immatérielle et abstraite de l'homme, d'où, au premier jour, elle redescendra dans les faits, plus forte que jamais, plus armée et plus menaçante ! — (I-240.)

Anecdote.

L'anecdote n'est pas si légère que le croient Messieurs les hommes graves. Avec le mot : *C'est amusant*, on a une manière dégagée de déshonorer les choses, mais l'anecdote, l'amusante anecdote, n'en est pas moins, quand on sait la choisir et *l'enlever*, la concentration même de l'histoire... Dans ces petits médaillons, qui ne sont rien du tout aux gros yeux béotiens des bœufs du travail lourd et de l'effort pénible, il y a vraiment plus d'histoire réelle accumulée que dans beaucoup de grandes pages tirées à quatre épingles et qui ont la prétention d'être des tableaux. Ce qu'il tient de molécules odorantes dans un grain de musc inépuisable, qui les a comptées ? — (XIV-125.)

Architecture.

L'architecture est de tous les arts celui qui me touche le moins, mon jugement et ma réflexion admettant bien que c'est le premier, puisqu'il les comprend tous, mais ma sensibilité et mon imagination n'étant pas à son service. — Derrière le plus haut et le plus admirable monument, il y a de l'espace, et c'est toujours petit, ce que les hommes élèvent, vu à la hauteur du ciel ! — Je fais exception pour l'architecture romane, qui m'a toujours fait

éprouver des tressaillements intérieurs ; mais l'architecture romane est une confession du néant de l'homme, tandis que le gothique, par exemple, qui veut être, avec de froides pierres, ce que les Pères des Thébaïdes appelaient une *ascension de cœur,* n'est que l'impuissance de monter jusqu'à Dieu.

... Ce qu'il faut voir dans les monuments, c'est leur geste. L'élévation des monuments, comme celle des hommes, ne tient point à leur hauteur. — (XXXVIII-180.)

Architecture moderne.

Tout est déshonoré par les constructions modernes : le paysage, la terre et les eaux, et jusqu'à l'air dans lequel on ose les élever ! — Quelles traces les *Classes moyennes*, comme dit Guizot, leur publiciste et leur parrain, laisseront dans l'histoire, et quelle signature de leur bassesse que leurs monuments ! — (XXXVIII-171.)

Aristocratie.

Le sentiment aristocratique plane sur notre société démocratisée, comme une auréole sur un tombeau. Et il ne s'y éteindra pas, parce qu'il n'est pas une chose de société, mais de nature humaine... Quand la démocratie aura coupé la dernière tête de noble et de poète, il y aura encore de l'aristocratie dans le monde, et, malgré toutes les égalités proclamées, elle repoussera, — déplacée, oui ! socialement déplacée, mais immortelle ! — (XV-238.)

—

Les gentilshommes... Ce temps-ci les a mis à pied comme des postillons qui ont mal mené ! — Et, en effet, il faut être juste, ils ont mal mené, en conduisant la France, les gentilshommes. — (XVIII-29.)

—

Être un joli danseur... Chose capitale ès royaumes de France et de Navarre, où la noblesse devait danser pour le plaisir du roi, comme elle devait monter à cheval et se battre, et même mourir pour son service !

... Tous apprenaient d'abord à danser, pour danser aux menuets du roi, puis à faire danser leurs chevaux dans les carrousels, puis à manier le mousquet et la pique, pour faire danser l'ennemi à son tour !

... Et c'était tellement cela, la coutume de la noblesse de France, que, dans le tableau par Delacroix de la fameuse apostrophe de Mirabeau au maître des cérémonies : *Allez dire à votre maître !* etc..., elle semble danser encore sous l'apostrophe, cette noblesse, dans la personne de l'élégant marquis de Dreux-Brézé !

Par exemple, ce fut sa dernière danse, celle-là ! — (XXI-329, 330.)

Artistes contemporains.

Les artistes contemporains ne savent rien en dehors de la technique de leur métier. Leur bagage de connaissances se compose de ce qu'ils entendent dire ici et là. (Rappelez-vous la science profonde des vieux artistes de l'Italie au XVIe siècle !) Grands enfants qui ont de bons yeux, de bonnes oreilles, une bonne

mémoire, mais pas assez de volonté pour se faire sur aucun sujet une opinion indépendante et réfléchie. Ce sont les fils d'un siècle vaniteux et malade. Ils concentrent en eux ses vanités et ses maladies, et ils deviennent alors le miroir ardent d'un temps dans lequel, au contraire, ils devraient empreindre leurs inspirations et répandre de nobles influences. Peuple simiesque, harpes éoliennes, ils n'expriment, à part de leur art, menacé de tomber en eux d'inanition intellectuelle, que les faiblesses, les ignorances et les plagiats d'un journalisme sans autorité. L'individualisme qui nous ronge tous, les dévore. Ils plongent dans son néant une imagination qui aurait besoin de la nourriture la plus énergique pour devenir féconde, et voilà comment, n'étant pas au-dessus, ils tombent au-dessous d'une société dont l'idéal n'est plus que l'horreur de toutes les aristocraties légitimes, la décapitation sociale sous prétexte d'égalité, l'effroi du grand de peur de se sentir petit, le *moi*, enfin, dans la cohue ! — (VII-42.)

—

Les artistes actuels, plus ignorants que de jeunes carpes, car les vieilles carpes doivent savoir quelque chose, les artistes actuels, n'ayant ni foi ni instruction religieuse, ne comprennent rien au *surnaturel* du sujet qu'ils traitent, et, pour la plupart, ne le traitent que sur *commande*. Commande ! C'est-à-dire mort de l'art ! Je l'accepte lorsque c'est Jules II qui en fait une à Michel-Ange ; autrement, non ! C'est une impertinence de la Protection au Génie, ou une bonté de la Sottise pour la Platitude. — (VII-253.)

Association.

Les assemblées des *sans-culottes* devaient succéder à la suppression des jurandes et des maîtrises... L'association commerciale brisée, il s'établit réactivement sur ses débris l'association politique. Aujourd'hui que les assemblées commerciales n'existent plus, du moins à l'état d'organisation, l'effrayant phénomène des associations politiques se produit avec l'énergie d'une tempête. Mais ce mal, qui vient de l'oubli d'un principe, sera détruit par le principe même. Qu'on rétablisse les assemblées corporatives, dans lesquelles l'activité humaine trouvera une légitime expansion, et du même coup, sans déchirement, sans violence, on aura supprimé les dangers des clubs. — (XVII-99 — Avril 1848.)

Atticisme.

Nous sommes de ceux qui croient que l'atticisme suit les destinées de nos décadences. C'est le fruit d'une civilisation qui, passé un certain moment, un certain coup de soleil, ne mûrit plus. En Grèce même, puisqu'il porte un nom grec, il ne se produisit que sous les Grecs du bon temps. Il fut le résultat de circonstances dont l'ensemble ne dura qu'un instant: archipel magnifique, ciel superbe, liberté de pirates, marbre à tailler pour créer des dieux, costume sobre, hospitalité flamboyante ; rois de toutes parts qui se recevaient tour à tour au milieu d'un état major résolu pour vider ensemble la coupe d'Hercule sans broncher ! En France, ce fut Louis XIV chez Mme de

Maintenon; Louis XV, déjà moins attique, chez Mme de Pompadour; et ce qui nous reste de cette desserte des siècles va tout à l'heure nous manquer. Atticisme, poésie, loisir, loisir surtout, presque bafoué dans nos sociétés ouvrières, toutes ces choses disparaîtront dans un temps plus prochain qu'on ne le croit, pour ne plus revenir. On ne se baigne pas deux fois dans le même courant, a dit un ancien. — (XIII-65.)

Aubigné (Agrippa d').

D'Aubigné, vieux soldat huguenot qui rimait à la diable, à la fière franquette du soldat, l'arquebuse sur le cou ou le cul sur la selle... d'Aubigné, ce poète guerrier, ce poète d'action, à l'antipode du rêveur que sont tous les autres poètes, a dans ses vers comme dans sa vie un charme de violence irrésistible. Toutes les fois qu'il est inspiré, il emporte l'âme de son lecteur comme il eût fait une barricade. — On dit gaiement: « C'est un brave à trois poils ! » Il est, lui, un brave à trois âmes. Il en a trois comme on en a une : il a une âme militaire, une âme religieuse et une âme de poète.

... Dès ses premières années, il avait jeté sur la flamme de son esprit un boisseau de connaissances qui auraient pu l'éteindre et qui ne l'éteignirent pas. On n'avait jamais porté tant de connaissances et de littérature à la guerre. Mais elles n'y furent jamais pour lui l'*impedimentum belli* dont parle Tacite.

... Chez lui, ce n'est pas l'art qui est exquis, c'est le tempérament qui est énorme. Il a le tempérament qu'ont les hommes primitifs, les hommes qui com-

mencent les races ; car il en a commencé une et il est un des primitifs de la Poésie française.

... Il y avait en lui une force de faculté génératrice qui s'abattit sur tous les sujets et qui les féconda... Ce *magnus parens* dans l'histoire littéraire avait l'étoffe de tout, — mais l'emploi de l'étoffe qui est l'art, qui est le fini, qui est la beauté accomplie, lui manquait... La grande force poétique d'Agrippa d'Aubigné ne peut pas être isolée de son siècle. Il a besoin, pour être légitimement admiré, d'une date au-dessus de sa tête. Or, une date n'est pas une étoile. — (XI-52 et suiv.)

Augier (Émile).

C'est essentiellement le poète du bourgeois. Il le rend heureux ! Nous avons signalé plus d'une fois cette tendance qui est partout maintenant, dans les arts, la philosophie, la littérature, et que nous avons nommée le *Bourgeoisisme*. Eh bien, Augier, comme Ponsard, est le poète de cette tendance, de même qu'Henri Martin et Amédée Thierry en sont les historiens !... Le vers d'Augier est fluide, mais il n'est pas pur. Il coule, il coule... mais il n'a ni la langueur endormie des larges rivières, ni la fougue des torrents, ni les caprices des cascades.

Or, couler seulement n'est pas une force : c'est même quelquefois une faiblesse. Augier appartient, par le manque de personnalité vigoureuse et cette facilité déplorable qui charme les sots et qui explique sa fortune, à cette race d'esprits de troisième degré qui sont entre les poètes et le public, — mais plus

du côté du public que du côté des poètes, — et qui, descendant la poésie, toujours un peu altière, jusqu'au niveau des gens médiocres, diminuent, dans leurs productions décolorées, l'éblouissante et insupportable originalité des maîtres et la font accepter aux débilités qu'elle épouvante. Faire accepter la poésie en l'abaissant, voilà le secret du succès d'Émile Augier ! de ce succès qui sera éphémère. Il coupe avec de l'eau de Seine ce vin généreux, mûri par le soleil sur les rampes ardentes des volcans, et il épargne un mal de tête aux bourgeois, pleins de reconnaissance. — (XXIII-87.)

Avenir littéraire.

Si nous continuons dans la voie où nous sommes engagés, si notre mobilité ne nous sauve pas et n'amène pas la réaction par le dégoût, la littérature, digne de ce nom et telle qu'on doit l'entendre, est finie ! Elle mourra, tuée par la chronique, le journal à un sou et le machinisme théâtral, toutes choses qui s'engendrent et se poussent, car toutes les trois sont l'exploitation des besoins, matériels et bas, de la foule. Toutes les trois développent à outrance cette curiosité des sens, souvent bête, aussi souvent impure, et qui nous corrompt, l'un n'empêchant pas l'autre, après nous avoir abêtis !

Pour ne parler que du journal, qui tend à remplacer le livre, qui dans trente ans l'aura remplacé, quel journal s'élevant en ce moment oserait se passer de chronique et de chroniqueurs, et ne calcule pas l'intérêt de sa feuille et de sa caisse sur la nou-

velle, le bruit, le commérage, le petit fait, l'aimable petit fait, ce charmant petit polisson de petit fait, le chérubin, l'enfant gâté de tout le monde !

... L'amour du fait, en dehors des expériences que le moraliste et le savant peuvent en tirer, est le propre des esprits inférieurs, et doit nécessairement, dans un temps donné, constituer une littérature de portières.

... On permet encore au fait, je le sais bien, d'être spirituel quand il peut. Reste d'habitude d'une race intellectuelle qui ne se déprend pas en une fois de ce qu'elle a longtemps adoré, on permet encore au chroniqueur, à l'historien du petit fait, de montrer du talent, s'il en a, — d'enjoliver son petit fait, — d'empenner le bâton stupide, de l'aiguiser, d'en faire une flèche, — de monter et sertir le caillou du chemin comme si c'était une escarboucle... Mais bah ! on se passera bientôt de tout ce luxe d'accompagnement inutile. Le fait seul suffira, le fait seul, bien insignifiant et bien plat. Sans tant chercher midi à quatorze heures, on dira, par exemple, la couleur de la voiture de Mme de Metternich, ou comment sont rangés les volumes dans la bibliothèque de M. de Girardin, et ce sera assez pour suspendre l'attention haletante de tout Paris ! — (Février 1866 — XXXIX-78.)

Balzac (H. de).

On s'imagine avoir abaissé Balzac quand on l'a fait sortir de Rétif de la Bretonne, mais c'est un Rétif de la Bretonne sublime et mêlé à un Dante, — à un

Dante romanesque et moderne, le Dante d'un temps qui a estropié toute grandeur ! Ce qui a dominé, hyperdominé son talent, c'est le mécontentement de ce qui se faisait autour de lui et l'envie de le refaire, pour montrer ce que l'on pouvait tirer de tous ces idéals manqués ! — (IV-7.)

Barnum.

C'est un Bilboquet américain, c'est-à-dire ennuyeux, grave, méthodique, n'ayant pas le moindre petit mot pour rire, si cela ne lui rapporte rien ; un Bilboquet en habit noir et en souliers de caoutchouc, membre de la Société de tempérance, grand liseur de Bible, qui ment dans l'annonce avec la conscience pure et tranquille d'un quaker, et qui est toujours prêt à élever vers Dieu des mains innocentes et crasseuses de l'argent reçu au bureau ! — (XIV-101.)

Bas-bleus.

Être original dans le sens profond du mot ; et, après l'avoir pensé, bâtir un livre dans la puissance équilibrée de son harmonie, voilà le signe de la virilité en littérature, et nulle femme ne l'a ni *ne peut* l'avoir. L'histoire, sur ce point, ne nous donne pas de démenti.

Il y a bien, ici et là, quelques monstruosités en histoire, mais celle-là nous a été épargnée. Des femmes Homère, des femmes Sophocle, des femmes Shakespeare ne s'y rencontrent pas. Vous y trouvez bien quelques Sapho qui y jettent un ou deux cris qu'on entend toujours, quelques âmes divines comme

sainte Thérèse, qui a fait, elle, son saut de Leucade dans le ciel, mais le talent littéraire, dans son expression la plus haute, est bien plus que des émotions éloquentes, que de sublimes palpitations. Toujours Ève sortant du flanc d'un homme, la femme, cette *réceptivité*, comme ils disent en allemand, la femme n'est jamais que la réverbération de quelque chose, l'écho et le reflet de quelqu'un... le caméléon singulier qui prend toutes nos couleurs et nous les renvoie. — (V-85.)

—

La littérature est pour la plupart des femmes une occasion de conversation, de commérages et de coterie, car jamais les femmes n'ont rien compris à la grande littérature solitaire. — (V-25.)

Baudelaire (Charles).

Il y a du Dante, en effet, dans l'auteur des *Fleurs du Mal*, mais c'est du Dante d'une époque déchue, c'est du Dante athée et moderne, du Dante venu après Voltaire, dans un temps qui n'aura point de saint Thomas. Le poète de ces *Fleurs*, qui ulcèrent le sein sur lequel elles reposent, n'a pas la grande mine de son majestueux devancier, et ce n'est pas sa faute.

Il appartient à une époque troublée, sceptique, railleuse, nerveuse, qui se tortille dans les ridicules espérances des transformations et des métempsychoses ; il n'a pas la foi du grand poète catholique, qui lui donnait le calme auguste de la sécurité dans toutes les douleurs de la vie. Le caractère de la poésie des *Fleurs du Mal*, à l'exception de quelques rares

morceaux que le désespoir a fini par glacer, c'est le trouble, c'est la furie, c'est le regard convulsé et non pas le regard, sombrement clair et limpide, du Visionnaire de Florence. La Muse du Dante a rêveusement vu l'Enfer, celle des *Fleurs du Mal* le respire d'une narine crispée comme celle du cheval qui hume l'obus! L'une vient de l'Enfer, l'autre y va. Si la première est plus auguste, l'autre est peut-être plus émouvante. Elle n'a pas le merveilleux épique qui enlève si haut l'imagination et calme ses terreurs dans la sérénité dont les génies, tout à fait exceptionnels, savent revêtir leurs œuvres les plus passionnées. Elle a, au contraire, d'horribles réalités que nous connaissons, et qui dégoûtent trop pour permettre même l'accablante sérénité du mépris. — (III-380.)

—

Baudelaire fut le rhapsode de ses *Fleurs du Mal* dans les quelques salons qui ne craignaient pas l'odeur, dardant la cervelle, de ces syringas terribles. Il les disait, ces *Fleurs du Mal*, avec cette voix douce et mystificatrice qui hérissait le crin des bourgeois, quand il les distillait suavement dans leurs longues oreilles épouvantées... — (XI-327.)

Beaumarchais.

Cet homme de vif-argent d'abord, — et d'argent ensuite, — ce millionnaire de l'esprit qui devint un millionnaire comme les sots peuvent le devenir, naquit à Paris d'un horloger riche en enfants, pauvre du reste, et qui regarda comme une grâce de la Providence que son fils, Pierre-Augustin Caron, eût le

génie de l'horlogerie ; car il l'avait, comme plus tard il eut le génie dramatique, et même quelques autres génies dont certainement le bonhomme de père ne se doutait pas... Comme les grands seigneurs, dont il écrivit dans son *Figaro* qu'ils se donnaient seulement la peine de naître, il ne s'était, lui aussi, donné que cette peine-là. Ce privilégié de naissance qui devait avoir, un jour, autant d'esprit que Voltaire, eut un double bonheur que n'eut pas Voltaire. Il était beau, et de la beauté robuste que les femmes aimaient dans son temps. C'était un Apollon doublé d'un Hercule. Il eût très bien formé le quadrille de l'Amour avec Chamfort, Mirabeau et Casanova... Il était superbe et charmant comme un être enchanté de lui-même, toujours prêt à donner, de toutes les manières, du bonheur aux autres, et qui aurait manqué le trait qui l'achève s'il n'eût pas eu de fatuité !

... La fatuité, c'est le rayonnement de notre bonheur. Celui de Beaumarchais fut immense. Aucun homme ne fut plus heureux, plus *né coiffé* que lui... Ainsi, il se maria trois fois, cet homme audacieux, et ce qui réussit souvent si peu une fois aux autres hommes, lui réussit trois fois, à lui ! La Fortune est femme, prétendent les Orientaux ; pour lui, elle en fut trois... légitimes. Mais d'illégitimes, combien furent encore sa Fortune ! — (XVI-301 303.)

Beauté.

Le Beau, sous toutes les formes, est désagréable aux économistes et aux bourgeois : — c'est une injure personnelle ! — La lorgnette de ces gens-là

est une pièce de cent sous. Ils ne voient pas à travers. — (XXXVIII-224.)

Berlioz.

Les œuvres de Berlioz sont là pour attester son génie, mais il n'y a que la vie racontée dans ses *Mémoires*, ou prise dans la source, plus profonde et plus immédiatement jaillissante, de ses lettres, qui puisse attester toute son âme, — cette âme de Berlioz, étonnante, enthousiaste, douloureuse, exaspérée, terrible !...

Je l'ai vu une fois. Il me frappa beaucoup. Il était jeune encore ; c'était un blond-roux, hérissé, crispé, anguleux. Il avait le bec de l'aigle et le poil du lion, et l'étrange aspect d'un animal héraldique...

Artiste énorme, cœur aux colères de Samson contre les Philistins, il ne décoléra jamais un seul jour, une seule minute de sa vie. Comment se serait-il apaisé ?... Il n'avait pas ce qui apaise. Homme sans foi de ces jours mauvais, il ne connaissait, comme les artistes de ce temps, que le Beau pour tout Dieu, le Beau qu'ils produisent... Peut-être ne pensa-t-il jamais à Dieu qu'en écrivant l'*Enfance du Christ*, ce doux chef-d'œuvre. Et qui sait? peut-être aussi, dans sa bonté, Dieu l'a-t-il pris pour une prière !... — (VII-182, 194.)

Bêtise.

Si les bêtises des gens d'esprit sont plus grandes que celles des sots, que ne sont pas celles des hommes de génie ! — (XII-268.)

Biographie.

Conséquence forcée de la nature des choses de ce temps, le mouvement d'idées qui tend à multiplier les biographies est le même que celui qui multiplie, dans nos expositions, ce nombre fatigant de portraits qui vont chaque jour les envahissant davantage. Portraits ou biographies, en effet, ce sont là les gouttes d'eau de cette mer de l'individualité qui monte et qui doit bientôt tout couvrir !

... Malgré la familiarité de l'image, je dirais presque que la biographie est la chiffonnière de l'histoire. Elle recueille, glane et fourrage pour son service, et si l'histoire ne prend pas tout ce qu'elle lui offre, elle en tient compte du moins, et l'on sent, quand on la lit et quand elle est bien faite, ce qu'elle doit à la biographie. — (XVI-35, 36.)

Boccace.

Boccace est l'imagination la plus italienne qui ait jamais existé parmi les plus fines imaginations d'Italie, ces roses de l'Arno ! Fleur intarissable de fraîcheur et de parfum, dont La Fontaine fut l'abeille, Boccace est une imagination d'une telle légèreté, dans le sens de l'air et de la lumière, que La Fontaine, son imitateur, le buveur en cette coupe diaphane, que notre incomparable La Fontaine, malgré ses dons souverains de grâce et de langage, semble grossier dans sa gaieté charmante, quand on entend son rire gaulois et qu'on le compare au sourire éthéré de la fantaisie de Boccace ! — (IV-220.)

Bohème.

Le signe essentiel, caractéristique, du bohème, n'est pas de n'avoir point d'habit, mais de n'avoir point de principes, de manquer de l'asile sacré d'une morale fixe autour de la tête et du cœur, de vagabonder dans ses écrits à tout vent de doctrine, et de vivre, enfant de la balle politique ou littéraire, venu ou trouvé sous le chou de la circonstance, sans feu ni lieu intellectuel, — c'est-à-dire sans *une* religion ou sans *une* philosophie. — (XV-93.)

Bossuet.

Bossuet est un miracle. Il s'est couché sur les Prophètes morts, comme Samuel sur la femme qu'il rappela à la vie, et ces grands morts ressuscitèrent dans son génie. — (I-290.)

—

Bossuet, sous sa soutane violette, était un homme de guerre, et c'est pour cela qu'il a parlé si magnifiquement bien du grand Condé. – (XV-251.)

—

... Il relève sa soutane violette jusqu'au genou, et marche militairement dans tous ses récits (XXXVI-111.)

Bourbons.

Les Bourbons, de Henri IV à Louis XVI, n'ont rien compris à l'esprit chrétien de la France, *a priori* héroïque et docile, qui n'a de dangereux que la tête

facile à enivrer. La rage de dépayser le pays, de dénaturer le fond de notre nationalité, sous un prétexte ou sous un autre, protestant, anglais, genevois, date du règne de la maison de Bourbon, qui n'a pas su empêcher cette effroyable corruption de notre génie, et qui trop souvent y a contribué. C'est depuis les Bourbons, en effet, que nous avons cette réputation de réverbère politique, chauffé à blanc pour faire éclore des utopies parlementaires dans le brasier des révolutions. Ce sont eux qui ont créé une révolution permanente forcée en oubliant ce qu'ils étaient, en donnant l'exemple des mauvaises mœurs, en altérant dans sa pureté la notion de la famille chrétienne, — le seul fondement des sociétés modernes, quels que soient leur forme et leur nom, — en nous dévêtant de nos institutions, en brisant les corporations (l'œuvre de Saint-Louis sanctionnée par les siècles), les corporations d'états, c'est-à-dire le peuple qui travaille et qui prie, et en le jetant, bohème et affamé, à la liberté vague, au hasard et à la préoccupation du jour le jour ! — (XXI-128.)

—

Depuis Henri IV et Louis XIV, qui reconnaissaient leurs bâtards et leur donnaient des maisons princières, jusqu'à Louis XV, qui éleva l'adultère à la Fonction dans la personne de Mme de Pompadour et de Mme du Barry, des générations successives de maîtresses avaient suivi des générations successives de Bourbons sur le trône, en sorte que l'on aurait pu croire que, si le Roi ne mourait pas en France, la maîtresse du Roi ne mourait pas non plus...

Héroïques, séduisants, spirituels, les Bourbons resteront en tout Bourbons dans l'histoire, excepté en fait de femmes ; mais par les femmes ils retournent à leur origine, ils ne sont plus que les Bourbeux! — (XXII-176, 177.)

Brizeux.

Brizeux, qui n'eut jamais que le touchant mobilier de Sterne : une jatte de lait, une chemise blanche et une conscience pure...

Né avec un talent de poète, d'une délicatesse presque fragile, — mais la perle, dit-on, est malade, — Brizeux, dont le nom seul exprime tout ce qu'il fut... eut la chance de venir à l'heure fatigante et embrasée des artificielles splendeurs de la poésie romantique. Nous n'en pouvions plus. Nous avions besoin d'un verre d'eau fraîche. On en avait assez, pour le moment, des flamboyants panoramas de l'Orient par M. Hugo, des riches mollesses de M. de Vigny, et de l'énergie — à tout prix, hélas ! — de M. Barbier. Voilà que tout à coup quelque chose s'en vint de Bretagne, un chant, — simple avant tout, agreste et triste aussi ; car la poésie moderne, même celle qui vit aux champs et qui les aime, est vouée à d'indicibles et fatales tristesses... C'était jeune, cette voix, c'était presque enfantin.

... Incertaine dans sa forme, souple comme certaines femmes, plus parce qu'elle était mince que parce qu'elle était nerveuse, la poésie de Brizeux était faible autant d'inspiration que de structure. C'était la plainte interrompue, reprise et répétée, d'un homme

au premier amour de sa vie, et qui n'avait pas su se faire aimer.

... A l'amant délaissé de Marie, il restait ce qui vaut mieux à aimer qu'une femme, — son pays. Certes, Brizeux a aimé le sien. Qui en doute? Il était de cette terre qu'il a lui-même caractérisée :

La terre de granit, recouverte de chênes !

et où tout est solide et profond, jusqu'à l'amour qu'on a pour elle.

... Et pourtant Brizeux, le Breton, n'a pas été assez Breton... La civilisation, cette Dalila de toutes manières, lui avait coupé les cheveux, à ce Celte qui, d'ailleurs, n'avait jamais été un Samson. Il était un lettré. Il vint à Paris, Paris lui passa la main sur la tête, lissa les derniers grains de son granit et lui donna le poli qu'il aime. — (III-76, 78, 80.)

Brummell.

Il n'était pas ce que le monde appelle libertin. C'est ici qu'il diffère essentiellement de Richelieu et de tous les hommes organisés pour séduire. Richelieu, lui, imita trop ces conquérants tartares qui se faisaient un lit avec des femmes entrelacées. Brummell n'eut point de ces butins et de ces trophées de victoire ; sa vanité ne trempait pas dans un sang brûlant.

... Dans un pays comme l'Angleterre, où l'orgueil et la lâcheté font de la pruderie pour de la pudeur, il fut piquant de voir un homme, et un homme si jeune, qui résumait en lui toutes les séductions de

convention et toutes les séductions naturelles, punir les femmes de leurs prétentions sans bonne foi et s'arrêter avec elles à la limite de la galanterie, qu'elles n'ont pas mise là pour qu'on la respecte. C'était pourtant ainsi qu'agissait Brummell, sans aucun calcul et sans le moindre effort. Pour qui connaît les femmes, cela doubla sa puissance : parmi ces ladies altières, il blessait l'orgueil romanesque et faisait rêver l'orgueil corrompu.

Roi de la mode, il n'eut donc point de maîtresse en titre. Il fut un sultan sans mouchoir. Nulle illusion de cœur, nul soulèvement des sens n'influa, pour les énerver ou les suspendre, sur les arrêts qu'il portait. Aussi étaient-ils souverains... La plus follement amoureuse, en posant une fleur ou en essayant une parure, songeait bien plus au jugement de Brummell qu'au plaisir de son amant. — (XXXVIII-47, 48.)

Buffon.

Ce qui distingue Buffon des autres hommes de son temps que la gloire rendit fous, comme Rousseau et Voltaire, de vrais parvenus, c'est que sa belle tête calme sut résister à cette sirène ! Il l'aima, mais comme il aima tout, avec une raison bien autrement belle que l'ivresse !

... Moins spirituel que Voltaire, dont l'esprit me fait, d'ailleurs, toujours l'effet d'un bruit de grelots, mis en vibration par les mouvements pétulants d'un singe, moins même que Montesquieu, qui a le sien finissant en pointe, sans être pour cela un obélisque

(car un obélisque, c'est un colosse)! Buffon, qui pourrait bien, si on y regarde, n'avoir pas d'esprit du tout, est pourtant fort au-dessus de ces deux hommes bien plus vantés que lui, et par la seule raison qu'ils ont plus troublé la moralité de leur siècle. Évidemment il les domina par la faculté la plus élevée d'entre les facultés humaines, quel que soit l'objet auquel on l'applique, — par cette faculté de l'ordre que Voltaire n'eut jamais qu'avec ses domestiques et ses libraires, et que Montesquieu aurait pu avoir, sans cet amour mesquin de l'épigramme, qui l'a tant rapetissé !

... Voilà Buffon, le vrai Buffon pour nous !... C'est bien moins l'hypothèse qui est à admirer, dans ce majestueux manieur d'hypothèses, que l'ordre dans lequel il les dresse et fait avec elles de grands spectacles !

Or, c'est là ce qui nous importe, à nous. Nous nous soucions fort peu que la Science, dont la preuve définitive n'est jamais faite, revienne maintenant, comme on le dit, aux *Epoques de la nature*, après les avoir insultées. Quand elle y sera revenue, peut-être s'en retournera-t-elle encore, après y avoir laissé son respect et y avoir repris son mépris. Toutes ces titubations, ces chancellements, ces allées et venues d'une science éperdue et incertaine, n'empêcheront pas que ces *Epoques de la nature* ne soient un monument littéraire, au pied duquel elle peut, s'il lui plaît, s'agiter! Quand les sciences naturelles, qui sont d'hier, auront grandi et seront développées, Buffon en sera probablement l'Hésiode, — un Hé-

siode dont les hypothèses seront les fables, — mais qui seront inviolables au Temps, sous la garde d'un langage assez beau pour être immortel. — (I-219, 226, 232.)

Buloz.

... Un homme qui traitait ses écrivains comme un allumeur de quinquets attaqué d'ophtalmie traite ses becs de gaz, dont il hait et diminue la clarté.—(I-58.)

Burns.

Burns, lui, s'est contenté d'être un Écossais à trente-six carats, comme le diamant, et il eût fièrement dédaigné d'être autre chose ! Ce rude et joyeux jaugeur, au bonnet bleu et à la branche de houx, ce chanteur de chansons, le soir, dans les granges, ce joueur de violon et de cornemuse — qui ne l'est pas qu'en vers — et qui faisait réellement danser dans leurs sabots les meunières et les batelières de l'Écosse, a toujours vécu sur le cœur de son pays, et il y a trouvé sa force et sa gloire. Une seule fois, je crois, il l'a quitté pour aller à Londres, mais ce ne fut pas long ! Il revint bientôt à son cher pays, comme l'enfant qui saigne revient à sa mère... Il avait ce bonheur d'être un paysan — un vrai paysan — dans un poète. — (III-80).

Byron.

Comme poète et comme homme, le lord Byron du bruit que fait son nom n'est pas le lord Byron de la réalité, le lord Byron de ceux qui l'aiment et qui, à

force de le regarder et de cohabiter avec son génie dans ses œuvres, et dans ses *Mémoires* avec sa personne, ont vu le vrai Byron sous les attitudes, les affectations et le masque.

... Est-ce qu'on n'étonnerait pas beaucoup de gens, et même des personnes instruites, en disant que ce romantique est le plus pur classique dans le sens le plus rigoureux et le plus élevé du mot? — voilà pour le poète! — et que ce Lovelace, à qui M. Taine lui-même a reproché ses *basses débauches* à Venise, était l'être le plus chaste de nature et probablement de mœurs? — voilà pour l'homme! — Telle la vérité, cependant. Le romantique échevelé et le vicieux sont des attitudes dont nous avons été tous dupes. Lord Byron, — pour qui ne croit pas ce qu'il dit, car il ne faut pas toujours le croire, — lord Byron n'est qu'un artiste, qui n'aime que son art, et qui, quand il fait l'amour, pense à son art encore, le fait dans une vue d'art qui ne le quitte jamais, même sur le cœur de sa maîtresse. Mais, de plus, c'est un artiste grec attardé dans les temps modernes, plus grec que Chénier lui-même, Chénier l'archaïste, et tellement grec, en restant Byron, qu'il n'a même la révélation et la conscience de son génie que quand il s'est mis en rapport avec la Grèce et avec les Grecs.

... Sous les brumes du *spleen* anglais, on retrouve l'azur lumineux de la Grèce éternelle, de la Grèce aux immuables horizons, aux lignes sinueuses, aux contours arrêtés dans leur splendeur nette, en ces vers anglais plus étonnants que s'ils avaient été écrits dans la langue d'Alcée et de Pindare, et qui, bien

plus sculptés que peints encore, ressemblent à des bas-reliefs de Phidias !

... Certes, oui ! Byron a eu raison de mourir pour la Grèce et non pour l'Angleterre... Il s'est fait tuer pour sa patrie ! — (XII-310, 313, 314).

—

On a dit que tous les poètes étaient, plus ou moins, des enfants sublimes ; mais pour être déjà ancien, le mot n'en est pas plus vrai. Dante et Shakespeare, qui sont de grands poètes, ne sont, certes, jamais des enfants... Ce sont toujours des hommes sublimes, si on veut, mais parfaitement des hommes ; tandis que Byron, pour qui sait voir, n'est ni un poète ni un homme comme Shakespeare et Dante l'ont été.

L'enfance, avec sa grâce et ses mille choses divines, et aussi avec ses enfantillages, puisqu'elle est l'enfance, se mêle à la grandeur de Byron, — de ce Byron le plus grand des poètes de notre âge... qui écrivait, en 1821, à Ravenne : « Un des plus accablants et mortels sentiments de ma vie, c'est de sentir que je ne suis plus un enfant. » Mais quand il écrivait cela, comme il se trompait ! Il n'avait jamais cessé de l'être et il le fut toujours. Ce beau front de jenne homme qu'il emporta comme Achille si prématurément dans la tombe, il ne put jamais entièrement l'essuyer des teintes d'aurore de l'enfance. — (V-287).

Cabotinisme.

Avec les mœurs que le théâtre lui fait en ce moment, la société, retournée comme un gant, n'a plus

que des dehors... Le dedans commence à lui manquer. Superficielle et fastueuse, avec ses femmes caparaçonnées et ses exhibitions perpétuelles, la société sans mœurs intimes, sans foyer (que celui des théâtres), n'a plus rien de profond, de voilé, de chaste et de familial. Elle n'a plus rien de ce qui rendait les sociétés modernes si intéressantes et si différentes des sociétés païennes qui n'avaient, elles, qu'une vie publique dans son agitation monotone et sa fatigante simplicité. Eh bien, c'est pour un peuple, qui fut solide, par trop se dissoudre comme cela en amour des spectacles et en vanités extérieures! Les nations qui, dans leur besoin d'être diverties, mettent leurs divertisseurs sur de tels pavois, sont des nations dont la vieillesse rejoint l'enfance... Quand la décrépitude de Rome était, comme nous, folle de spectacles, on pouvait déjà voir briller dans les brumes du Nord la pointe des flèches de ces barbares sous lesquelles elle devait tomber. Puisqu'il n'est plus de barbares dans ce monde pourri, on peut tout aussi bien mourir sous les flèches de la moquerie des esprits justes. — (Mars 1866-XXXIX, 60.)

—

L'histrionisme, cette passion dernière des peuples futiles, qui ne vivent plus que par les yeux et veulent des distractions pour combler l'abîme de leur ennui et de leur vieillesse, l'histrionisme, l'amour dépravé des bateleurs, règne en Chine comme il a régné à Rome et à Constantinople, et comme il règne chez tous les peuples perdus par les civilisations excessives. — (XXI-79).

Carlyle.

Carlyle est, en histoire (ce qu'on n'avait jamais vu !) un caricaturiste de premier ordre. Jusqu'à lui, l'histoire avait été sérieuse... Elle avait été quelquefois indignée. Elle avait eu souvent du mépris. Un de ses plus grands méprisants, Tacite, en a, mais sans un seul sourire. Elle avait eu aussi le pincement de lèvres de Montesquieu. Mais le rire, non ! le terrible rire, elle ne l'avait pas. Joseph de Maistre avait bien déclaré la Révolution *satanique*, mais le rire de Satan, ce rire du Diable qui rit de se voir si bien obéi par les hommes, personne, avant Carlyle, ne l'avait entendu retentir dans l'histoire, et c'est lui qui, le premier, le lui a campé sur ses fortes et impassibles lèvres d'airain. Carlyle est l'Hogarth de l'histoire. — (X-244.)

—

C'est un haïsseur de quintessence. Il traite dédaigneusement de formules les lois, les religions, les codes, les thèses quelconques, et il n'a une si grande haine pour Robespierre que parce que cet homme de creuse métaphysique n'est pour lui que l'expression morte d'une formule (il l'appelle même par moquerie l'*homme-formule*), et il n'a tant de sympathie pour Danton que parce que celui-ci, crimes et tout, n'est que de la passion et de la vie, jusqu'au bout de ses ongles de lion ! La passion et la vie, Carlyle n'a pas d'autre préoccupation dans son *Histoire de la Révolution française*, où elles atteignirent à des diapasons de furie si épouvantablement aigus. — (X-253.)

Carnot.

... Ce Distrait de la Terreur, qui signait, sans en avoir conscience et par préoccupation de ses berquinades, des arrêts de mort entre deux romances... cet homme, à qui l'on a constitué et arrangé un petit domaine de vertu pure, n'a pas mal de sang sur les mains. — (XV-289.)

Carpeaux.

Je ne suis pas le moins du monde un ennemi du talent de Carpeaux, qui a le bonheur d'avoir des ennemis depuis son fameux groupe des *Danseuses* de la façade de l'Opéra, qui fit danser, autour de Carpeaux, la danse du scalp à Veuillot. Moi, catholique aussi pourtant, je suis plus tranquille. Le groupe, révoltant pour les âmes austères, ne me révolte pas. Je conçois l'art sans bégueulerie. Je ne me suis nullement hérissé d'horreur devant ces bacchantes (dame ! ce sont des bacchantes !) d'une danse moderne qu'on peut ne pas aimer, mais qui n'en est pas moins pour le présent une *réalité* dans ce monde, qui à tous les degrés peut être, et même *doit être* abordé par l'Art, l'Art contemporain, le frère de l'Histoire.

L'Art, au plus vrai de sa notion, a le droit de mettre sur tout la main du génie. Les *Danseuses* à fond de train de Carpeaux, le *déchevelé* de leurs personnes, le mouvement qui les emporte, tout cela est puissant et vrai, quoi qu'on en ait dit... Hein ? Vérité et puissance ! Avec quoi fait-on du beau, si ce n'est avec cela ?... L'Art, le hardi compère, n'est tenu

qu'à bien exprimer ce qu'il voit. Qui donc a jamais reproché aux vieux artistes du Moyen-âge d'avoir sculpté, sur le portail de la cathédrale de Rouen, Salomé dansant la tête en bas, les jupes relevées, devant Hérode ! C'est un peu plus fort, cependant, ce cancan-là, que le cancan Carpeaux ! — (VII-229).

Carrel (Armand).

Il est des renommées qui durent par leur vague même ; en les précisant, on les ruine.

... Armand Carrel était un journaliste politique et littéraire... un de ces hommes dont la fonction est de tout enseigner, et dont la spécialité est l'univers. Rude besogne ! Pour être de force et de proportion avec une telle charge, il serait besoin d'un Atlas... Carrel n'était qu'un journaliste comme tant d'autres, un touche-à-tout qui met audacieusement une main familière sur l'épaule des plus hautes questions, un de ces agitateurs d'une minute et demie auxquels, cette minute passée, le monde qu'ils ont troublé ne pense plus. — (XV-29).

Catherine II.

Catherine a certainement en elle une grandeur, et une solidité dans la grandeur qui ne saurait être contestée par personne, mais dans cette solidité même il y a des places qui ont fléchi, et c'est justement ces places que l'on a le plus brillantées et dans lesquelles on a fait le plus miroiter la gloire. Catherine a été philosophe sur le trône, comme on disait dans le style prud'homme du XVIII[e] siècle, et les phi-

losophes lui en ont su un gré funeste. Pour les fourrures qu'elle envoyait aux rhumatismes de Voltaire, Voltaire lui renvoyait des flatteries qui ajoutaient leurs feux de clinquant à l'éclat profond de sa gloire vraie, et c'est le clinquant qu'il faut aujourd'hui en ôter ; montrer l'or pur, montrer l'or seul, restituer son métal et sa beauté à cette médaille dont on a voulu faire un *antique* quand on l'appelle la *Sémiramis du Nord*, — mot faux, semblable à une hypocrisie d'injure de cet homme, singe à langue de tigre, qui vous faisait presque toujours saigner en vous léchant ! Il y a enfin à juger Catherine II, qui est, au contraire, une figure très moderne, et qui n'est pas le grand homme non plus que la nomma un soir le prince de Ligne, probablement après souper. Non ! Catherine II ne fut qu'une femme, ni plus ni moins qu'une femme, dans ce qu'elle eut de meilleur et aussi dans ce qu'elle eut de plus mauvais ; Catherine II fut, malgré des passions qui dégénérèrent en des vices, une bonne et grande femme, et heureusement pour elle ! car une femme-homme est une monstruosité ! — (VIII-335).

—

Disons le mot, — car le moyen de ne pas le dire lorsqu'on parle de Catherine II ? — elle eut des sens, des sens mauvais, violents, terribles. Mais elle eut plus de bon sens encore, et c'est par le bon sens que sa gloire sera faite. — (VIII-337).

—

Elle est Pierre-le-Grand devenu femme, mais non pas, certes ! tombé en quenouille. Sous ce front

carré, qui est le front de la sagesse, disent les physionomistes, elle n'a pas une idée de plus que celles qui sont sorties du front superbe et orageux de ce dompteur d'éléments et d'hommes que l'on appelle Pierre-le-Grand. Elle l'a compris, et lui l'a fécondée. Ce qui fit la force et l'éclat de son règne fut ce qui fit l'éclat et la force de celui de Pierre: ce fut d'avoir civilisé des barbares. Mais ce qui en a fait peut-être aussi la faiblesse, ce fut d'avoir touché à cette chose mystérieuse et sacrée, l'originalité d'un peuple. Espèce de sacrilège que la Russie pourrait bien un jour expier comme une faute ; car en européanisant trop vite un peuple aussi asiatique que le peuple russe, Pierre et Catherine ont tous les deux créé cette société artificielle dont Diderot disait, tout enivré qu'il fut par Catherine : « Elle pourrit avant de mûrir ! » — (VIII-339).

Catholicisme.

Nous sommes arrivés à un point si avancé de l'histoire, qu'il n'y a plus rien de profond nulle part en dehors du Catholicisme. Les différentes civilisations successives ont si bien secoué l'âme humaine, que tout ce qui n'était qu'à la fleur de sa surface est tombé. Après Shakespeare, dont la religion est inconnue, — qui adorait peut-être Saturne, on ne sait, — indifférent à tout comme Gœthe ; après Shakespeare et Gœthe, ces aruspices qui ont fouillé les entrailles de la victime humaine aussi loin que le couteau pouvait aller, il n'y a plus réellement que le Catholicisme qui puisse nous apprendre quelque chose

sur le cœur de l'homme. En dehors du Catholicisme, il n'y a ni philosophie ni poésie. Il n'y a que des jouteurs contre le style, des lutteurs plus ou moins heureux contre la langue, des artistes à doigté et non pas à inspiration.

... En poésie, en moralité sensible, en cœur humain, il n'y a plus rien à attendre en dehors du Catholicisme, pas plus qu'en politique, en gouvernement, en science sociale. Avant lui, il n'y a que les balbuties et les mouvements rudimentaires et déjà corrompus de la nature humaine. Derrière lui, je ne vois que la Barbarie, et la Barbarie facilement victorieuse d'une civilisation qui ne vaudrait pas même assez pour se défendre. — XVII-166-167).

—

... Cet admirable et assainissant Catholicisme, qui guérirait le cerveau d'un fou, s'il y entrait ! — (XXI-74).

Centralisation.

La centralisation ne doit pas être mise uniquement au bilan de la Révolution, qui a bien assez de ses autres charges sans celle-là. Le décret révolutionnaire qui changea nos provinces en départements ne fut — il est juste de le dire — que la consommation officielle d'un fait accompli depuis longtemps déjà. La prépondérance des politiques avec Henri IV, la dictature de Louis XIV et les mauvaises mœurs de sa cour proxénète, le système de Law et ses conséquences avaient été autant de causes de cette con-

centration hypertrophique que la Révolution augmenta, n'y pouvant remédier. — (XXI-154.)

Cervantès.

Le *Don Quichotte*, malgré le génie de Cervantès et les épisodes qui sont la plus belle partie de son livre, est un livre monotone, d'une gaieté de muletiers, ayant toujours le même goût d'ail et de proverbe. — (IV-263.)

Chambord (Le Comte de).

En ce temps de furieuse anarchie où tout le monde agissait contre tout le monde, Mgr le Comte de Chambord, qui porte le poids de tant d'actions immortelles accomplies par la race qui a peut-être le plus agi dans l'histoire, est resté immobile là-dessous, et n'a pas agi comme ses pères. Il a même cru que son inaction était son action la plus intelligente. Providentiel comme on est fataliste, il a trop compté sur Dieu, comme nous sur lui. Mais c'est la France qui a payé et qui paye toujours ce trop de confiance en Dieu *seul*, qui, par le chemin du mysticisme, mène droit à la fatalité.

... Il n'y aura dans la galerie de sa Maison, qui est le musée des gloires de la France, pour tout portrait de lui qu'une toile blanche, la toile du linceul de la Royauté ! trop blanc aussi, car il n'a pas l'éclaboussure de vermillon qu'on souhaiterait d'y voir, et qu'y aurait mise depuis longtemps le sang des royalistes, qui se seraient — s'il l'avait voulu ! — si volontiers fait tuer pour elle. — (VIII-486,487.)

Charles Ier.

Cette tête tombée ne pesait guère. Toute la cervelle de Charles Ier était dans son cœur. Médiocre d'esprit et de caractère, cet homme avait la cordialité, la noblesse, la bravoure, toutes les qualités qui ne dépassent point la poitrine. Cet ami de Buckingham ressemblait beaucoup à Buckingham... Ce roi de représentation, ce beau Stuart enrubanné que nous a peint Van Dyck, ce chef des cavaliers, qui fut un dandy de la plus fière espèce le jour qu'il fouetta de mépris avec sa houssine la hache qui allait lui trancher la tête, n'avait que sa fierté de roi et son amour pour la reine qui ne fussent pas frivoles. Tout le reste l'était en lui. — (VIII-272.)

Chasles (Philarète).

Philarète Chasles avait un dandysme de professeur qui sortait le professorat des cuistreries ordinaires dont il est bardé. On peut dire qu'il jouait avec sa robe, quoiqu'il ne la mît jamais, comme un chat joue avec sa queue. C'était le plus charmant Arlequin de professeur qui ait jamais existé. Il avait dans l'esprit les grâces d'une bayadère. Il aurait pu danser son cours au lieu de le parler, et c'eût été la danse... du Chasles ! — (X-38.)

Chateaubriand.

Beau de la beauté de René, de cette beauté triste qui prend le plus les cœurs, il fut, toute sa vie, aimé des femmes, à ce point que sa femme elle-

même disait de lui dans sa vieillesse : « Quand il ne pourra plus marcher que sur des béquilles, elles viendront les lui porter. » — Tel il fut, ce fortuné Chateaubriand, chez qui richesses, décorations, ambassades, ministères, versés sur sa tête, ne purent tuer le René, accablé de ces dons, qui résista et resta imperturbablement mélancolique là-dessous comme dans le salon de son ambassade à Rome, où, un soir, la poitrine couverte de crachats, il regardait debout, appuyé contre une console, la fête qu'il donnait à ses hôtes, avec ses yeux noirs de René... Une jeune Anglaise qu'il ne connaissait pas, et peut-être ressemblait-elle à Lucile, se planta hardiment devant lui, et après l'avoir fixement regardé, lui dit avec la voix navrée de la Voyante : « Ah ! Monsieur de Chateaubriand, c'est vrai que vous êtes malheureux ! »... Elle voyait qu'il n'y avait toujours là que René ! Mais voyait-elle comme nous que René, c'était aussi tout son génie ? — (XVI-146.)

Chénier (André).

Supposez que cette tête rêveuse de pasteur grec n'eût pas été tranchée par l'un des derniers coups de la guillotine de Thermidor, et qu'André Chénier, mort à trente et un ans, eût échappé à l'échafaud et eût pu répandre dans des vers plus nombreux, dans des pièces de plus longue haleine, la masse d'indignation et d'horreur qui s'était entassée en lui, et qui aurait fait, en ces vers vengeurs, avalanche, la littérature n'aurait peut-être pas, en poésie, d'œuvre plus belle ! Seulement, et je parle à ceux qui sont

poëtes en quelque degré, si l'œuvre avait été plus belle, le poète, privé de la poésie de sa mort sanglante, aurait assurément été moins beau. — (XI-47.)

Chine.

Dans ce long carnaval de Venise que le mystérieux et hiéroglyphique Orient joue depuis des siècles à l'Occident intrigué, la Chine, cachée sous ses éventails, tapie derrière ses écrans, roulée en boule sous ses ombrelles, est le masque le plus impénétrable et le plus impatientant à deviner. De tous, c'est celui qui tient le plus à son incognito et qui sait le mieux le défendre... La Chine est toujours un mystère... non pas un simple mystère à ténèbres dans lesquelles l'œil cherche sans voir, mais un mystère à éblouissements qui brise la lumière sous les feux luttants des contradictions. — (XXI-8.)

Christianisme.

Tous les révolutionnaires de ce temps qui ont déclaré une guerre implacable à cette religion du passé qui s'appelle le Christianisme, ne savent pas, ne sentent pas qu'ils sont plus chrétiens qu'ils ne pensent. S'il y a au fond de leurs doctrines de perdition un enthousiasme, une compassion, un je ne sais quoi qui puisse faire illusion encore aux âmes sur l'erreur radicale que respirent ces malheureuses doctrines, cet enthousiasme, cette compassion, ce je ne sais quoi qui fait illusion encore, c'est le Christianisme qui l'y a mis !... Le baptême couvre encore le révolté, la tête dure du révolté, et il n'aurait pas reçu le bap-

tême que sa tête n'en nagerait pas moins dans dix-huit cents ans de Christianisme, qui, eux aussi, sont un baptême, et qu'on n'efface pas avec les quelques gouttes d'encre de l'orgueil ! — (XIX-240).

—

Quelque grandeur qu'on ait en soi, on gagne toujours quelque chose à être chrétien... Le Christianisme ajoute au génie comme il ajoute à la vertu. Demandez-vous ce qu'est Charlotte Corday elle-même, la femme la plus héroïque d'un siècle incrédule, en comparaison de la moindre martyre chrétienne qui va à l'échafaud et à la mort, une croix à la main ! Demandez-vous ce que serait Jeanne d'Arc, dont le Christianisme a fait une inspirée et une sainte, sans le Christianisme qui lui a mis son auréole ? Elle ne serait guère qu'une Jeanne Hachette, tout au plus ! Si André Chénier, ce jeune poète mort sur l'échafaud, au lieu de regarder du côté des hommes avant de mourir, en leur montrant du doigt la tête dans laquelle il y avait *quelque chose* qu'ils allaient couper, avait regardé du côté du ciel, il y aurait autour de cette tête de martyr une autre auréole. Il n'y a que celle de ses vers ! — (X-286.)

—

Il y a un Christianisme prétendu qui est la tolérance de tout ! Sans cela, on ne le tolérerait pas ! Ce Christianisme repousse formellement ce mot sublime : *Le Christ aux bras étroits*, de Bossuet. Il veut que son Christ, à lui, ait les bras ouverts d'une courtisane ! Je demande bien pardon de mettre de pareils

mots l'un en face de l'autre, même par horreur des idées qu'ils expriment, mais j'en renvoie le sacrilège à la Philanthropie contemporaine qui, à force d'amour pour l'auguste liberté des hommes, est parvenue à faire de son Dieu la prostituée du genre humain ! — (I-62.)

—

Lu un article sur le livre du Dr Strauss, qui applique à l'existence de Jésus-Christ la critique historique de Niebuhr. Mais toutes les ruines qu'ils font, ces docteurs, sont encore plus chimériques que l'édifice, et pour croire à leur critique il faut encore plus de foi que pour croire à ce qu'ils osent critiquer. Piperie pour les niais que ces textes interprétés par l'imagination, ce *Singe de l'intelligence*, dit Schiller. — (XXXVII-197.)

Civilisation.

Rengaine du temps ! Chaque siècle a ses mots, qui sont des rengaines... Le XVIIIe siècle avait celui de « sensibilité », et vous savez comme il fut sensible, ce siècle qui inventa la guillotine, par sensibilité ! Nous, plus mâles, nous avons : « civilisation », et nous sommes civilisés à peu près comme les gens du XVIIIe siècle furent sensibles. Du reste, quand on va au fond de ce mot, dont le monde actuel est follement épris comme d'une nouveauté, on y trouve une chose assez vieille : c'est l'action très connue et très continue des siècles, en vertu de laquelle les mœurs se polissent. Voilà tout ! — (XXI-248.)

Clarté.

En France, on aime tant la clarté, qu'on aime même celle des verres vides ! — (IX-330.)

Cœur.

Dans les choses où le cœur n'est pas, la main n'est jamais puissante. — (XLII-23.)

Colet (Mme Louise).

C'était le bas-bleu à outrance, fastueusement impie et jacobin, insulteur, *vésuvien* (un mot de son temps), le bas-bleu rouge, hardiment écarlate parmi les bas-bleus ! Mme Colet commença, je crois, sa célébrité par des vers. Née à Marseille, elle avait reçu dans l'esprit cette espèce de coup de tampon que donnent le ciel et la mer du Midi aux imaginations même vulgaires. La sienne l'était, — comme sa beauté, qui ne manquait ni d'éclat tapageur ni d'opulence charnue, mais qui n'avait ni distinction idéale ni chasteté... C'était une beauté républicaine, taillée pour faire une déesse de la Liberté, aux *puissantes mamelles*, sur les autels de Notre-Dame, dans ces jours d'orgie révolutionnaire qui, pour elle, auraient été des jours heureux. Sous Louis-Philippe, elle devait avoir d'autres triomphes et une autre destinée. Le temps n'était pas héroïque.

L'Académie remplaça pour elle Notre-Dame. A l'Académie, elle fut trouvée belle comme elle y fut trouvée poète. Les vieillards de l'endroit se levèrent plusieurs fois devant cette Hélène et lui décernèrent également la couronne de myrte et la couronne de

laurier... Elle pêcha toujours aux académiciens, même quand elle ne pouvait pas les faire pécher... Son salon était le parc aux huîtres de l'Académie. Alfred de Vigny lui-même, ce cygne, s'abattit un instant sur cette mare.

...Mme Colet, ce bas-bleu *putipharéen*, cette femme du pays de la poésie facile, cette Phocéenne plus de Marseille que de Phocée, était, en poésie, à ses compatriotes Barthélemy et Méry, ce qu'un sureau vidé est à des flûtes... Elle jouait fougueusement de son sureau vidé... Caractère de tout, chez cette furibonde, que la fougue !... Organisation turbulente, imprécatoire et spumeuse qui a fait sur tout ce qui fut longtemps sacré parmi les hommes, la Religion, l'Église, la Papauté, les Rois, les anciennes Mœurs, ce qu'elle fit un soir sur la figure du capitaine d'Arpentigny... Depuis les Juifs de la Passion, qui souillèrent le visage divin du Sauveur, on n'avait jamais tant craché. — (V-239.)

Comédie.

Disons-le une bonne fois. L'aphorisme des pédants : *Ridendo castigat mores*, n'est autre chose qu'une hypocrisie de rhétorique bête. La comédie, pour les esprits sans bégueulerie, n'a pas d'autre but que de nous donner la sensation du rire... ou du sourire, et c'est bien assez ! Ne rit et ne sourit pas qui veut. Elle nous donne la sensation du rire dans des farces de génie comme *L'avocat Pathelin*, *Monsieur de Pourceaugnac*, *Le Légataire universel*, ou la sensation du sourire dans des pièces plus idéales et d'une observa-

tion plus haute, comme *Le Misanthrope*, *L'Avare* et *Tartuffe*. Et de même que le sourire est le rire diminué et contenu, de même la comédie idéale et d'observation haute est la farce diminuée, contenue, et élevée dans une sphère supérieure. Mais qu'il produise de grandes comédies ou des farces, le génie comique reste partout indépendant de tout ce qui n'est pas lui-même. Certes, l'avocat Pathelin est un abominable escroc, qui a le cynisme le plus répugnant de ses escroqueries. Pourceaugnac est un lâche, qui, pour les soufflets qu'il reçoit, ne dit que *leur fait* à qui les lui donne ; Pourceaugnac se laisse mystifier avec la plus indécente cruauté. Crispin (du *Légataire universel*) est un coquin digne des galères. Mais l'avocat Pathelin, Pourceaugnac et Crispin nous font rire, et quelquefois à ventre déboutonné, et l'immoralité des personnages et même de la pièce se perd alors et disparaît dans le rire qui désarme. — (XXXV-47.)

—

Soyons franc : les œuvres dramatiques les plus distinguées de notre époque peuvent être plus ou moins ingénieuses dans leur donnée première ou leurs combinaisons, plus ou moins piquantes et fines dans leur observation ou leur dialogue, mais toutes, sans exception, elles manquent absolument de ces trois rayons qui, tordus ensemble, font la foudre joyeuse du comique : la gaieté bouillonnante et profonde comme une source, la bonhomie et la rondeur ! Nul de nos contemporains ne les a, ni séparées ni réunies... Quand on les a, on n'introduit point, on ne songe pas à in-

troduire dans ses comédies les sentimentalités qui les faussent et que nous voyons dans toutes aujourd'hui... Mais quand on manque de ces qualités suprêmes et nécessaires, on fait alors comme Sardou et comme M. Dumas fils, et comme tous les autres (excepté les vaudevillistes farceurs qui font rire la bête que nous avons tous, en nous, sous l'homme d'esprit), et on remplace le comique par le dramatique, au théâtre, et les larmes du rire, impossibles, par les larmes de l'attendrissement bien plus faciles à faire couler. — (XXXI-78.)

Comte (Auguste).

M. Comte le philosophe, le grave, est aussi un escamoteur, et son système de philosophie n'est qu'une longue suite de tours d'escamotage. C'est très curieux. Ne vous récriez pas ! M. Comte le philosophe escamote littéralement, dans son système de philosophie positive, qui n'est que le vide positif, — d'abord Dieu et tout l'ordre surnaturel ; ensuite la métaphysique tout entière et le monde d'abstractions et d'explications qu'elle traîne à sa suite ; enfin les causes finales et les causes premières ! Terribles muscades sur lesquelles il souffle et qui disparaissent, comme des muscades de liège, mais avec ce désavantage que lui, l'escamoteur philosophique, il ne sait pas les retrouver... Ce déplorable escamoteur, qui ne sait rien faire revenir sous son gobelet de ce qu'il en ôte, a pour toute baguette magique une affirmation sans preuve, bête, en effet, comme un

coup de baguette : mais, en philosophie, ce qu'on écarte n'est pas supprimé.

On dit bien avec l'aplomb de l'escamoteur : ... « L'homme ne peut savoir le *pourquoi* de rien ; le *comment* est seul à sa portée. » Ce n'est pas sur cette hautaine parole de M. Comte, apostillée par M. Littré, que les lois qui régissent l'humanité seront changées, et qu'elle se déshabituera d'aller choquer sa noble tête contre les problèmes de sa destinée, insolubles dans ce monde-ci du moins, mais que son éternel honneur est d'incessamment agiter ! — (I-300.)

Concetti.

... Les *concetti*, ces batteries de mots qui sont de la passion encore, et que les pédants n'en croient plus. La passion, la pauvre passion humaine, qui n'a jamais assez de ce qu'elle désire, retord bien souvent son langage comme ses cheveux, pour se faire parure, pour être plus belle et plus aimée, et met des efforts de cœur insensés dans ces *concetti* trop condamnés, qui ne sont pas toujours, ainsi qu'on le dit, des affectations. — (XII-26).

Conférence.

La Conférence, ce genre abaissé de littérature, a des défauts nombreux et grands. D'abord, c'est l'absence de toute composition méthodique et sévère. Puis, c'est la suppression obligée de ces détails qui vont au fond des choses. Enfin, c'est la nécessité

d'être superficiel, pour être plus vite compris ; car les conférenciers sont *à l'heure*, comme les fiacres. Voilà la Conférence ! Invention moderne, mais qui n'est pas que moderne. La parole se substituant à l'écriture a, dans tous les temps, été le symptôme des littératures qui vont mourir.

C'est, en effet, dans le bavardage, que s'évapore le génie littéraire des nations en décadence. Alors, la Conférence pousse, fleurit et s'étale. Les Grecs l'eurent du temps de leurs sophistes. Et nous, qui en sommes aux nôtres, nous l'avons comme eux. Nous l'avons par le fait de cette loi physiologique èt absolue, que tout ce qui est vieux a toujours bavardé.... La Conférence, ce ridicule ou ce vice du XIXe siècle, la Conférence, qui doit tuer le livre dans un temps donné, — comme cette immonde invention des cafés chantants est en train de tuer le théâtre, — dispense un homme de faire un livre, ce terrible labeur qui demande parfois des années ! et dispense aussi de l'attention qu'il faudrait pour le lire et de la réflexion pour le comprendre... La pensée, qui n'a toute sa pureté et toute sa force que dans le recueillement et dans la solitude, ne gagne rien à son tête-à-tête avec la foule. Malgré elle, la tentation de l'applaudissement l'y saisit, et elle tombe promptement dans cette corruption, pire que l'esclavage sous un seul maître, et qu'on appelle la soif de cette popularité qui est l'esclavage sous plusieurs !

Telle la Conférence, qui, présentement, est en train de détrôner le livre et de noyer dans la salive humaine la littérature. — (X-100, 101).

Constant (Benjamin).

Il a passé pour le coq du libéralisme pendant trente ans. Mais le libéralisme n'était pas difficile en coqs. Tout lui était coq qui piaillait, n'importe avec quelle voix, contre le pouvoir... Benjamin Constant, un des plus faibles de ces piailleurs, un soprano de la chapelle Sixtine appliqué à la politique, fut certainement l'être le moins viril par la pensée, par les opinions, par le caractère, par le cœur et par le talent, d'un temps où il y avait des hommes comme de Maistre, de Bonald, Chateaubriand, Lamennais, Fiévée, contemporains terribles ! et une femme comme Mme de Staël ! Benjamin Constant est sorti de dessous sa jupe.

...De tous les genres d'esprit, le plus interdit à la femme est le discernement critique. Elles nous entraînent, mais elles ne savent pas nous juger... Ce fut donc elle, Mme de Staël, qui mit cette étincelante étiquette d'homme d'esprit sur le goulot de ce long Suisse efflanqué, qui ressemblait à la bouteille dans laquelle la cigogne enferme le dîner pour attraper le renard ; et elle attrapa tout le monde, sans malice, et en commençant par s'attraper elle-même ! Depuis, la bouteille a protesté contre l'étiquette. Sentimental, fadasse et ennuyé, Benjamin Constant, ce Genevois mêlé d'Allemand, qui se fuma, comme un jambon allemand, à Weimar, pendant onze années, est, au contraire, tout ce qu'il y a de plus opposé à l'esprit, cette flamme de France ! — (XVI-281, 282).

Conversation.

A Paris, c'est trop facile que la vie de salon : c'est entrer et sortir. On pense trop à l'argent qu'on n'a pas et l'on se croit trop l'égal de tout le monde pour bien causer. On ne jette pas plus l'esprit par les fenêtres qu'autre chose. Les écrivains, les artistes, qui devraient ranimer les sensations dans les autres et du moins avoir toujours sur leur esprit la limaille d'or de leurs travaux, sont dans le monde aussi éteints que les gens médiocres. Fatigués de penser ou de faire semblant toute la journée, ils y viennent le soir se délasser à écouter de la musique qui les fait rêver comme des fakirs, ou à prendre du thé comme des Chinois. Je ne connais qu'une exception...— (XXXVIII-86).

—

On *parle* plusieurs langues, mais on ne *cause* que dans une seule. — (XXXVIII-85).

—

Dire des riens... Mais avec les esprits qui nous plaisent, les *riens* ne sont plus *rien*. — (XXXVI-32).

—

On cause toujours mal après les absences. Les pensées tourbillonnent, comme le sable dans un ruisseau. Un peu plus tard, le sable reste au fond et fait un lit charmant à l'eau purifiée. — (XXXVI-130).

—

22 janvier 1839. — Allé chez Gaud... — Resté à causer mollement sur des fauteuils très bas, au coin

du feu (volupté du Nord qui fait la nique aux voluptés de l'Orient), jusqu'à huit heures et demie, — ironisant comme deux vieux hommes d'État qui se moquent de cette plate chose qu'on appelle vivre. — (XXXVII-241).

—

27 décembre 1838. — Après le dîner, allé me chauffer chez Ap... en tiers avec elle et Lucien. Surpris tout à coup par une singulière verve. Parlé, parlé, parlé, mais non par traits détachés, mais en nappe pour ainsi dire, — pittoresque, dramatique, éloquent jusqu'à faire pleurer Ap..., puis à faire naître le rire de gorge déployée au beau milieu de ses grosses larmes. — Longtemps plongé dans l'enivrante exécution de cette sonate de conversation, jouée par moi seul, et enfin sorti vers minuit. — (XXXVII-206).

Corneille.

La vie de Corneille n'est guère pour nous qu'un clair-obscur, — une espèce de tableau de Rembrandt au fond duquel, comme l'alchimiste qui fait de l'or, Corneille travaille à ses chefs-d'œuvre... Les fonds noirs vont bien aux têtes de génie, et leur plus belle atmosphère, c'est le mystère à travers lequel on les entrevoit... Corneille, ce génie dans l'obscurité, entrevu, presque caché, — non pas seulement dans une petite maison noire d'une rue noire de Rouen, mais dans la silencieuse fierté de son cœur, — une autre ombre ! — mais aussi dans cette vie étouffante, bourgeoise et pauvre, qui en est une troisième, — paraît plus idéal et plus grand. Et quand on y réfléchit,

tant mieux peut-être, après tout, que le vieux portrait ait gardé sa fumée ! — (XI-220).

—

Corneille, réfugié et monté dans la gloire et qui semblait inaccessible et invulnérable, reçut en plein cœur ce coup *d'une pâle amour dédaignée* et n'en put guérir... Il avait cependant en lui de vigoureux dictames. Lui, l'homme des héros et d'un Idéal trop haut pour n'être pas étroit, l'homme à qui on a reproché de pousser la nature humaine jusqu'à l'abstraction, à la plus impossible des abstractions, sentit sur le tard de sa vie combien cette malheureuse nature humaine est concrète. Il souffrit... Et quoique l'amour des vieillards soit comique dans les comédies et dans la vie, dont elles sont l'image, le sien se marqua du tragique de son génie et de sa fierté.

... Je sais bien qu'il reprit son cœur aux pieds sous lesquels il l'avait mis, mais en le reprenant il emporta sa blessure, — la blessure dernière qui ne se ferme plus que quand le cercueil se ferme sur nous.

Cette calotte noire de Corneille qui couvre tout dans son siècle, a dit Chateaubriand, couvrit encore cela ! — (XI-225).

Correspondance.

Pour les curieux de nature humaine, pour les moralistes, pour ceux que la vie et son impatientant mystère préoccupent plus que les babioles menteuses de l'art d'écrire, les correspondances sont les

vrais livres et le style qu'elles ont est vraiment *l'homme*, comme le disait Buffon un peu trop du style en général. — (XIII-81).

Courage littéraire.

Il n'y a de vraiment beau que les livres braves. Ils ont une netteté de conception, un aplomb d'attitude, une intrépidité de mots, un si fier abordage de toutes choses, que c'est là le plus magnifique de leur beauté. Tel est le livre de Hello (*Physionomies de Saints*). L'auteur a eu l'héroïsme de son sujet à trente endroits où les écrivains de ce temps auraient pris la fuite comme des pleutres, devant ce moulin à vent du ridicule contre lequel ils ne se battent pas ! — (IX-224).

Courier (P.-L.)

Je n'ai jamais eu grand goût pour Paul-Louis Courier, ce canonnier qui n'aimait pas le canon, ce voltairien en veste rousse qui riait et qui mordait avec les grandes vilaines dents jaunes de l'envie. Mais, tout bas d'esprit qu'il fût, il s'était parfumé à respirer ce bouquet de la langue d'Hérodote et de la langue du XVIe siècle ; et l'odeur du thym virginal et du serpolet trempé de rosée n'en est pas moins l'odeur du thym et du serpolet, sur les galoches du paysan. — (VI-317).

Cousin (Victor).

... Cet homme sonore dont la plus grande qualité

dans le talent fut de donner du son à des idées qui, par elles-mêmes, n'en avaient pas...

Il était né, je crois, pour être un excellent vulgarisateur. Il avait les qualités nécessaires à cette besogne ; il avait le degré qu'il faut de sagacité, d'érudition, d'enthousiasme et même de duperie, pour aller chercher des idées dans des livres profonds et obscurs comme des puits, où elles se tiennent peut-être pour se faire croire la Vérité, et pour les verser dans les esprits qui les ignorent, après les avoir fait passer par cette langue française, qui est la langue universelle de la clarté, comme par un crible lumineux !

Malheureusement, Cousin ne suivit pas cette vocation de généralisateur qui était la sienne, et qu'il a mal remplie ; car il a souvent faussé ce qu'il a vulgarisé, par la faute d'une intelligence ambitieuse qui voulut avoir ses idées et ses systèmes à elle, et qui fut toujours radicalement impuissante à en produire qu'on dût respecter. — (XVII-274, 275).

—

Certainement, l'intelligence très vive de Cousin, qui a des promptitudes de moineau, s'est accouplée à beaucoup d'idées et de systèmes, mais elle n'en est pas moins restée stérile. Philosophiquement, elle est bréhaigne.

L'éclectisme, cette combinaison qui vivra dans l'histoire des vacuités humaines, l'éclectisme n'est pas un enfant vrai. C'est un enfant dérobé... et adopté pour les besoins de l'impuissance aux abois ! — (XVII-276).

—

... M. Cousin, lequel a donné sa démission de philosophe entre les mains des dames et est entré dans les pages de Mme de Longueville... — (I-44).

—

Après la mort de Descartes, toute la France du XVIIe siècle était cartésienne. Nous verrons ce que deviendra la France après la mort de Cousin. C'est lui qui disait, assez insolemment pour nous, catholiques, et pour ce que nous croyons la vérité : « Le Catholicisme en a encore pour trois cents ans dans le ventre. Je passe et je lui ôte mon chapeau... » Eh bien, nous renvoyons le compliment à Cousin, mais nous le lui ferons plus aimable ! L'éclectisme, qui n'a jamais eu rien dans le ventre d'ailleurs, n'en a pas pour vingt années, malgré la graine de professeurs que Cousin a semée. C'est lui qui passera, et nous, par exemple, nous ne lui ôterons pas notre chapeau ! — (XVII-287 — Septembre 1861).

Créqui (Mme de).

Le regard, la pénétration, le bon sens dans son inflexible droiture, toutes les qualités aiguisées et affilées d'un esprit coupant et poli comme le verre, et ce n'est pas tout, l'habituelle pensée de l'éternité qui est en elle comme en Pascal, mais qui la trouble moins que ce poltron sublime et qui lui donne une intuition si supérieure des misères et des vanités de la vie, voilà ce qui fait l'originalité et le mérite de Mme de Créqui...

... Cette femme qui avait mis à tremper un esprit à la La Rochefoucauld dans les eaux attendrissantes

et vivifiantes des pensées chrétiennes, probablement pour qu'il ne se pétrifiât pas de douleur, de misanthropie et de mépris ! — (XIII-61, 63).

Critique.

L'*essayisme* anglais est la plus libre et la plus noble des formes que la critique puisse revêtir. Il consiste à prendre un livre quelconque et à exécuter sur ce livre autant de variations qu'on en peut avoir dans l'esprit, comme un instrumentiste habile en exécute sur un thème qu'il n'a pas créé. C'est un genre, sinon inventé par les Anglais, — car nous avons Diderot, qui fut quelquefois, à son insu, un *essayist*, — au moins très illustré par les Anglais, et entre eux tous par Lord Macaulay.

... Demandez-vous ce qu'était la Critique du temps de Johnson, en Angleterre. Demandez-vous ce qu'elle était, en France, du temps de Boileau et même de Voltaire, critique dans son *Commentaire sur Corneille.* Vous rappelez-vous cette lourdeur et tout ensemble cette superficialité ? Vous la rappelez-vous, ce vieux *bas-bleu*, qui invoquait sans cesse et sans foi Aristote, Longin, Quintilien, et marquait les fautes contre les règles, et quelles règles ! et contre le goût, et quel goût ! et qui croyait avoir tout fini de son intéressante besogne, quand elle avait poinçonné et plombé un livre ; car voilà ce qu'ils étaient tous, les critiques d'alors : des poinçonneurs et des plombiers !

... Qui se doutait que la Critique pût, comme la Poésie, avoir des ailes ?... Personne n'en avait la

pensée. Aussi, quand les premiers articles de Macaulay parurent, vers 1823, dans cette *Revue d'Édimbourg* qui fit jaillir les Revues du sol, par toute l'Europe... on s'étonna, on fut charmé de ces articles substantiels et légers qui n'étaient plus de la critique par pieds, pouces et lignes, appliquée à plat sur un livre comme la mesure d'un tailleur sur le corps d'un homme, mais qui semblaient toute une atmosphère dilatée autour de ce livre et chargée de toutes les influences dans lesquelles on le retrouvait !.. Il avait désemmailloté la Critique de ses bandelettes de momie ; il l'avait conçue et réalisée aussi vivante et aussi animée que l'Art ! — (XII-276, 278, 288).

—

A mes yeux la Critique, en France, est morte depuis longtemps. Des comptes rendus de livres ou de théâtre, comme on en fait encore, ne prouvent rien. La Critique tient à un ensemble de mœurs littéraires qui a malheureusement cessé d'exister. Aussi, en fait de critique, n'en avons-nous plus guère que la comédie — une farce aristophanesque dont l'éternelle race des badauds peut toujours être dupe, mais qui dégoûte profondément tous ceux qui ont vécu dans les coulisses de la littérature et qui savent comment cela peut se jouer !

... Il y a toujours une nouvelle raison pour supprimer la vérité de ce monde et faire de la Critique, cette rude vierge, la cocotte du genre humain ! — (Février 1867 — XXXIX-3, 11).

—

Il y a des jours où la Critique, qui, le plus souvent,

savonne des nègres et frotte du ruolz avec sa manche pour bien s'attester que ce n'est pas de l'or, est, au contraire, obligée de dorer l'or vrai et de blanchir les lys ! Et ce ne sont pas là les plus mauvais jours. — (XII-308).

—

Tout livre est l'homme qui l'a écrit, tête, cœur, foie et entrailles. La Critique doit donc traverser le livre pour arriver à l'homme, ou l'homme pour arriver au livre, et clouer toujours l'un sur l'autre... ou bien c'est.. qu'elle manquerait de clous ! — (I — Préface).

Dandysme.

Le Dandysme introduit le calme antique au sein des agitations modernes. Mais le calme des Anciens venait de l'harmonie de leurs facultés et de la plénitude d'une vie librement développée, tandis que le calme du Dandysme est la pose d'un esprit qui doit avoir fait le tour de beaucoup d'idées, et qui est trop dégoûté pour s'animer. — (XXXVIII-39).

—

Ce qui fait le Dandy, c'est l'indépendance. Autrement, il y aurait une législation du Dandysme, et il n'y en a pas. S'il y en avait, on serait Dandy en observant la loi. Serait Dandy qui voudrait .. Malheureusement pour les petits jeunes gens, il n'en est pas tout à fait ainsi. Il y a, sans doute, en matière de Dandysme, quelques principes et quelques traditions; mais tout cela est dominé par la fantaisie, et la fantaisie n'est permise qu'à ceux à qui elle sied et qui la consacrent, en l'exerçant. Tout Dandy est

un *oseur*, mais un oseur qui a du tact, qui s'arrête à temps et qui trouve, entre l'originalité et l'excentricité, le fameux point d'intersection de Pascal. — (XXXVIII-53).

—

... Porter ses vêtements sans y penser, comme s'ils étaient impondérables ! Un Dandy peut mettre, s'il veut, dix heures à sa toilette, mais une fois faite il l'oublie. Ce sont les autres qui doivent s'apercevoir qu'il est bien mis. — (XXXVIII-58).

Dante.

L'enfer n'a pas eu son poète. Dante lui-même ne l'est pas. Non ! Dante avec tout son génie, avec les influences divinisantes dont le Catholicisme avait pénétré sa pensée, n'est pas le poète de l'enfer chrétien. Ivre d'antiquité comme les autres, Dante nous a donné un enfer de Renaissance, un enfer de mythologie. Ce n'est pas sans dessein qu'il a pris Virgile pour conducteur et pour maître, dans ces ombres où l'*Énéide* se reflète comme un demi-jour. Il y a plus : l'enfer qu'il emplit de sa personnalité tourmentée et de ses implacables ressentiments, n'est qu'une forme sublime, découverte par le génie de la vengeance. Sans ses ennemis politiques, sans ces papes qu'il osait damner, ne croyant pas que ce fût assez de les insulter et de les maudire, Dante, ce Juvénal du moyen-âge, ce pamphlétaire plus grand que Tacite, auquel des critiques qui ressemblent un peu aux petits garçons de Florence ont voulu donner l'air inspiré d'un prophète revenant de l'autre monde,

tandis qu'il est un homme du temps, se possédant fort bien, au contraire, et tenant d'une main très froide son stylet de feu, Dante n'aurait jamais songé à enfoncer son profond regard, fait pour juger les hommes et leur commander, dans cette conception de l'enfer, dont la vision pour lui se mêle à d'autres rêves, et qu'il a faussée au profit de ses haines et sous le coup de ses douleurs. — (III-186).

Daumier.

La *blague*, c'est la manière de plaisanter de la démocratie. Daumier, qui fut un démocrate, la popularisa dans ses énormes et grimaçantes caricatures, et la démocratie l'en récompensa en l'appelant « le Michel-Ange du crayon », ce qui était, par parenthèse, une fière insulte à Michel-Ange ! — (XXXIV-264).

Décadence.

Qui sait si avant de s'abîmer ou de disparaître les peuples ne restent pas quelque temps comme figés et conservés dans leur propre corruption? C'est leur fange même qui les soutient. L'amas produit la cohérence, et voilà pourquoi on les croit debout et solides quand ils ne sont plus que des cadavres rongés, n'ayant plus assez de poids pour tomber d'eux-mêmes, et devant se répandre comme un liquide, au lieu de crouler comme une chose qui se tient encore, quand un peuple vivant — un peuple quelconque — les poussera de sa robuste main ! — (XXI-80).

—

L'abbé Galiani disait : « Il y a des États qui ne sont jolis que dans leur décadence. »

... Ce qui ne veut pas dire, du reste, que nous soyons le moins du monde « jolis » en tombant comme nous le faisons. Nous étions « jolis » peut-être du temps de Galiani, mais à présent nous sommes prosaïques et affreux. Ce qui fut la grâce française manque à notre chute. — (XXI-2).

Décorations.

Restreinte à des soldats, l'institution de la Légion d'honneur aurait créé une aristocratie militaire, sans laquelle les gouvernements monarchiques se trouvent toujours désarmés. Mais étendue à toute la France, sous la dénomination vague de services rendus, elle n'a plus été qu'une institution démocratique qui, par le nombre seul de ses légionnaires, trop multipliés chaque jour, se déconsidère et finira, dans le sentiment public, peut-être par mourir.

...Assurément Napoléon, cet homme de taille d'épopée, était capable de comprendre la grandeur et la force de ces ordres chrétiens qui s'appuyaient sur le glaive et la croix ; mais il avait affaire à la Révolution... Et voilà pourquoi il fit entrer dans une espèce de farandole universelle l'artiste, le prêtre, le soldat, le juge, l'industriel, tout le monde enfin, tout le monde... Mais, sans sortir de la Révolution, il aurait pu mieux s'inspirer.

Il y avait, dans ce temps-là, une sublime disposition législative qui disait que tout grenadier, pour entrer

dans la Garde des Consuls, devait avoir reçu trois blessures à la poitrine.

Ce n'était pas vague, cela, c'était net ! et de quelle netteté ! C'était déjà la Légion d'honneur avant l'institution napoléonienne de la Légion d'honneur. Pour celle-là, il aurait été impossible à la République et à l'ambition, aux intrigues et à l'envie des républicains de jamais la déshonorer ! — (XLI-260 — Janvier 1881).

—

J'ai lu bien des mémoires du temps, mais je ne me souviens pas d'avoir vu que sous Louis XIV et même Louis XV, où une actrice mettait par terre le cordon bleu du duc de la Vallière devant elle et lui disait : « Agenouille-toi là-dessus, vieille ducaille ! » il y eût des industriels, se donnant des tournures politiques, qui vendissent du cordon bleu ou du cordon noir aux Messieurs Jourdain de l'époque. Pour cela, il fallait les Jourdain de la démocratie, bien plus râblés que l'autre, et qui attendent leur Molière toujours. — (XXXIX-113).

Deffand (Mme du).

Cette Sévigné du XVIIIe siècle, qui ne prenait goût à presque rien, quand celle du XVIIe siècle trouvait un goût si vif à presque tout, est la réfutation la plus éloquente que je connaisse de la maxime proverbiale qui dit que « les gens les plus ennuyés sont aussi les plus ennuyeux ».

... L'ennui dont ses lettres ne sont que l'expression incroyablement profonde et, le croira-t-on ? incroyablement passionnée, ne fut point une pose ou

une chimère. Littéralement elle en fut dévorée.

... C'est que Mme du Deffand a aimé le monde et n'aime que le monde, et que le monde ne nous rend rien pour tout ce qu'il prend à nos âmes ! L'ennui, un ennui prodigieux et d'autant plus grand qu'elle était plus spirituelle, voilà ce que le monde lui a donné.

... Horace Walpole nous raconte bien qu'elle aurait voulu être dévote... Mais, de son temps, la Grâce frappait moins, après souper, que l'apoplexie. Si, dans son scepticisme agité, elle ne put jamais se défaire de l'inquiétude de l'enfer, dont Pascal, qui la valait bien, avait la peur verte, elle ne prit pas contre cette effroyable perspective une seule de ces précautions que, du fond de son *tonneau* doublé de soie, Diogène délicate, elle prenait contre les vents coulis... Cette légère du XVIIIe siècle ne se doutait pas que son ennui, c'était l'infini qui l'écrasait !

... Du moins la marquise du Deffand a la tête et le cœur plus haut que ce temps... Elle a beau être frivole comme tout ce siècle écervelé, où les hommes comme Montesquieu et Voltaire ont dans le génie quelque chose d'effroyablement étourdi qu'on n'avait jamais vu avant eux, le bon sens gaulois, carré, indéfectible, se retrouve à chaque instant en Mme du Deffand, sous cette poussière parfumée de la frivolité qui la poudre. Elle ne se paye point des monnaies courantes.

L'Encyclopédie a tourné toutes les têtes de France ; la sienne tient bon dans son tonneau. Ces encyclopédistes qui entraînaient l'opinion, elle les appelait

la *livrée* de Voltaire. Elle les traitait comme des laquais... Ce fut le bon sens et sa charmante fille, la plaisanterie, qui l'empêchèrent de tomber *là-dedans*, puisque ce ne furent point la religion et ses bons anges... Eh bien, cela suffirait, je ne dis pas à la gloire, mais à l'excuse de sa vie ! — (XIII-100, 104, 111).

Démocratie.

Y a-t-il quelque chose de plus révoltant et de plus dégoûtant, pour des esprits fiers et de nobles hommes, que ces systèmes de gouvernement où personne n'est pris pour sa valeur propre, mais où chacun peut être choisi malgré la valeur qu'il n'a pas ? Oui ! y a-t-il quelque chose de plus répugnant pour un homme qui se sent et qui a du sang généreux sous les ongles, qu'un état de choses où l'on met fastueusement sur le pavois le premier bonhomme à la Callot venu, comme le singe sur le dos du dauphin ?... Quand Louis XIV prit Chamillard, ce n'était point parce qu'il jouait bien au billard, comme l'a dit Voltaire, ce jour-là rédacteur du *Charivari :* c'est qu'il le croyait un homme d'État, c'est qu'il se trompait comme le dauphin. Mais la Démocratie sait très bien que le grimacier qu'elle nous offre est un singe et qu'elle a affaire à un singe. Et elle ne se donne même pas la peine de mentir, la Démocratie. Elle dit cyniquement : « Prenez mon singe ! C'est plus commode qu'un homme. Un homme nous gênerait. » Ah ! Ne vous y trompez pas ! telle est l'essence de la Démocratie ! Pour elle, les personnalités ne sont

rien, parce qu'un jour elles peuvent être tout ! Un homme d'une grande personnalité est toujours odieux ou suspect à toute république. Ce qu'il lui faut, à ce gouvernement qui n'est que l'organisation de l'envie, ce sont des marionnettes qu'on puisse jeter au sac quand on en a cassé les fils, ce sont des fantoches, ce sont des Barodet. Le cardinal de Richelieu lui-même, à cet âge heureux du monde, ne balancerait pas Barodet.

Et ils se croient fiers, les républicains ! Ils peuvent être plus ou moins habiles, mais je leur interdis la fierté ! — (XLI-109).

—

La Démocratie, qui semble être la règle du monde moderne, et qui n'en est que la punition... — (VIII-358).

—

... Les démocraties, qui ne sont jamais que le gouvernement de la Vulgarité... (X-177).

—

... Féodalité... Démocratie... Ici ou là, c'est le pouvoir multiple, éparpillé, croulant en anarchie toujours. — (X-154).

Desmoulins (Camille).

Armé, il l'était comme personne ne le fut peut-être, par la nature de son esprit étincelant, acéré et rapide ; mais il ne l'était pas par le caractère, les principes, la conviction réfléchie et la dernière ressource de la vie, une profonde moralité.

Sybarite littéraire, élevé littérairement, il n'avait,

pour résister aux dures épreuves des révolutions, dans la tête et dans le cœur, que de la littérature. Vils chiffons de papier, quand il n'y a pas autre chose! Cela ne lui apprit ni à se diriger dans une vie orageuse et déshonorée, ni à mourir quand en vint l'heure et qu'il allait à reculons à la guillotine, les yeux tournés vers un berceau.

... Ah ! Sensible ! Oui ! Il l'était comme les nerveux, comme les voluptueux, comme tous les esprits égoïstes et superficiels, qui sont sensibles, mais qui peuvent être horribles, le tout par sensibilité...

Camille Desmoulins, qui ne fut jamais homme... que de lettres, n'avait pas, au fond, d'autre sensibilité que la sensibilité littéraire.

... L'homme, avec sa conscience droite et ferme, n'a jamais habité en cette pâle forme agitée qui, en répandant de l'encre éloquente, s'est trouvée répandre du sang.

... On ne sent pas pour lui, quand il paraît le plus coupable ou le plus pusillanime, l'âpre mépris qu'on a pour un homme. On éprouve celui qu'on aurait pour une femme, et qui change de nom quand il s'applique aux femmes; car alors, c'est de la pitié ! —(XV-35, 38, 40, 43).

Dickens.

L'esprit de Dickens m'est odieux. C'est une espèce d'ironie qui vulgarise tout, une manière plate de regarder les choses. Ce n'est ni son genre d'observation, ni ses conceptions, ni son drame, ni ses personnages qui me déplaisent, c'est son esprit, à lui ;

ce n'est pas l'ouvrage, c'est l'auteur... Eût-il du génie comme romancier, il ne m'en serait pas moins insupportable en son propre et son privé non. — (XXXVIII-252).

Diplomatie.

Les diplomates ne sont que les commissionnaires qui font les commissions d'un gouvernement à un autre, des commissionnaires avec plaque, — une plaque parfois d'émail ou de diamants ! Cela leur constitue une dignité, sans doute, parce que l'État relève et doit parer toutes les fonctions qui le servent, mais cela ne suppose pas, dans les hommes de ces fonctions, la nécessité d'une supériorité quelconque. L'histoire est pleine de favoritismes de tous les genres... On sait comment Alberoni s'y prit pour se concilier la faveur du duc de Vendôme, mais sans être immonde comme cet homme d'esprit, un sot, oui ! même un sot, dans un poste diplomatique, peut l'emporter, au point de vue du succès, sur un homme supérieur. Il n'y a pas que les peuples qui haïssent la supériorité au nom de l'insolente égalité humaine, et qui adorent la médiocrité parce qu'ils se reconnaissent en elle... Les chefs de gouvernement sont parfois peuple par ce côté-là ! — (XXI-284).

Directoire.

Le dernier produit de la Révolution française, c'est le Directoire. C'est là le *ridiculus mus* de cette montagne en mal d'enfant dont la clameur a rempli le monde...

Ce temps, qui a enfoncé la corruption des monarchies, pourrait s'appeler sans emphase : la *Régence* de la Révolution.

... Cependant, il faut bien l'avouer, l'avantage revient au Directoire. En fait de mœurs inouïes, de cupidités sans nom, de mépris de toutes les choses jusque-là respectées, de perversité et même de bêtise, ces *roués* canailles ont vaincu les *roués* grands seigneurs. — (XV-278, 280).

Divorce.

C'est la liberté, la fureur de liberté qui est la fureur de ce siècle, qui fait le fond même de cette question du divorce, sur laquelle les gens s'égosillent ! mais ce serait encore plus dans la logique de ce principe de liberté qui règne si despotiquement sur le monde, que de demander l'union libre... Dans un temps qu'il n'est pas difficile de prévoir, ce qu'on dit actuellement contre l'indissolubilité du mariage, des Naquet et des Alexandre Dumas, qui ne sont pas des phénomènes qu'on ne rencontrera jamais plus, le diront contre le divorce. La loi fait toujours une restriction. Le mot le dit, d'ailleurs ; c'est une loi, c'est-à-dire une chose qui lie. Or, les civilisations supérieures sont comme la comtesse de Pimbêche : elles « ne veulent pas être liées ». Après le divorce, nous aurons logiquement l'union libre. Ce sera, pour le coup, le dernier mot de la Révolution française, et nous pourrons aller nous coucher dans les bois ! — (IX-383).

Droit.

Plus je lis ce qu'ils appellent les principes du *Droit public*, plus je me convaincs de l'inanité des règles et des généralités sur cette matière. Les faits y sont tout. — C'est la morale des champs de bataille ! — Je ne connais rien qui coupe mieux en deux l'absolu qu'un boulet de canon. Voilà pourquoi tous les professeurs, pédants, écrivailleurs de catéchismes politiques, noircissent en vain du papier. Ce sont des niais qui donnent pompeusement à des inutilités le nom de science. Du moins les poètes font du beau, ils amusent. Mais eux, que font-ils qu'ennuyer ? — (XXXVII-19).

—

Main désarmée, droit désarmé. Droit sans épée, droit abstrait, droit inutile ! C'est une loi. Le droit tombe dans l'eau quand il ne s'élève pas dans le sang. — (VIII-268).

—

Les Romains avaient compris ceci: c'est qu'il importe peu qu'une législation quelconque ait une valeur philosophique et de raison. Les Allemands, et nos spiritualistes modernes avec leur allemanderie, ont voulu faire de la législation d'après les notions du juste et de l'injuste les plus éthérées, les plus platoniques. C'est une vertueuse niaiserie. — Le Droit politique, c'est la force assez intelligente pour se faire accepter, et rien de plus. — (XXXVI-16).

Droit divin.

Si le droit existe, il est un : — deux droits seraient une tautologie, une absurdité. S'il y a un droit, il est absolu et *divin*, comme la vérité est absolue et *divine*. L'homme ne le crée pas plus que la vérité. Il la reconnaît, la constate ou la subit. Voilà tout. Les mots ne font rien à la chose. Droit des peuples, droit des assemblées, droit des aristocraties, c'est toujours le droit *divin* ; car autrement ce ne serait pas le droit, ce serait une *convenance*. Or les publicistes de la convenance sont des matérialistes en politique. Je n'ai rien à dire à ces gens-là. J'attendrai que l'*âme* leur vienne pour leur parler. — (VIII-13).

Duel.

Nation mûre, qui du moins devrait l'être, nous nous instituons orgueilleusement « une démocratie », et nous ne sommes guère qu'une cohue de démocrates inconséquents, prétendant tous — le croira-t-on ? — à l'aristocratie de l'épée, — d'une épée qu'on ne porte plus ! Spectacle unique dans le démantibulement universel. Avec nos théories insensées, nous voulons briser en quarante morceaux la grande épée militaire et sociale de la France ; mais, blagueurs éternels, nous en voulons garder un bout pour nous, un petit bout qui brille et derrière lequel nous mettons notre chétive et morne personnalité.... Car un duel distingue. C'est une *distinction*. Un duel *fait bien* puisqu'il fait du bruit. Si, quand il s'en produit un quelque part, on s'en taisait ; s'il était défendu

aux journaux d'en parler ; si ce n'était les défis, les témoins, les rédactions, toutes les cérémonies de mamamouchi qu'on fait maintenant pour se donner un coup d'épée, qu'autrefois on se donnait très bien tout de suite, sous un réverbère ; si ce n'était pas là une pièce à plusieurs actes à laquelle tout le monde fait galerie, vous verriez le duel diminuer et bientôt disparaître. — (XL-279).

Dumas père.

L'explication de tous les succès de M. Dumas, non pas seulement à la scène, mais partout, c'est la vulgarité. Les gens vulgaires se reconnaissent en lui et jouissent... de s'y voir. Il a des manières à lui de tout descendre, de tout vulgariser, de tout mettre au niveau de ce qui est commun, qui charment les esprits communs... et vous le savez ! il y en a, en France, de quoi faire une belle gloire. Il est dans l'ordre littéraire, M. Alexandre Dumas, ce qu'est M. Thiers dans l'ordre politique... Les commis-voyageurs regardent M. Alexandre Dumas comme le plus délicieux des conteurs français. Les blanchisseuses citent les *Mousquetaires*. Pour bien avoir la mesure exacte du talent de M. Alexandre Dumas, il faut la prendre avec M. Ponson du Terrail comme mètre. L'un donne l'autre... M. Ponson du Terrail a le malheur d'être venu le second, dans une époque sans enthousiasme, et pour cette raison il n'a pas encore, malgré *Rocambole*, la gloire fixée de M. Alexandre Dumas, le populaire ! M. Dumas, né dans une époque exaltée, a été acclamé par elle comme le plus amusant des écri-

vains français, et il faudra peut-être qu'il nous ennuie cinquante ans avant de nous faire comprendre qu'il n'amuse plus. — (XXXI-219).

Dumas fils.

Dumas fils est à Monsieur son père ce que la recette est à la dépense, ce que Sully, par exemple, est au duc de Choiseul. Ce qui est drôle, renversant et renversé, c'est que Choiseul ait engendré Sully ! Dumas tous deux par l'absence de principes, de moralité littéraire, de philosophie supérieure, l'un, le père, fut l'Inspiration, — non pas la divine, non ! mais l'animale, la sensuelle, la physiologique, celle qui vient, comme la toison de nos poitrines, plus du tempérament que de la pensée, — mais, après tout, l'Inspiration spontanée et fougueuse, qui a fini, hélas ! par s'éteindre et se noyer dans la mer d'un verbiage immense, admiré des sots, qui s'imaginent que le génie est une prodigieuse facilité ! L'autre, le fils, est la Réflexion volontaire, le parti pris, la combinaison cherchée et recherchée et pas toujours trouvée... l'esprit enfin qui ne s'éteindra jamais dans rien, car pour s'éteindre il faut flamber, et on ne se noie pas dans la sécheresse. — (XXII-283).

Dupleix.

L'histoire de ce grand homme, — qui croyait travailler pour la France et qui, par une mystification de sa patrie, a travaillé pour l'Angleterre, — cette histoire, aussi cruelle dans ses résultats que dans son action elle est splendide, restera, quel que soit qui

l'écrive, une histoire isolée et unique dans les Annales générales du monde. Désormais, dans les choses humaines, rien ne lui ressemblera plus !

... L'originalité de cette histoire de Dupleix, c'est que ce conquérant, ce potentat, ce grand diplomate, au plus fort des difficultés et des résistances de ses invasions et de ses conquêtes, n'a jamais abaissé d'une ligne la haute moralité de son caractère, et qu'homme d'État il ait gardé, inviolée et immaculée, la fierté de l'honnête homme dans l'homme d'État !

Voilà vraiment l'originalité ! Voilà vraiment le phénomène ! Dupleix n'honora pas que son pays : i honore la nature humaine. Il est bien plus haut que la gloire ! Il est auguste comme la vertu. — (VIII-359, 361).

Dupont (Pierre).

Sans cette inspiration révolutionnaire qui revient sans cesse en M. Pierre Dupont et qui le domine, il aurait conduit son talent jusqu'à devenir une bien charmante chose, originale de naturel et de simplicité. Mais, pour cela, il fallait surveiller cette eau suave, venue à travers les terrains vierges qui l'ont parfumée, prise dans une main de jeune pasteur, pour l'élever comme une coupe de reconnaissance vers le ciel bleu, et non pas la jeter, comme la poussière des Gracques, à la face usée des *tyrans !* Les tyrans, l'avenir du monde, l'égal partage, l'homme se faisant Dieu un jour ou l'autre très prochainement, toutes ces vulgarités du XIX[e] siècle ont saisi l'imagination de M. Dupont, et l'ont abaissée et enniaisée.

Ce poète, aux plus savoureuses nuances bucoliques, finit par nous écœurer à force de philantrophie, de communisme bénin, de fraternité universelle, enfin de toutes ces sucreries hypocrites avec lesquelles on espère nous masquer le goût vrai et âpre de la révolution future. Et voilà comment et pourquoi M. Pierre Dupont, qui aurait dû rester paysan, un jour a passé prolétaire. Voilà comment il a préféré à la cornemuse de Robert Burns, qu'en français nous n'avions jamais entendue, une clarinette de barrière, et que, de poète sous les poutres enfumées de la ferme, à la veillée des filandières, il est devenu un artiste interlope de café chantant... Ah ! c'est là un meurtre, s'il en fut jamais ! — (III-242).

Écoles.

Car nous en sommes à l'heure funèbre des Écoles ; nous en sommes à l'heure de ces essais de galvanisme impuissant qu'on pratique toujours sur les littératures épuisées. Excepté M. de Lamartine, M. de Vigny et cet Hégésippe Moreau, un André Chénier sans archaïsme, le myosotis qui a dit si divinement *ne m'oubliez pas !* et qui sera obéi, tous trois personnels et sincères comme tout ce qui s'écoute soi-même, les poètes de notre temps se classent en Écoles, et, quel que soit leur talent d'ailleurs, ils ne sont, en définitive, que les attachés d'un système — des poètes de parti pris. Tous, ils ne font des vers que pour réaliser ou caresser telle ou telle forme poétique, non pour exprimer des sentiments vrais et se soulager de leurs émotions en les faisant partager.

Ces poètes, qui, du reste, se nomment eux-mêmes des artistes et qui ont réellement plus d'*art* dans leur manière que de génie et d'inspiration, travaillent leur langue comme un sculpteur travaille son vase, comme un peintre lèche son tableau, et nous donnent au XIXe siècle une seconde édition affaiblie de la Renaissance.

...Une renaissance de la Renaissance, sera-ce donc l'œuvre du XIXe siècle ? — (III-131).

Édit de Nantes.

La faute, la grande faute de Henri fut moins l'édit de Nantes que sa teneur, qui replaçait en vis-à-vis de guerre, dans la société et dans la loi, les anciens vainqueurs et les anciens vaincus du champ de bataille. Cette faute, Richelieu la paya pour Henri plus que Henri lui-même. Il reprit, il est vrai, La Rochelle aux protestants aidés de l'étranger, mais il ne put jamais refaire, comme elle l'avait été, l'unité française. Il y usa sa vie. Il y échoua sublimement. Il nous faut la faute de Henri IV pour nous faire voir combien Richelieu est grand ! Quant à Louis XIV, qui exagéra Richelieu, il vint trop tard. L'heure était passée. Il y a une *heure du berger* qu'il ne faut pas plus manquer en politique qu'en amour ! — (XX-291).

Éducation.

La société ne fait tout au plus, avec ses éducations insensées, que de développer les médiocrités jusqu'à la plus splendide sottise. Allez, ce n'est pas seulement les femmes, c'est le siècle tout entier qui est bas bleu...

Siècle pédant, dont la dernière invention a été l'*Instruction gratuite et obligatoire*. Siècle cuistre, et qui voudrait *encuistrailler*, comme lui, toute l'humanité! (XXXIX-Préface).

Égalité.

Rudement, mais nettement posé par la Révolution française, et toujours frémissant dans les limites entre lesquelles Napoléon, qui savait l'indomptabilité du monstre, l'enferma, le principe de l'Égalité sautera, dans un temps donné, ses barrières. L'Égalité *civile et politique* n'est qu'une égalité relative, une part faite à qui veut tout prendre, car les principes sont absolus. En ce moment du siècle, il roule dans les esprits, qui en tressaillent, l'idée d'une égalité bien autrement profonde que cette égalité chétive. — (V-Introduction).

Église.

Dans leur ardente préoccupation contre l'Église, qu'il faut, disent-ils, effacer des institutions humaines, et d'autant plus qu'elle s'est vantée d'être immortelle et qu'il est bon de lui prouver qu'elle ne l'est pas, ni les gouvernements ni les peuples ne voient présentement l'horrible danger qui les menace. Ils ne voient pas qu'en frappant l'Église c'est eux qu'ils frappent, et que ce parricide est leur propre suicide, à eux!

... La fin du monde chrétien, c'est-à-dire du monde civilisé, qui disparaîtrait dans une incommensurable

anarchie, pire que la barbarie, car la barbarie était disciplinée, et l'anarchie c'est le chaos !

Un chrétien tremble toujours un peu devant ce grand mot : « la fin de l'Église ». Il se souvient que les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle, mais il pourrait se souvenir aussi, pour se rassurer, que l'Église n'est pas que terrestre, et qu'elle est l'Église dans l'éternité. Humainement, historiquement, pour ceux-là qui regardent toutes choses à travers l'histoire, l'Église peut être perdue dans le temps. Mais si elle l'est, elle est vengée !... — (XX-354, 357 — Octobre 1880).

—

S'il y a une idée qui chausse la médiocrité des bourgeois, c'est l'idée absurde que l'Église, établie de Dieu et constituée à grand renfort de Saints, de grands hommes et de siècles, doit pour sa plus grande gloire revenir à l'Église primitive, qui n'était pas constituée, et à la pauvreté des premiers temps. Raisonnement aussi bête que celui-là qui exigerait que l'enfant, devenu homme, rentrât dans le ventre de sa mère... Et pourtant raisonnement d'un effet certain sur les bourgeois, et même sur des bourgeois qui se croient chrétiens ! — (XI-104).

Égoïsme.

L'Égoïsme, ce gros ventru, cette citrouille qui prend toute la plate-bande... — (XXXIX-198).

Élisabeth d'Angleterre.

On n'est pas grande reine seulement parce qu'on

dispose, par le fait de son peuple, d'un pouvoir absolu qu'on n'a pas créé, et qu'on a une hache au bout de toutes ses passions...

Prenez Élisabeth, et par la pensée descendez-la de son théâtre royal et de ses tapisseries auliques, puis plongez-la dans la condition privée où l'on n'a plus sous les pieds que le vrai sol de la vie, et vous verrez ce qui vous restera ! Vous verrez si vous obtenez autre chose que la plus affreuse des Mégères, qui le serait avec un manche à balai à la main, comme elle le fut avec son sceptre. Un sphinx ? Il y a des sphinx qui ne sont faits que par l'embarras des Œdipes !

Élisabeth est, au contraire, ce que je connais de plus clair... de plus clairement épouvantable dans l'ordre de son sexe et de son espèce. Il n'y a avec elle ni sphinx, ni hermaphrodite, ni monstre-prodige, cette invention des trembleurs ! mais tout ce qu'il y a au monde de plus femme, et, ce qu'il y a de pis, de plus femme anglaise ! Elle n'est pas plus femme-homme que Catherine II, qui la trouve si grande reine en s'y regardant.

...Elle était grande, mais raide, et par là elle était née vieille fille, malgré ses cheveux blond ardent rutilants et son teint d'Anglaise blanc et rose, qui, dans la colère, devenait vert... De l'amour, elle ne connut jamais la grande chose qui le justifie, même quand il est coupable : la fidélité.

...Atrocement personnelle dans ses intimités avec tous, coquette bourrelle qui se plaisait à désespérer, à égratigner en aimant, on sentait là qu'on avait

contre sa poitrine une tigresse, et cela tentait les cœurs audacieux... Mais ce dont elle ne se blasa jamais, ce fut la flatterie. Elle passa toute sa vie à la boire, comme son peuple d'ivrognes buvait la bière et le gin, montant en idolâtrie de sa personne jusqu'à la fureur des païens, tout en restant *mince* et frivole comme une moderne... Cette Poppée, qui eut des heures de Néron, s'occupait de son visage auguste comme d'une question d'État, *décrétant* son portrait officiel, ivre de modes comme une cocotte du XIXe siècle...

...Élisabeth tua Marie Stuart pour la grande raison des femmes, la jalousie de femme à femme, la vanité physique blessée au cœur par la vanité qui dit : « Je suis plus belle que toi ! »... Ici comme ailleurs, dans cette vie d'Élisabeth, il n'y a pas de sphinx, il n'y a pas le moindre monstre : il n'y a qu'une femme qui peut tout... excepté de se grandir le cœur. — (VIII-242, 244, 246, 250).

Éloquence.

En France, quelle que soit l'opinion qu'on professe, on résiste peu à l'éloquence. Ces *machines nerveuses* — comme Napoléon disait des Français — aiment les orateurs comme elles aiment le son des trompettes, et, comme des machines et surtout quand elles sont nerveuses, elles aiment les orateurs indépendamment des idées qui tombent de leurs lèvres ou qui s'y allument.

Il faut bien le dire : l'art pour l'art, ce déplorable et faux système (l'art ne devant jamais être que le

glorieux serviteur de la vérité), trouve une application trop fréquente dans notre pays quand il s'agit de l'éloquence.

Par une faiblesse commune aux plus mâles esprits, tous ou presque tous nous allons nous asseoir, avec l'espérance d'une grande sensation ou d'une puissante ivresse, devant l'homme qui ne représente souvent pour nous que l'erreur ou que le sophisme, et nous écoutons comme un bois mélodieux et sonore une créature vivante, qui abuse artistement de la parole, au lieu de l'écouter comme un pur instrument de la vérité, qui devrait faire palpiter dans nos cœurs l'amour que nous avons pour elle. Triste chose, au fond, que cette fureur de la parole pour elle-même, que cette espèce de sensualisme intellectuel, qu'un tel asservissement à cette sirène ! C'est le propre des peuples qui tombent de l'éprouver. Prenez-les tous, et voyez si, dans l'histoire, un seul manqua jamais à cette loi organique de l'homme ! Quand on ne sait plus agir, on se met à parler, et on adore la parole. — (IX-313).

—

L'éloquence véritable, celle que les âges n'éteignent point en passant sur elle, exprime toujours, je ne dis pas seulement une conviction... qu'est-ce que la conviction d'un homme ?... mais une *vérité dans la conviction.* L'illusion des heures ou des années, la palpitation d'une âme passionnée qui s'est inventé un langage, tout cela meurt, et même ne met pas longtemps à mourir. Voyez ! en effet, excepté Démosthène, *vrai* comme l'amour de la patrie et l'intérêt

bien entendu de son État, que reste-t-il d'un peuple qui passait pour le plus éloquent de tous les peuples ? Les fragments qui nous sont venus des rhéteurs grecs sont illisibles. Ils ressemblent aux flûtes, maintenant brisées, dont on dit qu'ils aimaient à accompagner leurs discours, et le silence pèse sur tous ces débris d'un poids égal.

Il en sera de même, n'en doutons pas ! de toutes les œuvres que la vérité ne soutient pas de sa pure et forte substance. Même les grandes passions d'une époque n'éterniseront point ce qu'on appelle quelques jours l'éloquence, et ne feront pas comprendre que c'en était.

... La vérité donc, la vérité ! Telle est la vie qu'il faut couler dans ce beau moule de l'art oratoire, si l'on ne veut pas qu'à la longue il se brise comme un plâtre creux. — (IX-316,318).

—

C'est tout l'homme qui est éloquent. Le regard de l'homme fait partie de sa voix. — (XLII-33).

—

... Bêtement et éloquemment (car la bêtise et l'éloquence peuvent parfois aller ensemble, cela s'est vu !). — X-140).

Enfance.

Les enfants sont plus beaux que les hommes. Jamais un homme, si beau qu'il puisse être, n'est beau comme un enfant est beau. Né depuis moins de temps et sorti fraîchement des mains de Dieu, il semble radieusement imprégné des baisers que Dieu lui don-

nait encore, ce matin... Il semble qu'il y ait sur les roses de son front un reflet des portes du ciel, et de la première aurore de la création. — (V-286).

—

... Ces premières impressions, qui entrent dans la pensée d'un homme profondément organisé comme le goût du thym dans le miel de l'abeille et la saveur des serpolets vierges dans la chair sauvage des chevreuils. — (XII-118).

Ennui.

Nos fébriles activités, nos mœurs bruyantes, l'assommante nécessité de gagner pour vivre sa misérable pièce de cent sous, ne nous ont pas préservés de l'ennui. Il s'est étendu sur nous tous, peu à peu et silencieusement, à travers ce que nous faisions, comme une inondation nocturne. Nous sommes tous couverts. Nous avions l'égalité civile et politique. Nous avons aussi, par-dessus ou par-dessous (comme on voudra, *as you like*), l'égalité dans l'ennui. Or, l'ennui n'est pas difficile. Il manque profondément de fierté. Ce qu'il lui faut, c'est à tout prix se débarrasser de lui-même, et pour cela il n'y a pour lui ni bassesses d'âme, ni bassesses de goût. Tout est bon. Le bison se roule dans la fange pour se guérir de ses blessures, voilà une image de l'ennui! — (XXXIX-210).

—

Si on dressait pour notre instruction la statistique des qualités qu'il faut au talent, cet empêche-tout, pour réussir contre la médiocrité, toujours si aisé-

ment triomphante, on trouverait peut-être que l'ennui est une force et un avantage. Nous respectons ce qui nous écrase. Dans une société aussi légère que la nôtre l'était autrefois, et qui est devenue philanthropique et humanitaire, l'ennui, un ennui sérieux, distribué sur toute la ligne, avec ampleur, est peut-être une chose excellente pour faire les affaires d'un homme... — (III-279).

Envie.

Python énorme d'un temps qu'il dévore, et qui, malheureusement, hélas ! pour le tuer n'a plus de dieu, l'Envie, qui n'existait que dans quelques âmes, comme la vipère dans son trou, est devenue le vice universel. Ce n'est pas — comme elle le dit — la fille de l'Orgueil parce quelle en est sortie. Elle n'en est sortie que parce qu'elle est son excrément. Mais venue d'en bas, elle a, grâce à nos mœurs modernes, exaltatrices de toutes nos vanités, contracté l'intensité d'un fanatisme dans nos âmes appauvries de tout, mais puissantes encore par là — scélératement puissantes !

Principe des révolutions dernières de notre histoire, l'Envie a pris des proportions tellement incommensurables qu'on peut la comprimer... peut-être, mais l'étouffer, impossible ! Elle a grandi comme les chiens de la lice. Elle est devenue menaçante et plus que menaçante, puisqu'elle a commencé de mordre... Elle tuera les nobles et les riches, elle tuera les beaux, elle tuera les heureux, elle tuera les spirituels, elle tuera enfin tout ce qui a une supériorité quel-

conque dans la vie ! Elle a dit un jour, par la plume de Proud'hon, qu'un savetier est plus qu'un Homère, et par la bouche d'un communard, incendiaire de Paris, à qui moi-même je l'ai entendu dire : « Que l'incendie du Louvre n'était qu'un coup manqué, mais qu'on recommencerait », parce que la gloire des faiseurs de chefs-d'œuvre, comme Raphaël et Michel-Ange, n'avait pas le droit d'exister dans la société égalitaire que ces fanatiques de l'Envie promettent à l'avenir ! — (XLI-342).

Épinay (Mme d').

... l'ingénue de la corruption... — (XIV-86).

Érudition.

Être au-dessus de ce qu'on sait, chose rare ! L'érudition par-dessus, c'est le fardeau ; par-dessous, c'est le piédestal. — (XLII-40).

Esprit.

... L'esprit, qui est au talent comme la mousse est au vin, qui le rend plus piquant et qui le couronne... — (XXI-2).

Esquisse.

Je suis de ceux qui aiment les esquisses, qui les aiment pour d'autres raisons, mais presque autant que les tableaux. L'esquisse, le premier jet d'une œuvre qui sort de la pensée, est dans les créations de l'esprit ce qu'est l'enfance dans l'organisation humaine. Or, l'enfant, cet homme ébauché, a des grâ-

ces que l'homme perd toujours, quand il deviendrait beau comme un dieu... — (VIII-379).

Évangile.

Nous sommes arrivés à une époque où les discussions tombent d'elles-mêmes, où ce qu'on appelle la logique en a tant fait qu'elle est déshonorée, et où les épouvantables fatigues de l'anarchie nous guériront peut-être de l'anarchie...

Depuis que le XVIIIe siècle a achevé dans les âmes modernes le travail putréfiant qu'y avait commencé la Renaissance, nous sommes tellement pourris de paganisme que ce qui fut, il y a dix-huit cents ans, la *bonne nouvelle* pour le monde, serait encore aujourd'hui la *bonne nouvelle*, comme au lendemain de la Rédemption. — (XVII-115).

Expérience.

...L'expérience, ce fruit tardif, — le seul fruit qui mûrisse sans devenir doux. — (IX-325.)

Famille.

Siècle bâtard que nous sommes nous-mêmes, qui avons voulu l'être, puisqu'en détruisant la famille chrétienne telle qu'elle était constituée autrefois, nous essayons d'en refaire une autre, mais en vain ! C'est un travail qui fond sous nos mains, un casse-tête chinois dont nous ne sortirons jamais nos fronts fatigués. Nous avons, un matin, d'un seul coup de plume, supprimé nos ascendants en établissant l'égalité de tous devant la loi ; nous avons arraché le

ciment et gardé et compté seulement les grains de poussière, et nous avons cru pouvoir faire une autre famille après cela ! Avec nos étroites et sentimentales idées de justice individuelle, nous nous sommes pris de pitié pour le bâtard, ce grand malheureux solidaire contre lequel sont encore les mœurs. les mœurs plus fortes que les lois, et qui durent, anciennes et obstinées, même sous les lois nouvelles. — (XXXIII-58).

Fanatisme.

Oui ! le fanatisme religieux, cet *horrible* fanatisme religieux... comme ils disent ! Il n'y avait plus que cela qui valût réellement au xvi[e] siècle. Il n'y avait plus que cela qui vécût, pour l'honneur de l'âme humaine pervertie. C'est tout ce qui restait de l'antique foi chrétienne, de l'enthousiaste amour de Dieu, épousé par le cœur ardent du Moyen-âge, demeuré fidèle jusqu'au grand adultère de la Renaissance, dont le xvi[e] siècle fut un des bâtards ! Oui ! Le fanatisme religieux, le charbon fumant d'une flamme d'amour, inextinguible encore, pour une religion enfoncée par le marteau de quinze siècles dans le cœur, les mœurs et les institutions politiques des peuples, et même de ceux-là qui s'étaient révoltés contre elle... Il ne faut pas s'y tromper ! Le Protestantisme, malgré sa rupture et son hérésie, eut, au xvi[e] siècle, tout autant que le Catholicisme, le fanatisme religieux. Le Protestantisme combattit pour Dieu, contre Dieu... Aux supplices atroces de Philippe II, les atroces supplices d'Élisabeth d'Angle-

terre répliquaient... Catholiques ou protestants, tout l'ensemble de ce monde-là est effroyable. Ils sont toujours prêts à se dégrader à l'envi, dans une cause que les hommes ne peuvent jamais dégrader, même en se dégradant : la cause de Dieu ! — (XXI-342, 343.)

—

Autrefois, il n'y a pas bien longtemps, il y avait encore de l'étoffe à fanatisme en France, une étoffe qu'aucune âme maintenant ne serait assez riche pour porter ! — (XXXIX-190.)

Fantaisie.

Une vérité qu'il faut redire sans cesse aux hommes de la règle : c'est que si l'on coupe les ailes à la Fantaisie, elles repoussent plus longues de moitié. — (XXXVIII-28.)

Farce.

La farce, ce gaminage social, cette obscénité de l'esprit, qui, dans l'ordre de la plaisanterie, montre son derrière comme l'autre obscénité, on la rencontre partout avant de monter vers les hauteurs intellectuelles et raffinées de la vraie comédie, ou bien quand on en dégringole. Seulement, la farce non plus n'est pas éternelle. Le rire aussi, grossier, bruyant, à gueule ouverte et à ventre déboutonné, se fige, comme le rire discret et profond de la grande comédie, sur nos lèvres décolorées, et nous sommes arrivés peut-être à ce lamentable moment où notre âme ennuyée de vieux peuple n'est plus capable

même d'une bonne farce, et où elle va s'exhaler dans quelque bâillement définitif ! Cette première gaieté, qui fit d'abord des *théâtres de la foire*, et qui, devenue la dernière gaieté, a bâti des *Variétés*, des *Vaudevilles*, des *Palais-Royal*, finit par entièrement tarir... C'est qu'il n'y a plus, dans cette société sans relief, que des vices tristes et des ridicules effacés, et que tout espoir de rire, de n'importe quel rire, est perdu. — (XXXV-355.)

Fatuité.

Qui se vante des femmes qu'il a eues fait une bassesse, et qui fait une bassesse en peut faire deux et peut mentir. — (XIV-111).

Favre (Jules).

Voici où gît le phénomène chez Jules Favre : c'est qu'il est aussi fade que venimeux !

On n'a guère vu que le poison, mais la fadeur, chez cet homme douceâtre, est aussi grande que le poison est dangereux. C'est un poison d'un autre genre. Chamfort aurait dit de lui : « C'est de l'arsenic sur du sucre. » Par là il ressemble à Robespierre, un sentimental aussi à venin ! — (XVI-272.)

Féminisme.

Tomber n'est pas toujours tragique. Il y a pour les nations comme pour les hommes des chutes grotesques... Il y a de petites décadences, disait Galiani. Mais je ne crois pas, que dans l'histoire, il y en ait une plus petite que celle qui nous menace. Je ne crois

pas qu'il y en ait de plus honteuse que celle d'un peuple qui fut mâle, et qui va mourir en proie aux femelles de son espèce... Rome mourut en proie aux gladiateurs, la Grèce aux sophistes, Byzance aux eunuques. Mais les eunuques sont encore des débris d'hommes ; il peut rester à ces mutilés une tête virile, comme celle de Narsès, tandis que nous, nous mourons en proie aux femmes, et émasculés par elles, pour être mieux en égalité avec elles... L'orgueil, ce vice des hommes, est descendu jusque dans le cœur de la femme, qui s'est mise debout pour montrer qu'elle nous atteignait, et nous ne l'avons pas rassise à sa place, comme un enfant révolté qui mérite le fouet ! Alors, impunies, elles ont débordé... Ç'a été une invasion de pédantes au lieu d'une invasion de Barbares. Du moins les Barbares apportaient un sang neuf et pur au sang corrompu du vieux monde ; mais les pédantes qui, dans la décrépitude de ce monde, ont remplacé les Barbares, ne sont pas capables, ces bréhaignes ! de le féconder ! — (V-343.)

—

En Amérique où l'homme est tout muscle et tout calcul, l'influence exagérée ou prépondérante de la femme ne peut avoir la même portée que chez un peuple d'imagination et de nerfs. Nous, depuis que nous existons, nous avons toujours été un *peuple à femmes*, et nous ne nous arracherons que bien difficilement la fibre sur laquelle la femme a tant joué ! Ajoutez à ce tempérament de la race, développé pendant des siècles par toutes les habitudes sociales, le sentimentalisme imbécile de la vieillesse dans lequel

s'effondrent les peuples autant que les individus. Le phénomène de la servante-maîtresse, si commun chez les vieux galants, chez les dons Juans les plus superbes, les plus durs à la femme dans leur jeunesse, lorsque l'âge les a suffisamment attendris, peut se produire aussi chez les nations ; et il semble que nous y touchions, à ce phénomène. — (V-Introduction.)

—

Il est, dans l'histoire de l'humanité, des époques de véritable hermaphrodisme social, où l'homme s'effémine et la femme s'hommasse, et quand ces fusions contre nature se produisent, c'est toujours, pour que l'ordre soit troublé davantage, la femelle qui absorbe le mâle jusqu'à ce qu'il n'y ait plus là ni mâle ni femelle, mais on ne sait plus quelle substance neutre, pâtée à vainqueur pour le premier peuple qui voudra se l'assimiler. — (V-Introduction).

Femmes.

La femme, hypocrite et despote, a toujours été, chez toutes les nations, un danger pour l'homme, la morale et la société; mais, en ces derniers temps, elle l'est devenue plus que jamais. Depuis la chute d'Ève — plus spirituelle qu'Adam, si joliment roulé par elle — la femme a passé à l'état de révolte, et c'est même pour cela que les sociétés anciennes furent si dures pour elle, et que l'Asie, encore tout à l'heure, continue cette dureté.

...Le Christianisme seul, dans le cours des siècles, a répondu aux épouvantes des législations en don-

nant à la femme sa place juste dans l'organisation du monde. Et cette place a été tellement bien faite, que partout où la femme l'a acceptée et gardée les sociétés ont été aussi morales qu'elles puissent être, et qu'elles doivent devenir d'autant plus immorales dans l'avenir que les femmes voudront sortir de cette place et se croiront le droit de la répudier.

...Et nous sommes à ce moment suprême de renversement dans les idées qui précède de bien peu la fin des civilisations... Tout peuple a sa corruption, qui crève les yeux à qui veut la voir. Mais le mal n'est pas mortel quand, des mœurs, elle ne passe pas dans les idées. Le vice est éternel, qui l'ignore ? Il est inhérent à la nature humaine. Mais c'est bien moins la corruption qui est terrible, que le dogmatisme de la corruption.

...Nous sommes arrivés à cette dernière descente dans les mœurs où la femme vicieuse sophistique son vice. J'en atteste les romans de Mme Sand ! Le sophisme dans le vice, c'est le caractère de la femme au XIXe siècle. Au XIXe siècle, la femme fait entrer la pensée dans son vice, ce qui ne s'était pas encore vu. — (IX-74, 77).

—

Les Dalilas, qui tondent même les hommes sans cheveux, n'ont jamais mis entre leurs genoux une tête de génie pour y faire, avec leurs ciseaux, la tonsure qu'on faisait jadis aux rois dégradés, et que la sœur du duc de Guise voulait faire à cet hermaphrodite d'Henri III. Nulle part on ne trouvera, dans l'histoire de l'esprit humain, un seul homme de

génie tondu par une femme, comme Samson! Samson était un homme de guerre. Les hommes de guerre et d'action peuvent passer sous les ciseaux des coupeuses de crinières. Les artistes, non!... Michel-Ange adora toute sa vie la marquise de Pescaire, qu'il ne posséda pas... et il laboura dans ses marbres pendant quatre-vingts ans! Raphaël mourut, dit-on, de la Fornarina, mais il en mourut heureux, placide, dans la sérénité du travail continu, tenant en ses défaillantes mains ses pinceaux trempés de lumière! Il n'y a jamais eu que de faux artistes qui aient été arrachés par des femmes au travail, à leur art, à la gloire, et qui aient eu, à cause d'elles, de ces désespoirs d'étalons. — (XXXIII-248).

—

Après la blessure, ce que les femmes font le mieux, c'est la charpie. — (XLII-81).

—

Je ne crois pas à l'amitié des femmes. La loi qu régit l'humanité est salique: nous n'avons point de pairesses. L'amitié d'une femme, c'est de l'amour *vierge* ou de l'amour *veuf*. C'est *avant* ou *après*. — (XLII-65).

—

Les femmes ne sont pas mises dans le monde pour couronner messieurs les *rosiers* de la modestie, s'il y en a. Elles couronnent des vainqueurs, des confiants et des fats. — (XLII-63).

Feuillet (Octave).

C'est l'*inappuyé* qui est le défaut de la littérature

d'Octave Feuillet et son caractère, si on peut appeler *caractère* précisément de n'en pas avoir; mais c'est, d'ailleurs, peut-être ce défaut de l'*inappuyé* qui lui a valu ses succès rapides, à peine contestés, jamais interrompus... Tous ces livres de Feuillet, manqués aux yeux de la critique exigeante, ne sont que des effleurements d'observations ou d'idées, mais ils ne choquent personne et paraissent charmants à la majorité des esprits, qui ne veulent pas qu'on les remue trop fort. Le génie est comme l'Océan. Sa houle donne aux natures médiocres le mal de cœur que la mer donne aux estomacs faibles. Mais Octave Feuillet n'a point de houle. — (XVIII-24, 27.)

—

En supposant que la grâce pût être *commune* et rester la grâce, je dirais qu'Octave Feuillet en a souvent. Un jour, quelqu'un l'appela spirituellement *un cueilleur de muguet*, et c'était un mot doux et juste... — (XVIII-1.)

Feuilleton.

Le Sage a créé, sans le vouloir, quelque chose de plus mince et de plus odieux que ses œuvres. Il a créé cette chose moderne, le roman d'aventures, — qui va des *Trois mousquetaires* à *Rocambole*, — cette chose qui n'est pas littéraire, qui file, s'interrompt et refile, au bas des journaux, sans autre raison que de toucher, comme un postillon, ses quelques sous à chaque relais... On pond toujours plus bas que soi. Le Sage a pondu le roman-feuilleton... On ne se doute pas des bâtards qu'on va mettre au monde pendant

qu'on les fait. Le Sage ne se doutait pas qu'il sortirait de lui quelque chose comme Ponson du Terrail, qui est aux excréments actuels du feuilleton ce que lui-même, Le Sage, pouvait être à Ponson du Terrail.

... Le feuilleton, c'est le fait-Paris qui vient souffleter l'idée, le sentiment, l'observation, au nom de l'amusement des imbéciles qui ne comprennent ni l'observation, ni le sentiment, ni l'idée, et qui ne se passionnent puérilement que pour l'inattendu des circonstances et le hasard bête des événements. — (XIX-316, 317.)

—

...Ces feuilletons qui ne durent qu'un jour, et qui sont toujours un peu la fenêtre par laquelle on jette l'argent de son esprit à cette bête de foule, qui ne le ramasse même pas ! — (VI-221.)

Flatterie.

23 novembre 1838. — Rentré. Trouvé un billet *en robe montante* de la vicomtesse de Saint M.... et ses deux volumes de Nouvelles. — Me prie d'en rendre compte et d'en dire le bien, non qu'ils méritent, mais qu'elle désire. — Tout cela dépendra de la digestion, du moment, et de mille autres influences qui soufflent et font tourner ce majestueux esprit et cette immuable conscience dont les marionnettes humaines sont si fières !

. . . .

11 janvier 1839. — Ai reçu un *doux billet*, et non pas un *billet doux*, de Mme de Saint M..., qui me

remercie de mon feuilleton. Me dit dans ce billet avec une défiance câline : *Pensez-vous seulement un quart du bien que vous avez dit de moi ?* — Mot diablement femme ! Les voilà bien ! Elles veulent qu'on les flatte et elles veulent que la flatterie soit une vérité ! — Curieuses ! — (XXXVII-179, 225.)

Flaubert (Gustave).

C'est un livre (*Madame Bovary*) sans tendresse, sans idéalité, sans poésie, et nous oserions presque dire sans âme, si l'intelligence ne faisait pas partie de l'âme humaine et n'en constituait pas la plus fière moitié ...Pour écrire de pareils romans, l'intelligence suffit quand elle est robuste.

...Si l'on forgeait à Birmingham ou à Manchester des machines à raconter ou à analyser en bon acier anglais, qui fonctionneraient toutes seules par des procédés inconnus de dynamique, elles fonctionneraient absolument comme M. Flaubert. On sentirait dans ces machines autant de vie, d'âme, d'entrailles humaines que dans l'homme de marbre qui a écrit *Madame Bovary* avec une plume de pierre, comme le couteau des sauvages.

A coup sûr, M. Gustave Flaubert est trop intelligent pour n'avoir pas en lui les notions affermies du bien et du mal ; mais il les invoque si peu qu'on est tenté de croire qu'il ne les a pas, et voilà pourquoi, à la première lecture de son livre, a retenti si haut ce grand cri d'immoralité qui, au fond, était une calomnie. Non, l'auteur de *Madame Bovary* n'était point immoral. Il n'était qu'insensible...

...Jeune encore pour tant de froideur, il débute comme le vieux Gœthe finissait. — (IV-62, 63.)

Fréron.

... Il avait combattu contre l'erreur, et l'erreur avait triomphé. Après sa victoire, elle le jeta à l'*in-pace* de l'oubli. On ne le connut guère que par les outrages immortels de Voltaire, mais la gloire, qu'il méritait, resta comme prise sous les deux cents volumes qu'il a écrits. L'en dégagera-t-on?...

Pour ma part, j'en doute, et du reste à quoi bon ? La vérité se moque bien de la gloire ! C'est une loi supérieure de la Providence, qu'il doive y avoir en ce monde des gloires perdues, pour qu'il y ait des dévouements plus beaux. — (VI-372).

Fronde.

... La Fronde, cette bataille de dames, cette guerre où les femmes tiraient le canon comme on l'a vu tirer à des serins et à des colombes... guerre enrubannée et galante où les villes se prenaient pour les *beaux yeux des belles*, comme disait le maréchal d'Hocquincourt. — (XXII-202).

Gaieté.

La gaieté... Ce don charmant, cette faculté ailée, aérienne, l'alouette de l'esprit, qui tournoie, babille, rit et s'envole, dans toute époque, à la portée de toutes les âmes, mais qui, dans la nôtre, vieille et ennuyée, est le besoin le plus vivement senti de tous les esprits. — (XII-107).

Gautier (Théophile).

... Ce lapidaire d'*Émaux et Camées* qui, pour nous avoir jeté, si l'on veut, des diamants à la tête, ne nous en a pas moins lapidés !... Gautier, c'est le symbole de Pygmalion renversé. Pygmalion faisait sortir la femme de la pierre, et Gautier l'y fait rentrer. Galatée, pour Gautier, c'est le marbre et sa ligne ; ce n'est pas la femme, ce n'est pas le cœur qui est là-dedans, et que le génie doit en arracher ! — (XXIII-313).

Gavarni.

Malgré tout ce qui le *masque en gai* aux yeux superficiels et souvent même aux siens, Gavarni est misanthrope... Il l'est sans colère, preuve de profondeur !... Et sa misanthropie n'est si profonde que parce qu'elle est moderne. Historiquement, rien ne lui ressemble. Elle n'est pas la misanthropie bourrue et comique d'Alceste, cet honnête amoureux d'une humanité déshonnête qui le trompe comme sa maîtresse, qu'il voudrait sans défaut comme sa maîtresse et qui les a tous comme sa maîtresse ! Elle n'est pas davantage celle de Rousseau, l'orgueilleux, l'envieux et le morbide Rousseau ; ni celle de Chamfort, le bâtard Chamfort, qui souffrait de sa bâtardise jusque dans les bras de ses duchesses, qu'il méprisait pour leur peine de déroger en se donnant à lui. Toutes ces misanthropies sont des ressentiments d'homme à homme, ou des révoltes contre les choses sociales ; mais la misanthropie moderne va plus avant que cela. Elle plonge jusqu'à la nature humaine.

Aussi est-ce contre la nature humaine que Gavarni est misanthrope. Il l'est comme l'était Pascal; mais avec une différence qui le rend bien plus misanthrope que Pascal, ce loup-cervier du jansénisme. Pascal haïssait et méprisait la nature humaine parce qu'elle était en chute, parce qu'elle s'était volontairement souillée dans son premier péché d'origine, tandis que Gavarni, qui est athée, qui n'a rien à reprocher à la nature humaine et pour qui tout est mécanique et chimie, est gratuitement misanthrope. Il l'est parce qu'il l'est. — (VII-126, 127).

—

Misanthropie et aristocratie ! Voilà avec quoi vous pouvez expliquer tout le talent de ce Gavarni, qui fut un jour (le jour de Thomas Vireloque) un homme de génie.

... Misanthrope et aristocrate, — les deux êtres les plus antipathiques à ce benêt de temps, qui est philanthrope et égalitaire, et qui aurait depuis longtemps lapidé Gavarni, s'il n'avait pas eu, ce misanthrope cruel et froid, la force subjuguante de sa misanthropie, et, cet aristocrate, le charme de sa distinction ! — (VII-136, 137).

Génie.

Ce qui m'intéresse, moi et l'humanité tout entière, et ce qui me charme, c'est, dans l'homme de génie, ce qui se trouve précisément d'inexplicable, de résistant à toute violence de théorie et à toute impertinence d'absolu ! Ce qui me prend et ce qui m'attire, avec la force du mystère, — car tout est crépusculaire

ici-bas et doit rester tel jusqu'au dernier jour, — c'est justement cette nature cachée et dépaysante, éternellement dépaysante du génie ! Et surtout cette circonstance qui lui est habituelle et qui le fait se détacher, violemment parfois, d'autres fois avec le calme de la puissance, du monde ambiant qui pèse si fort sur le vulgaire, — qui fait le destin du vulgaire ! — dont les sots ne s'affranchissent pas. — (XVI-81.)

—

On n'adore bien le génie qu'en le comprenant, et c'est le seul amour, l'amour du génie, qui ne doive pas porter de bandeau. — (XII-37.)

—

Le génie, c'est l'opposé de cette affreuse petite bourgeoise du XVIIIe siècle, cette Geoffrin qui montrait son cœur et qui disait : « Il n'y a là que de la cervelle. » Le génie, lui, dit au contraire en montrant sa tête : « Ce que j'ai là-haut, c'est encore du cœur ! » — (VI-205.)

Genlis (Mme de).

Elle était née gouvernante, elle était née vieille, cette femme qui fut une jolie femme, mais qui le fut sans agrément. Elle n'eut pas l'auréole de la jeunesse ; elle n'eut guère qu'un vilain bonnet, même quand elle le jeta par-dessus les moulins, et il ne fut pas plus beau quand elle l'eut rattrapé ; car elle le rattrapa et le savonna fort et ferme, mais il resta gris obstinément, gris déteint, gris poussière, *poi-*

vre et sel, comme les cheveux et le genre d'esprit qu'il coiffait.

... Mais, nous devons le reconnaître, Mme de Genlis... cette Danaïde de l'écritoire qui a versé tant de flots d'encre inutile dans le tonneau sans fond de la publicité... possédait ce que son siècle n'avait pas et ce que n'a guère le nôtre : elle avait un bon sens très ferme, et, puisque toute femme qui écrit affecte d'être homme, elle avait au cerveau de la virilité. Elle observa toujours les grandes consignes de l'éducation et se maintint dans les lignes de l'Ordre. En un mot, elle eut une tenue...

Les Émancipées littéraires, les Blumeristes, les blouses sans ceinture, les petites redingotes de velours, ont régalé de leurs dédains cette vieille corneille déplumée et bavarde du XVIIIe siècle, penchée et croassant sur les jeunes pousses du XIXe. Elles lui ont cinglé à bras raccourcis le reproche d'hypocrisie ; car la convenance, c'est l'hypocrisie pour les inconvenants. A une époque où ce n'est plus dans les mœurs l'enlèvement des Sabines par les Romains, mais des Romains par les Sabines, cette Genlis qui eut ses faiblesses, mais qui du moins n'en fit pas la loi de l'avenir dans ses livres, recueillit le mépris, et parmi les scandaleuses fit scandale. Mais son ton littéraire resta la plus vengeresse critique de celles qui se permirent de la mépriser. — (XIV-127, 129.)

Gloire.

La gloire est faite de toutes pièces avec les opi-

nions des hommes; il entre autant d'erreurs que de vérités dans la composition de ce bronze sonore. — (XII-236.)

Gœthe.

Gœthe, ce grand critique, ce grand esprit lymphatique, ce Talleyrand littéraire qui fait illusion par la majesté de l'attitude sur la force de sa pensée, cet homme que l'on a cru un marbre parce qu'il en a la froideur, Gœthe, ce *blank dead*, comme l'appelleraient les Anglais, ce système sans émotion et dont le talent fut à froid une combinaison perpétuelle... — (XII-123.)

—

Malgré plusieurs détails naturels et primesautiers de ce roman, qui sont comme les points pourpres de la rose future, la fleur d'un génie en bouton encore, *Werther* est un livre faux et platement bourgeois. L'effet qu'il produisit quand il parut tint beaucoup aux abominables, malsaines et interminables déclamations de l'*Héloïse* de Rousseau, qui avaient fourbu tous les esprits. On était si las de la rhétorique de ce lâche menteur trop admiré, qu'on trouva d'une sensation délicieuse un livre rapide, de courte haleine, où la passion, la bavarde passion savait en finir... — (XII-203.)

—

Excepté Mignon, il n'y a dans Gœthe qu'une femme unique, et c'est la femme allemande... Ce n'est jamais que l'éternelle candeur allemande, — cette candeur qui nous plaît, à nous autres Français, parce qu'elle

nous change et contraste avec nos faiseuses d'addition et de soustraction en amour ! — la femme allemande dans sa simplicité, dans son éternelle facilité à croire, la femme allemande, née plus séduite que les autres femmes... — (XII-213.)

Goncourt (Jules et Edmond de).

Ils sont des flâneurs qui regardent et s'enchantent par les yeux. Ils ne sont pas observateurs. Voir n'est pas regarder.

... Qu'ils me permettent un conseil. Ils ne sont écrivains que pour le seul plaisir d'écrire et de décrire, pour la seule volupté de mettre une phrase qui brille, n'importe sur quoi... Eh bien ! à cause de cela, qu'ils respectent l'expression en eux. Qu'ils n'en abusent pas ! C'est leur seule richesse. Qu'ils la ménagent et la choisissent. Qu'ils ne la forcent pas ! Qu'ils ne la surmènent pas. Qu'ils ne soient pas ses casse-cou. Ils se casseraient le leur, tout en lui cassant les reins, à elle. — (IV-200.)

Goût.

La science n'est qu'une juxtaposition dans notre pensée, tandis que le goût est la fleur de l'organisation même et sort du plus intime de l'homme : du mystère de son tempérament. — (XVI-128.)

—

Il y a deux faux goûts, et non un seul : il y a l'exagéré et le timide. Une exagération en deçà aussi bien qu'au delà... et, que ce soit en avant ou en arrière que l'on tombe, c'est toujours tomber. — (XVI-127.)

Gozlan (Léon).

A une époque où la vie privée tend à devenir monstrueusement une vie publique et où la vanité de chacun fait crier le plus fort qu'il peut sa crécelle, Léon Gozlan, un des esprits les plus brillants du siècle, de la race en ligne droite et courte des Chamfort et des Rivarol, ne faisait nul tapage de ses facultés. C'était un délicat et un discret. Comme tant d'autres qu'on pourrait nommer, il n'était ni le bateleur, ni le montreur des curiosités de son esprit. Il ne tirait pas de feux d'artifices dans un salon. Il ne faisait pas pendant des heures l'improvisateur le dos à la cheminée... Toutes *exécutions* qui plaisent à ce siècle fou d'histrionisme et essentiellement comédien. Non! lui était spirituel comme on l'est dans le monde, seulement avec la différence de la force, de la finesse et de l'éclat de son esprit. Et c'était de l'esprit par traits, par aperçus, par monosyllabes... Il avait la simplicité de l'homme du monde, de l'homme qui sait vivre, de l'*honnête homme*, comme on disait du temps de Pascal... Il avait la grâce de savoir écouter longtemps, jusqu'au moment où, du fond de son silence attentif, partait le mot, l'éclair électrique, la balle d'argent de Robin des Bois! Et c'était alors Léon Gozlan qui se révélait.

... Maintenant qu'il n'est plus, on voudrait retrouver ces cristallisations éblouissantes de l'esprit, et on se livre à cette recherche ; mais les hommes qui ont ce génie de l'expression instantanée sont moins heureux que Polycrate. Ce n'est pas une seule émeraude

qu'ils jettent à la mer, comme le tyran de Samos ! C'est, pendant toute leur vie, des écrins d'émeraudes; mais nul poisson ne les rapporte, même le jour de leur mort, pour le besoin des chroniqueurs. — (XIX-215, 216, 217.)

Grâce.

La grâce, la grâce, qu'on aime peut-être mieux dans la laideur que dans la beauté, parce qu'étant toute seule, on l'y voit mieux... — (III-111.)

Grèce.

En Grèce, dans les diverses républiques que nous voyons se mouvoir sous les faces multiples de leur vie intérieure, plusieurs se sont vaincues alternativement les unes les autres ; mais le trait commun est que, pour elles, la victoire n'est jamais le commencement du gouvernement. On légifère beaucoup en Grèce ; on y fait des constitutions comme des tragédies ; on y fait des discours comme des statues ; on agite les places publiques, et on y commande des armées qui réalisent de magnifiques œuvres d'art militaire à Marathon et à Salamine ; mais on n'y gouverne pas. L'art de gouverner, la politique, manque à la Grèce.

... Aristote, il est vrai, est un Grec ; mais... quelle influence exerça-t-il sur l'esprit et les affaires de la Grèce ? A quoi lui servirent et sa pénétration inouïe de la destinée des peuples, et sa toute puissante analyse du mécanisme des constitutions ?... Platon, qui,

comme tête politique, est bien au-dessous d'Aristote, l'utopiste Platon, qui avait la beauté symbolique du langage si cher à ces Grecs, avait pour leur démocratie la répugnance des esprits délicats... Et si des esprits comme Montesquieu, par exemple, l'inventeur de la *vertu* des républiques, se sont trompés d'une si lourde façon sur la Grèce, c'est qu'ils l'ont jugée à travers les théories politiques des hommes qu'elle n'écouta jamais. — (XX-88, 89.)

Guérin (Eugénie de).

Vu Mlle Eugénie de Guérin, et voici ma première impression. — N'est pas jolie de traits et même pourrait passer pour laide, si on peut l'être avec une physionomie comme la sienne. Figure tuée par l'âme, — yeux *tirés* par les combats intérieurs, — un coup d'œil jeté de temps en temps au ciel avec une aspiration infinie ; air et maigreur de martyre, — lueur purifiée, mais ardente encore, d'un brasier de passions éteintes seulement parce qu'elles ne flambent plus. — Ne ressemble point à ces femmes qui ont ou se donnent l'air vulgaire d'une victime. Elle, c'est plus beau, c'est un holocauste...

Avec cette physionomie entièrement inconnue à Paris, elle a les manières simples, la voix, l'accent, la phrase brisée, la politesse relevée et pourtant familière de la femme essentiellement *comme il faut*, qualités morales de la noblesse de sang et de race, et qui font se ressembler en tout point la femme la plus répandue dans le monde le plus élégant et la pauvre fille qui n'a jamais quitté la petite tourelle de son

château de province ; — propres aux mêmes choses toutes les deux, et cela d'emblée et sans noviciat pour la dernière. — Donnez cent mille livres de rente à Mlle Eugénie de Guérin, comme maîtresse de maison : quelle différence y aura-t-il entre elle et la duchesse de Valombrose?... Que Mlle de Guérin fasse faire une robe chez Palmyre, et l'on jurera qu'elle n'a jamais quitté le faubourg Saint-Germain.

Sa voix n'a pas le plus léger accent et tranche par sa fraîcheur avec la fatigue et l'épuisement de toute sa personne. On est doucement étonné d'entendre cette voix suave et molle sortir de cette gorge maigre et ascète comme l'imagination en prête à Marie d'Égypte et aux saintes femmes du désert, dans la légende. Et cependant n'a pas du tout, avec cela, l'air béat et dévot, et même de dévotion touchante que ne manquerait pas d'avoir une *bourgeoise* qui aurait son âme. — La *patricienne* est encore plus forte que la *chrétienne*, et tout le ciel descendu dans le cœur d'une femme n'efface pas l'aristocratie puisée aux mamelles de sa mère et les traditions de son berceau ! — (XXXVII-151.)

Guerre.

La guerre, c'est la vie, malgré la mort qu'elle sème autour d'elle ; c'est la vie morale, qui importe bien plus que la vie physiologique ! Les peuples mourant de mollesse, de paix, d'abjection diplomatique, ressuscitent par la guerre. Ils lavent leurs pourritures dans le sang qu'ils versent et ils les guérissent. — (III-251.)

Gustave-Adolphe.

Le protestant !... Ne serait-ce pas l'explication de ce manque d'histoire, en France, sur un homme si tentant pour l'Histoire ?... Et, en effet, il n'y a pas dans Gustave-Adolphe que cet élan à la Condé, qui lui faisait perdre son chapeau dans les carrés qu'il chargeait et qui entraînait tout ; il n'y a pas que la spontanéité héroïque, que le calcul foudroyant, précurseur de celui de Napoléon. Il y a aussi le pli et le repli protestant, ridant tout à coup cette fougueuse physionomie, qui n'était vraiment belle qu'au feu ! Il y a, sous ce front et ces cheveux d'or d'Achille, la grimace puritaine qui jouait entre les verrues de Cromwell, et dans le poétique *démon suédois*, — comme on l'appelait, cette salamandre de bataille, — quelque chose du *vieux diable*, de l'*old Nick* qui tenait dans sa griffe l'Angleterre. Il prêchait et psalmodiait aussi, Gustave-Adolphe, la cuirasse et le pourpoint de cuir au dos. Or, en France, — du moins dans l'ancienne France, qui eût pu écrire son histoire et qui ne l'a pas écrite, — on ne passait (et même les philosophes) la prêcherie qu'à un capucin. — (VIII-130.)

Gymnase (Théâtre du).

Dans l'opinion inquiète des familles, le Gymnase est le théâtre sans inconvénients. C'est le théâtre des petits ménages, qui donne l'envie d'en faire un. Au Gymnase, la morale qu'on fait est égale à la littérature qu'on joue. C'est de la même sincérité et du

même bout des lèvres. On y parlote morale comme on y papote bonheur domestique. L'adultère, cet âpre et brûlant fond des mœurs, y est rarement consommé, mais on y badine avec... Côtoyer le vice moderne, mais ne pas y entrer; sauver de la vilaine tache noire sa bottine de satin rose, mais l'approcher le plus qu'on peut de ce qui fait la tache; donner à l'innocence qui est dans la salle (quand elle y est) le frisson du danger, qui en est la friandise, — car quelle femme n'aime à frissonner?... C'est ce qu'on appelle la morale du Gymnase, c'est ce qui fait la force et tous les avantages de cet inestimable théâtre de Scribe, le *Séraphin* et non pas le *Shakespeare des ombres chinoises*, comme l'a dit M. Alexandre Dumas fils, et où la morale, comme la littérature, est chinoise, et, de toutes les ombres chinoises de l'établissement, la plus chinoise peut-être et la plus ombre ! — (XXXII-110.)

Hegel.

Ainsi que tous les derniers venus en philosophie, — et ni plus ni moins qu'eux, — le grand Hegel a cru nous apporter le dernier mot des choses. La grosseur d'un tel ridicule s'est augmentée de toute la grandeur de son esprit, et le ridicule n'en a été que plus gros.

Cet esprit puissant, mais dans un vide immense, s'est trompé de la plus petite erreur et de la plus commune sur le compte de la destinée humaine que Schelling, — un philosophe comme lui pourtant, — ne pouvait expliquer sans la chute. Perdu dans l'abs-

traction où ils se perdent tous, il a dédaigné de regarder cette tête de l'homme, qui s'est déformée en tombant et dont les facultés, devenues inaptes à saisir la vérité d'une prise souveraine, ne font plus pour la prendre que de gauches mouvements.

Il n'a vu ni le dehors ni le dedans de ce condamné politique de Dieu, en prison dans ses organes et en prison dans sa mappemonde, ce double pénitencier parfaitement construit, avec ses climats et ses langues, qui, à lui seul, dirait la faute, quand l'Histoire, plus certaine que la Philosophie, ne nous la dirait pas ; et il a eu la prétention superbe, froide, mais naïve, de pénétrer les *essences*, de saisir l'*absolu* dans sa notion la plus précise et la plus profonde, de *construire* enfin ici-bas *scientifiquement* la vérité (je parle sa langue, non la mienne). C'était, en d'autres termes, la prétention de hausser un peu la voûte du ciel pour nous faire plus de jour ! Que voulez-vous ? Si pédant, si triste, si Allemand qu'on soit, quand on fait le Titan, on est toujours burlesque.

L'atroce ennui qui s'échappe de sa logique, et sa logique est tout son système, ne servira pas de bouclier à Hegel contre les Heine de l'avenir, qui l'attendent, car comme Kant tué par un Allemand, il ne mourra pas d'une plaisanterie française. Ce serait trop ! Il est plus digne de l'esprit de la Providence, qu'il meure sous une plaisanterie de son pays. — (I-80.)

Heine (Henri).

Pour faire le génie de Henri Heine, combien a-t-on

broyé d'esprits ?... Il est Allemand et il est Français; il est ancien, renaissance et moderne surtout, et de la dernière heure du XIXe siècle, — ayant passé à travers toutes les idées, tous ces cerceaux d'or qui n'ont que des fonds en papier-chiffe et qu'il a crevés, en les emportant.

C'est un fils de Rabelais et de Luther... C'est un Dante gai (cela s'était-il vu ?) ... C'est un Voltaire, mais qui a une âme, quand Voltaire n'a que de l'esprit. C'est un Gœthe, sans l'ennui de Gœthe... C'est un Hoffmann sans fumée de pipe, un Hoffmann qui met son fantastique dans le bleu le plus pur, dans les clairs de lune les plus blancs et les plus veloutés... C'est un Schiller idéal, moins l'odieuse philanthropaillerie... Et c'est enfin un Rivarol de métaphysique pittoresque, mais bien plus complet et bien plus étonnant que Rivarol.

Une des originalités les plus singulières de Henri Heine, qui en a plusieurs, c'est la compréhension philosophique. Poète, c'est-à-dire tout le contraire d'un philosophe, il se joue dans la philosophie comme le dauphin dans la mer. Quelquefois (il a été kantien, hégélien, spinosiste), quelquefois il a porté, d'admiration, un philosophe sur son dos, comme le dauphin, de méprise, y portait un singe. Mais, comme le dauphin, il l'a toujours replongé, en riant, dans la mer... Jamais personne n'a eu, comme Heine, de ces façons spirituelles, imagées, poétiques, cavalières et impertinentes d'entrer dans la philosophie et... d'en sortir ! D'ordinaire, l'impertinence ne sait pas. La sienne sait. Il ne dit pas : *Tarte à la crème !* comme le

marquis. Il dit comment la tarte est faite, et il la jette par la fenêtre... Jamais son intelligence n'est plus puissante que quand il enlève, à bout de bras, ces haltères philosophiques comme des plumes, et qu'il les casse, en les laissant retomber, comme des porcelaines qu'on ne recollera jamais plus.

... Et tellement poète qu'il emporte tout dans le tourbillon de sa création ou de son expression poétique. Je n'hésite pas à l'affirmer, Henri Heine est certainement le plus grand poète que l'Europe ait vu depuis la mort de lord Byron, Lamartine excepté. — (XI-117 et suiv.)

Héloïse.

... Un bas-bleu du XIIe siècle, froide de cœur comme toutes ces folles Ménades de la gloire... et qui s'est, comme on dit vulgairement, *monté la tête,* non pour l'homme tel qu'il soit, mais pour le professeur le plus renommé de son temps.

... Héloïse, elle, n'a pas besoin qu'on la mutile pour cesser d'être femme, Héloïse qui ne le fut jamais, tant elle est, de tempérament et d'âme, philosophe.

... Être célèbre ! voilà le fond de cette bouteille d'encre de la petite vertu qu'on appelait Héloïse. Inspirer les angoisses de la jalousie aux autres femmes, voilà les paradis de sa pensée quand elle se souvient et quand elle rêve ! Voilà enfin le dernier mot de cette orgueilleuse empoisonnée par la science, et que la philosophie, qui se mêle d'ausculter les cœurs, nous donne pour le type le plus tendre et le plus élevé de l'amour ! — (XIII-24, 26.)

Hénault (Le président).

Ce vieillard qui avait tant vu, qui avait usé son égoïsme contre tant d'hommes, d'événements et de caractères, et qui était devenu indulgent comme une pierre précieuse devient polie, — sous le frottement universel, — traça, mais non pour le jeter à la publicité de son temps, des souvenirs curieux où les autres devaient tenir bien plus de place que lui... Mémoires très agréables à lire, mais tracés plutôt au pastel qu'à l'huile, et qui ne changent point l'aspect général du XVIIIe siècle. — (XIV-106.)

—

Ce Salomon historique n'avait pas que de la gravité par trempe d'esprit ou par état, il avait aussi de la grâce. Il était aimable... A une époque où la science historique n'était que broussailles, le président Hénault donnait une *Chronologie* raisonnée, et à souper il tenait gaiement son verre à patte et faisait sortir de sa mousse une chanson qui avait des ailes ! — (XIV-104.)

Henri IV.

Si la Réforme est une destruction, et une destruction abominablement criminelle, surtout au point de vue des idées et de la conscience modernes, puisque cette destruction n'était pas seulement celle d'une *certaine* organisation, mais de l'organisation de la majorité d'un peuple brisée par la minorité, Henri IV, qui fut le plus près d'un tel événement et qui pouvait le mieux élever une digue contre le fleuve...

Henri IV a commis là bien évidemment une des plus grandes fautes que souverain pût commettre, même la question religieuse écartée, que l'histoire cependant n'écartera pas, car, je le dis en regardant bien en face les révolutions futures, ou du moins le chemin par lequel elles peuvent venir, les gouvernements doivent toujours venir à bout, quand ils le voudront, eux qui sont la force organisée, de la force qui ne l'est pas... — (XX-285.)

Histoire.

Le génie, en histoire, qui ne peut être de créer, est uniquement de découvrir. En histoire, où l'on ne crée rien, car alors ce ne serait plus l'histoire ; en histoire, où l'imagination n'a que le droit de peindre, mais non plus d'inventer comme dans les autres sphères de l'esprit humain, le génie ne peut être que la faculté supérieure de découvrir dans les choses et les hommes, tels qu'ils furent, des côtés réels que, jusque-là, on n'avait ni vus ni même supposés... et plus on en découvre, de ces côtés-là, plus on a de génie ! — (VIII-60.)

—

Malgré ses ambitions de vérité, l'histoire n'est, après tout, que de la parole humaine, soumise à la triste condition de la parole humaine, qui est de pouvoir tromper et de pouvoir être trompée. — (VIII-318.)

—

Comme ce travail de Pénélope qui se faisait et refaisait en attendant Ulysse, l'histoire se refait tous les jours en attendant la vérité. Que de fois déjà a

changé cette tapisserie sous des mains patientes et appliquées ! — (VIII-164.)

—

La difficulté de l'histoire vient surtout de l'idée chimérique et impossible que l'on en a. Les rhétoriques l'exigent impartiale et impersonnelle, et, fût-ce celle de Polichinelle ou d'Arlequin qu'il nous fallût écrire, nous ne pourrions l'écrire autrement qu'avec nos personnes, — avec le sang, avec la flamme, avec la lave ou avec la froide argile dont nous avons été pétris ! L'histoire n'est jamais qu'un historien. — (X-4.)

—

L'ambitieuse forme oratoire, qui, comme toutes les ambitions, cache beaucoup de bassesse, ne peut pas aller au fond d'une histoire quelconque, puisqu'elle exclut la profondeur. Il n'y a pas d'exception à cela, même pour le génie. Le *Discours sur l'Histoire universelle* n'est pas la plus grande gloire de Bossuet. C'est, disons-le, du mauvais — comme Bossuet seul en pouvait faire : une chose imposante encore, du mauvais de Bossuet ! — (X-115.)

—

Dans tout état de cause et de littérature, les voyages préparent merveilleusement à l'histoire; mais dans l'état actuel de nos connaissances, ils sont presque de nécessité. Vieillir rend les hommes positifs. Avec les besoins de plus en plus marqués de précision et d'exactitude qui tendent à devenir le fond même de l'esprit moderne, l'historien, pour bien comprendre

l'histoire et la ressusciter en la peignant, doit vivre là où elle a vécu et s'est faite. — (XXI-136.)

—

L'historien, dont le passé est le mort, ressemble à l'anatomiste. Il est bien souvent obligé de plonger sa main dans le sang et dans la pourriture, mais, comme l'anatomiste, il ne doit pas oublier que c'est sur une table de marbre qu'il opère, marbre lui-même par l'impartialité ! — (XXI-193.)

—

Ce qui vient le dernier aux grands hommes, c'est leur historien. Ils ont d'abord la gloire en masse, la gloire en paquet, qu'on leur jette à la figure avec ses confusions de toute espèce, qui empêchent les âmes élevées d'en être fières ; mais les hommes capables de déficeler ce paquet et de brasser ce qu'il contient sont rares. Voici un curieux résultat, près duquel tout le monde passe sans s'arrêter : comptez le nombre des grands hommes dans l'histoire et le nombre des grands historiens, et vous verrez s'il n'est pas beaucoup plus rare de juger la gloire que de la mériter ! — (VIII-470.)

—

Il y a, selon moi, une histoire encore plus difficile à écrire, et dont les historiens sont plus rares que les Thucydide, les Tacite, les Salluste et les Machiavel. C'est l'histoire faite par des historiens comme Shakespeare, dans ses *Chroniques d'Angleterre* mises au théâtre (mais la place n'y fait rien) et Montesquieu par exemple dans son *Dialogue d'Eucrate et de Sylla*. Ce sont des historiens non plus de derrière les faits,

mais du fond des faits ; des historiens qui osent faire penser et écrire l'histoire par ceux-mêmes qui l'ont faite ; qui, par une merveilleuse intuition rétrospective, la prennent à la source humaine dont elle est sortie, — dans la conscience révélée de ceux qui l'ont créée ; qui se mettent enfin, sans façon, sur les épaules, la tête de Sylla ou de Richard III, et parlent par leur bouche comme ils auraient parlé eux-mêmes. ... Ah ! Ce qu'ils font là est autrement difficile que de décrire une action, quand même on la décrirait divinement, et d'appliquer sur elle et sur ceux qui la commirent le laurier de la gloire ou le fer rouge du châtiment. — (X-73.)

Hoffmann.

Exagéré comme tout ce qui nous est venu de l'Allemagne depuis de longues années, Hoffmann passera, quoiqu'il soit un conteur et un fantastique, tout autant que s'il était un philosophe. Hoffmann, l'engouement d'une époque qui aime la fumée du cigare et qui s'est mise à grignoter du hachisch pour se donner des sensations, ne durera pas plus que ces fantastiques d'un autre genre, Fichte et Hegel !

... Hoffmann n'a pas cette puissance terrible qu'avait Edgar Poe, et que du fond de ses ivresses il pensait encore à exercer. Hoffmann, lui, perdait de vue son public comme on perd de vue les convives lorsque l'on glisse sous la table... Mais, en définitive, c'étaient les deux Chinois du même opium. Il fallait une société comme la nôtre pour que les hallucinations de deux hommes mourant de leurs excès, l'un

du *delirium tremens*, l'autre du *tabes dorsal*, devinssent des lueurs de génie, et pour que l'ivrognerie et ses songes prissent rang parmi les facultés et les produits de l'esprit humain. — (XII-184, 185.)

Horace.

Horace, le poète de tous les égoïstes qui veulent passer pour sages et de tous les pédants qui veulent qu'on les croie très forts en latin...

Tels ont été les *faiseurs* pour le compte d'Horace ; tels les singuliers sacristains de sa petite chapelle païenne ; tels les entreteneurs en huile de la petite lampe allumée sur son tombeau que le vent du Moyen-âge, cette tempête d'âmes et de choses fortes, a bien des fois failli souffler, mais que la robe de quelque abbé qui se trouvait là, païen littéraire ou de mœurs, sauva en se gonflant sur elle. C'est ainsi qu'elle a pu venir jusqu'à nous, cette petite lampe... et qu'elle a passé, sans s'éteindre, des abbés anonymes du Moyen-âge, friands grignoteurs d'un latin qui n'était pas latin de moines, jusqu'aux abbés scandaleux du XVIIIe siècle, — l'abbé Galiani, par exemple, ce sapajou fanatique d'Horace, — jusqu'à Louis XVIII lui-même, qui n'était pas abbé, mais qui aurait pu l'être... à la manière de Galiani ! Un homme seul, dans les temps modernes, faillit la renverser un jour... Et cet homme fut Byron, qui, de nature, devait peu se soucier d'Horace et de sa petite lampe, et de son petit atrium, et de sa petite salière de sel attique ; Byron, dont la gloire est une torche ! Byron, l'homme des longues galeries solitaires, et

qui a salé sa poésie de tout le sel de l'océan ! — (VI-172.)

Houssaye (Arsène).

C'est un sceptique de ce temps ; un sceptique, du moins, heureusement tempéré par un poète, et la corde religieuse dort toujours, dans les poètes, quand elle n'y vibre pas. Mais ce n'est nullement le peintre des boudoirs indécents, comme je l'ai entendu dire à des imbéciles. Il raconte des chutes, parce qu'il y en a, mais il ne dit pas que ce sont des assomptions. — (XIX-285.)

Hugo (Victor).

Je vais dire une chose scandaleuse et qui fera peut-être pousser un cri : ce grand poète de Victor Hugo est certainement plus érudit encore qu'il n'est poète... Il est aussi érudit qu'un vieux savant et son érudition n'est jamais officielle : elle est curieuse, elle est recherchée, elle est originale, moins historique que légendaire, téméraire, hasardeuse...

Il a l'imagination du mot plus que de la chose... Il l'a au point que, bien souvent, il s'enivre des mots jusqu'au vertige, et qu'il ressemble alors au Quasimodo de son invention, enfourchant la cloche de Notre-Dame et devenant fou du mugissement d'airain qu'il a sous lui et qui lui remonte au cerveau !.. C'est cette imagination, devenue funeste, qui lui fait, à toute page, entasser les mots sur les mots et sur les idées que les mots étouffent. C'est cette imagination qui lui fait allonger démesurément ces fatigantes et

brisantes énumérations sur la claie desquelles il nous traîne par tous les chemins de ses *Légendes*, et qui est le caractère de ses poésies, excessives seulement dans les mots et toujours trop longues de moitié.

Je l'affirme donc avec sécurité, voilà le défaut de cette cuirasse d'or : l'imagination dans les choses ne s'équilibrant pas avec l'imagination dans les mots.

Victor Hugo n'est certes pas, comme le lui disent les terrassiers de son génie, les travailleurs au chemin de fer de sa gloire et de son immortalité, le plus grand poète du XIXe siècle et de la planète ; mais c'est un grand poète, après tout !... C'est un poète génialement bon, quand il est bon, mais génialement mauvais aussi, quand il est mauvais. On l'aime tout à la fois et on le déteste. On voudrait toujours l'aimer, mais tout à coup, après une beauté incontestable qui vous a ravi et qu'on lui doit, il vous replonge dans la haine et dans la colère par des choses exécrables ou ridicules d'inspiration et même de forme, et on tombe, plein de ressentiment, de l'hippogriffe aux longues ailes bleues ouvertes en plein ciel, sur le dos du plus affreux casse-cou ! — (XI-74 et suiv.)

Huysmans (J.-K.).

A Rebours est l'histoire d'une âme en peine qui raconte ses impuissances de vivre, même à rebours ! ... Le héros de M. Huysmans — et les héros des romans que nous écrivons sont toujours un peu nous-mêmes — est un malade comme tous les héros de roman de cette époque malade. Il est en proie à la névrose du siècle. Il est de l'hôpital Charcot.

... Maintenant, avant d'être passionné, on est malade. De toutes les libertés auxquelles on fait mine de croire, c'est la liberté de l'âme à laquelle on croit le moins.

... Des Esseintes n'est plus un être organisé à la manière d'*Obermann*, de *René*, d'*Adolphe*, ces héros de romans humains, passionnés et coupables. C'es une mécanique détraquée. Rien de plus. L'intérêt de ce détraquement serait médiocre si cette mécanique n'en souffrait pas, si cette singulière horloge, qui ne s'est pas faite toute seule et qui essaie de se remonter et de se régler, n'avait pas en elle quelque chose de plus fort qu'elle qui l'en empêche et qui la torture... Mais cette torture, cette irrémédiable torture, nous venge de sa perversité... Le Des Esseintes de M. Huysmans, qui fait le Titan contre la vie, ne se montre qu'un imbécile Tom Pouce quand il s'agit de la changer !

.... Un jour, je défiai l'originalité de Baudelaire de recommencer les *Fleurs du Mal* et de faire un pas de plus dans le sens épuisé du blasphème. Je serais bien capable de porter à l'auteur d'*A Rebours* le même défi : « Après les *Fleurs du Mal*, — dis-je à Baudelaire, — il ne vous reste plus, logiquement, que la bouche d'un pistolet ou les pieds de la croix. » Baudelaire choisit les pieds de la croix.

Mais l'auteur d'*A Rebours* les choisira-t-il ? — (XVIII-273, 275, 277, 281, — Juillet 1884.)

Hypocrisie.

Nous en sommes arrivés à ce point de superficia-

lité jusque dans notre hypocrisie, que tout n'est plus que dans l'expression, et que le talent le mieux intentionné est trouvé coupable, quand il flambe ! La peinture du vice, si indignée qu'elle soit, c'est le vice, pour les vicieux qui la regardent. Ils jouissent de la peinture que nous en faisons, les misérables ! et ils nous en paient en nous accusant. — (IX-79.)

Imagination.

On est plus poète en découvrant et en peignant ce qui est dans la société ou dans la nature qu'en inventant des événements et leurs tintamarres de complications. Ajouter des faits à des faits, ce n'est pas plus de l'imagination que d'ajouter des zéros à des zéros. Le premier venu est taillé pour cette besogne-là. — (IV-222.)

Impertinence.

Génie toujours à moitié voilé, l'Impertinence n'a pas besoin du secours des mots pour apparaître ; sans appuyer, elle a une force bien autrement pénétrante que l'épigramme la plus savamment rédigée. Quand elle existe, elle est le plus grand porte-respect qu'on puisse avoir contre la vanité des autres, si souvent hostile, comme elle est aussi le plus élégant manteau qui puisse cacher les infirmités qu'on sent en soi. A ceux qui l'ont, qu'est-il besoin d'autre chose ? N'a-t-elle pas plus fait pour la réputation d'esprit du prince de Talleyrand que cet esprit même ? Fille de la Légèreté et de l'Aplomb, — deux qualités qui semblent s'exclure, — elle est aussi la sœur de la Grâce, avec

laquelle elle doit rester unie. En effet, sans l'Impertinence, la Grâce ne ressemblerait-elle pas à une blonde trop fade, et sans la Grâce, l'Impertinence ne serait-elle pas une brune trop piquante? Pour qu'elles soient bien ce qu'elles sont chacune, il convient de les entremêler. — (XXXVIII-63.)

Institutions.

La grande erreur universelle qui a faussé l'esprit moderne jusqu'à la plus incroyable profondeur, c'est de croire qu'on peut remplacer l'individualité compétente ou le génie par des institutions ou des combinaisons quelconques. — « Les institutions ne sont que l'intérim de l'homme de génie », disait le vieux Bonald ; et elles gâtent presque toujours la besogne qu'elles font, en l'attendant. Il faut un connaisseur suprême et spécial, et cela ne s'invente pas plus que cela ne se remplace. Quand cela est, tant mieux ! Quand cela n'est pas, tant pis ! et irrémédiablement tant pis ! Toutes vos petites manigances n'y peuvent rien. Orviétans politiques, allez vous faire avaler par d'autres que par nous ! — (XXXII-123.)

—

Il n'y a pas d'autres créateurs de prospérités publiques que quelques grandes âmes isolées, et jamais ce que l'orgueil humain appelle « des institutions » n'a été autre chose que la petite monnaie de ces grands hommes nécessaires, disparus ! — (VI-280.)

Instruction obligatoire.

... L'instruction obligatoire, cette instruction qui

n'exalte que l'orgueil, et jette l'homme aux livres comme l'enfant à l'eau ! — (XLI-37.)

Ironie.

L'Ironie est un génie qui dispense de tous les autres et même de ce dont tous les autres ne sont pas dispensés, c'est-à dire de cœur et de bon sens. — (XXXVI-259.)

Italie.

L'Italie, qui fut grande autrefois, mais à qui on peut demander ce qui resterait d'elle si elle n'avait pas d'aïeux, veut toujours avoir de grands hommes, et quand elle n'en a pas, elle en fabrique en carton verni. C'est le pays du masque. Elle confectionne des masques de héros, de poètes, de ministres, de grands hommes en tout genre. Elle en campe un sur le nez de son Garibaldi et deux autres sur les nez de Manzoni et de Ratazzi, et la mascarade est complète ! Ce pays de la mascarade, ce pays des carnavals de Venise et de Rome est toujours le même, dans le chagrin ou dans la joie.

... Faute de grives, on tue des merles en France. En Italie, quand on n'a pas d'aigles, on prend des butors. Seulement, on les proclame trop aigles : c'est à faire honte aux vieilles aigles romaines. — (XLI-188 Juin 1873.)

Jacobins.

Tout le temps que les principes révolutionnaires tiendront dans la tête de la France contemporaine la

place qu'ils y tiennent, il y aura des Jacobins... et ce que M. Taine appelle leur conspiration recommencera. Ils seront prêts, à la première occasion, à se montrer ce qu'ils furent en 1793. Et ils ne copieront pas, ils se reproduiront. On verra quelque chose comme ce qu'on a déjà vu... Comme en 1793, il y aura, parce que cela est dans la nature des choses et dans la logique de l'esprit humain, une France de trente à quarante millions d'hommes honnêtes, religieux, intelligents, cultivés, civilisés, la fleur de la civilisation, qui seront la proie de quelques misérables, la lie d'un peuple, imbéciles et féroces. Ce n'est pas ces quarante millions, ce n'est pas cette accablante majorité, ce n'est pas ce peuple, enfin, qui gouverneront la France d'alors, pas plus qu'ils ne l'ont gouvernée pendant la Révolution, quoique des historiens nous aient fait ce conte, qu'ils nous ont donné et que nous avons pris pour de l'histoire... Lion émasculé par des goujats bons pour couper des chiens, et qui ont coupé les têtes les plus nobles du plus noble pays de l'Europe, ce peuple ne bougea même pas sous ces infâmes ciseaux hongreurs. Il se laissa stupidement faire... Il n'eut pas la force de réagir contre la poignée d'abjects scélérats qui furent ses maîtres comme jamais il n'avait eu de maîtres... Et si un jour ils périrent, ce ne fut pas lui qui les tua, ce furent eux qui s'entre-détruisirent. — (X-344,346.)

Jalousie.

Pour faire reprendre feu à un cœur éteint, il ne s'agit que de frotter sa maîtresse contre quelque autre

homme. L'effet est certain : l'amour et la vanité, c'est aussi malpropre que cela. Chose ignoble, mais très vraie. — (XXXI-181.)

Janin (Jules).

Il y a des styles qui sortent de la pensée comme l'enfant du ventre de la mère, avec des douleurs et du sang. Il y en a qui, comme un bois rugueux et dur, ne deviennent brillants et polis que sous les coups de hachette de la rature. D'autres qui sortent d'une incubation longue et pesante... Le style de Janin jaillissait à toute heure, et, comme dit Sterne, sans lui coûter un sou de réflexion et d'effort. Ses plus belles, ses plus souples, ses plus éclatantes phrases, il les écrivait : Va comme je te pousse ! (aurait-il dit) et il n'avait même pas besoin de pousser beaucoup pour qu'elles allassent. Elles éclosaient, et s'envolaient et se succédaient, sous sa plume, comme les bulles de savon, opalisées et lumineuses, du bout du fuseau dans lequel souffle une bouche d'enfant ! Je l'ai vu souvent les écrire joyeusement, sans se prendre le front une seule fois, sans se replier sur lui-même, sans cesser de causer avec nous, qui nous abattions sur lui comme des abeilles sur une grappe de raisin, qui bourdonnions autour de lui ; car il travaillait sa chambre pleine d'amis et... d'actrices — ses *sujettes* de feuilleton, — qui, certes, ne l'induisaient pas au recueillement ! Il les écrivait à travers toutes les distractions, à travers les cris perçants de ce fameux ara jaune et bleu que tout Paris a connu, ce tigre à plumes (disait Saint-Victor), qui

criait comme s'il avait été l'ara du diable ; et il faisait gaiement sa partie de cris avec ce monstre, qui aurait déchiré les tympans des plus sourds, et il la faisait sans lâcher la phrase qu'il écrivait et dans laquelle il berçait si voluptueusement sa pensée ! Il les écrivait jusque dans les douleurs de la goutte... et il les étendait même sur ses douleurs comme un baume, persuadé qu'un cataplasme de phrases bien faites devait soulager un pauvre homme ! Ainsi, positivement, en maladie comme en santé, il ne vivait que par le style et pour le style. — (VI-146.)

Jeanne d'Arc.

... La surnaturelle Jeanne d'Arc, qui n'est pas une femme, mais un Séraphin armé de l'épée du Seigneur. — (XX-322.)

Jeu.

Le jeu est une bonne chose dans le monde de province. C'est un rempart. Il est moins intéressant pour soi que préservant des autres. — (XLII-29.)

Joubert.

Certes, ce n'est pas pour le bruit, qu'il évita toujours, mais c'est pour la gloire comme il l'a souhaitée, s'il a jamais souhaité quelque chose, c'est pour la gloire épurée, réduite, concentrée, rectifiée, essence d'une tonne de feuilles de roses dans un flacon d'un pouce, qu'il a été créé et mis au monde, cet homme d'idées, cet adorable concentrateur ! Personne plus que lui n'a été fait pour conquérir et captiver les

délicats de l'avenir, s'*il* y a encore des délicats dans l'avenir, si nous ne sommes pas arrivés à l'époque du gros, du grossier, de l'opaque en tout, et s'il est permis de dire que nous comprenions encore quelque chose à l'idéal, au transparent et à l'exquis ! Car telles sont éminemment les qualités de Joubert: idéal, transparent, exquis ! J'ai dit tout ce qu'il est avec ces trois mots. Ce littérateur amateur, qui ne fit point de littérature comme nous autres les faiseurs de livres, ce paresseux occupé, ce penseur pour la volupté pure de penser, cet écrivain qui, comme il l'a dit, et même comme il en a fait un précepte, attendait, pour écrire un mot, que la goutte d'encre qui devait tomber de sa plume se changeât en goutte de lumière... fut une rareté dans la littérature française en ne voulant rien être du tout... Et même il eut la qualité anti-française qu'estimait le plus Henri Beyle, son antipode : quand il faisait ou écrivait quelque chose, il ne pensait pas au *voisin*. — (VI-187.)

Journalisme.

Avant la Révolution française, le journalisme politique, à proprement parler, n'existait pas. Grâce à Fréron et à Grimm, l'un dans son *Année littéraire*, l'autre dans sa *Correspondance*, le journalisme était né en littérature ; mais pour qu'il devînt le journalisme politique, le journalisme tel que le conçoit et l'a réalisé l'esprit moderne, il fallait que la Révolution éclatât... Les journalistes jaillirent du sol volcanisé par la Révolution. Ils furent comme la semaille

des dents de ce nouveau dragon de Cadmus... Il y eut, dans des camps d'opinions différentes : Suleau, Loustalot, Camille Desmoulins, Mallet-Dupan, Rivarol, Champcenetz, Mirabeau lui-même qui s'en mêla, et Mirabeau Tonneau, son frère, et, parmi eux, le plus noblement désintéressé des partis qui souillaient tout alors, le plus pur, le plus probe et le plus sublimement énergique, André Chénier, qui mourut pour l'avoir été... Tels furent les premiers clairons de cette légion de trompettes qui sonnèrent la diane de la Révolution, et qui continueront, je le crains bien, de sonner l'anarchie, jusqu'à la trompette, qui les fera taire enfin, du jugement dernier ! — (X-279.)

—

Qu'est-ce qu'une bulle de savon à laquelle manquerait la lumière? Dans ces journaux, qui prennent aux événements leur contour, leur passion, leur être, il n'y a plus rien qui se voie quand le soleil de la circonstance est couché !

Et peu d'exceptions à cette règle. Qui se donne *exclusivement* au journalisme y perd son talent, s'il en a, et mange en herbe le blé de sa gloire, s'il était vraiment fait pour recueillir cette noble moisson. — (XV-17.)

—

Journaliste... Homme de lettres... On est prié de ne pas confondre ces deux espèces d'écrivains. Parce qu'ils se servent tous les deux d'une plume et d'un écritoire, ils ne sont ni égaux ni semblables. Le premier venu qui a de l'audace et un chiffon de papier met ce qui lui vient dessus, et le voilà jour-

naliste, tandis que pour être homme de lettres il faut évidemment un peu plus... Le journaliste n'est pas plus tenu, par l'essence de sa fonction, d'être littéraire, que l'avocat et le médecin. — (XV-46)

—

Quant à la plaisante magistrature du journalisme, qu'on nous permette d'en sourire ! Nous pourrions faire pis. Ce n'est qu'un mot à la Prudhomme. Une magistrature implique une hiérarchie, — un chancelier ou du moins un garde des sceaux. Il n'y a pas de magistrats *amateurs* ou *volontaires*. On ne se fait pas magistrat parce qu'on a une plume entre les doigts et qu'on parle de tout, — même quand on serait un honnête homme et qu'on aurait du talent. — (XV-5.)

—

... Misère du journalisme qui se croit tout permis, et qui écrit l'histoire de la minute qui passe ; et misère, plus profonde encore, d'une pareille histoire ! Car le tous-les-jours de la vie des peuples est aussi bête que le tous-les-jours de la vie des hommes, et le Génie lui-même se morfondrait à le raconter. — (VI-131.)

—

... Le journalisme, cette fonction toute moderne, qui aurait pu être si grande et qui sera si petite devant la postérité !

...Cependant il faut reconnaître que dans la somme des acquisitions littéraires de ce temps, — le journalisme, pernicieux d'ailleurs, n'aura pas été entièrement stérile, puisqu'il a introduit dans la littérature

une forme de plus — une forme svelte, rapide, retroussée, presque militaire, et que cette traîneuse de robe à longs plis, dans les livres, ne connaissait pas. — (I-Préface.)

—

Rappelez-vous seulement le journalisme d'il y a vingt-cinq ans ! Se doutait-on, il y a vingt-cinq ans, même M. de Girardin, qui avait mis la *Presse* à quarante francs avec une magnanimité commerciale et démocratique que j'admire, se doutait-on qu'un jour, dans l'avenir, il y aurait des journaux à deux sous, des journaux à un sou, et qu'on les achèterait avec furie, et non pas simplement les cochers et les femmes de chambre, mais les maîtres... devenus les rivaux de la lecture de leurs femmes de chambre et de leurs cochers ? Pouvait-on prévoir que le salon et la cuisine seraient un jour égaux devant le journal ?

... Genre inattendu de littérature ! C'est le fait-Paris passant sur le ventre aux idées, à la discussion, à la critique, à toutes les choses intellectuelles qui composaient une hiérarchie d'importances dans le journalisme d'autrefois... Ah ! tu ne veux plus que des faits qui t'amusent, vieille société ennuyée et positive, qui as inventé le positivisme en philosophie, et en art dramatique les machines à précision, les petites mécaniques à dénoûment de M. Dumas fils et de M. de Girardin ! Eh bien, on t'en campera, des faits, puisque tu les aimes, on t'en fourrera jusqu'au nœud de la gorge, on t'en donnera des indigestions qui, malheureusement, ne te tueront pas, curiosité badaude que rien ne peut tuer !

... Une époque qui a les journaux à un sou se fait une langue d'un sou pour y écrire... — (XXXIX-76.)

—

Avant ce temps, nous ne connaissions pas ce genre d'homme et de talent sans nom spécial auquel je me risque à donner celui-ci : *un articlier*. L'article de journal est devenu la grande chose de cette petite, — la littérature du XIX[e] siècle. L'article de journal a remplacé le livre, la brochure, toutes les manifestations de la pensée qui demandaient de la largeur et de l'espace, de la réflexion et de l'exposition plus ou moins savante. L'article de journal, c'est le lingot tombé en menue monnaie : c'est la pièce de dix sous littéraire. — (VI-66.)

—

Les journaux, qui devraient être les éducateurs du public, n'en sont que les courtisans quand ils n'en sont pas les courtisanes. — (XXXI-3.)

—

Les journaux sont les chemins de fer du mensonge. — (XLII-36.)

Justice.

Les plus hautes justices — celles qui confondent le mieux les faux jugements des hommes — sont les justices lentes à venir. Comme toutes les choses puissantes, ce qui les comprime les fortifie. Elles trouvent contre elles les idées reçues, des préjugés plus forts, plus enracinés, l'intelligence des masses plus infectée de préventions traditionnelles, la croyance publique plus égarée parce qu'elle est plus tranquille, plus

rassise dans son égarement. Elles ont donc — il faut en convenir — plus à faire pour éclater que si rien n'entravait leur action. Mais leur lenteur même à percer ce fourré d'erreurs, de passions et d'obstacles qui bien souvent les arrête, les rend plus soudaines, plus foudroyantes quand elles arrivent, et marque du signe d'un triomphe d'autant plus grand qu'il fut plus disputé, la vérité de leur arrêt. — (XVII-1.)

Labiche.

... Ce doux nom de Labiche, qui exprime pour moi le seul talent gai qui soit maintenant dans cette époque ennuyée, déplumée de toute gaieté, et qui, comme un vieux perroquet, répétaille, pour se faire rire, des plaisanteries encore plus rongées des mites que ses ailes... — (XXXI-192.)

Labre (B.-J.).

C'est le Diogène chrétien que Benoît-Joseph Labre, non plus avec le cynisme du philosophe antique, mais avec des sentiments inconnus à toute l'Antiquité: l'humilité, la simplicité du cœur et l'amour du Dieu qui a enseigné aux hommes la mortification et la pauvreté. Diogène, avec le manteau d'Antisthène qu'il avait ramassé à la borne et à travers les trous duquel passait l'orgueil qui crevait les yeux de Platon, Diogène ne buvait dans sa main et ne roulait devant lui son tonneau que pour se passer des hommes et être, tout à son aise, outrageusement insolent avec eux ; mais Benoît Labre, qui s'était fait le pauvre errant dont la main n'avait pas honte de se

tendre à l'aumône, ressuscitait, par le spectacle de sa misère, la pitié et la charité dans les cœurs... Ce pauvre volontaire de Jésus-Christ, comme il s'appelait lui-même, fut, à ses risques et périls, tout le temps qu'il vécut, une prédication silencieuse, autrement éloquente que la parole des plus éloquents... C'était, continuée, vivante et incessante, la prédication du sublime sermon *sur la montagne*, dans lequel il est dit aux hommes que les bienheureux sont ceux qui souffrent et qui pleurent.

... Et tel fut Benoît Labre, ce paresseux, comme on a osé l'appeler, ce laborieux de la misère !... ce grand indigent volontaire et obscur, — lumineux seulement devant Dieu, — qui vécut dans la palpitation prolongée de l'amour sans bornes, et dont l'âme emporta le corps, émacié dans une étisie sublime, et le répandit devant Dieu comme une fumée d'encens... — (IX-365, 371, 374.)

La Bruyère.

La Bruyère... somptueusement écrivain... n'était chrétien que correctement, comme tous les *honnêtes gens* de son époque, et devait entendre cette religion, dont il admirait l'ordonnance, à peu près comme Le Nôtre entendait ses jardins. — (IX-216, 217.)

Lâcheurs.

Ah ! le lâcheur, cet homme fugace, cette fumée d'homme !

... Mais les lâcheurs ne sont point des lâches. Vous êtes prié de ne pas confondre. Des lâches ! C'est

net et précis. Les lâches sont créés par la nature et ses procédés ordinaires. On est un lâche comme on est un lièvre, comme au lieu de sang rouge on a du sang blanc. Mais les lâcheurs, c'est autre chose. Ils ne sont pas faits seulement par la nature, eux : ils sont achevés par la civilisation. Pour qu'ils naissent, croissent, se multiplient et fassent remous, comme en ce moment, il faut un certain état spécial de société, il faut un degré de ramollissement général qui n'est pas commun, même chez les peuples vieux, et qui détrempe les caractères comme du pain d'épice dans de l'eau.

J'ai connu des héros qui étaient des lâcheurs. Bedeau, qui mit la crosse en l'air dans les journées de 48, était un lâcheur plein de bravoure. Mais que voulez-vous ? Il était de son temps. Dans toute âme du XIXᵉ siècle, il y a un lâcheur toujours prêt à sortir... C'est là l'ivraie, et cela pousse !... Une mauvaise herbe, dans un coin de marbre, le fait éclater. Il pousse du lâcheur jusque dans les relations de la vie que l'on croyait le plus solides, le plus à l'épreuve de la bombe, et sous le lâcheur elles s'en vont en deux, comme un mur qui se fend ! — (XXXIX-182.)

La Fontaine.

La Fontaine, ce talent non seulement sans égal, mais sans analogue, l'enchanteur La Fontaine n'est-il pas une énigme ?... Moraliste sans moralité, poète négligé d'une perfection désespérante, La Fontaine, aussi fabuleux que ses fables, est-il un naïf ou un retors, un railleur ou un sérieux, un Machiavel ou

un Platon, — une espèce de Machiavel souriant, positif comme le diable, au fond, quoique personne n'ait eu davantage, depuis Platon, le sentiment de l'idéal qui fait ces adorables niais de poètes ? Était-ce un *fablier*, comme le prétendait Mme de la Sablière, ou un artiste très réfléchi et très volontaire, comme le voulait M. de Féletz ?... Était-ce un Tartufe d'art, fin et rusé comme tous les renards, souple, gracieux et scélérat aussi, comme tous les chats de ses fables ? Était-ce un bonhomme ou un enfant terrible, ou enfin un *Stradivari* de son temps, en vers divins, incantations immortelles qui resteront vivantes quand il n'y aura plus de langue française ?

... Dire le secret de ce génie ; montrer les procédés de cet esprit qui peut-être n'en eut aucun et fit des chefs-d'œuvre, dirait Gœthe, comme les mères font de beaux enfants, sans savoir comment elles s'y prennent ; compter et décomposer toutes ses facultés comme on compte et l'on décompose les rayons du diamant ; telles sont encore et telles seront toujours, pour les esprits profonds et ravis, la tentation et la difficulté quand il s'agira de La Fontaine. — (XVI-61.)

—

La Fontaine... cette âme qui va à tant d'esprits et à tant d'âmes, et qu'on pourrait appeler le séducteur universel. — (XI-20.)

—

Les autres grands écrivains — et les plus grands ! — ne laissent dans nos souvenirs que l'impression de leurs chefs-d'œuvre et le nom qu'ils ont immortalisé, mais La Fontaine y a laissé son œuvre même.

Il est en nous et il vit en nous. Il fait corps avec notre substance. Nous avons tous, en France, été baptisés en Jean La Fontaine, et fait notre première communion intellectuelle dans ses Fables. Et plus nous avons grandi, plus il a grandi avec nous ; plus nous avons avancé dans la vie, plus nous avons trouvé de charme et de solidité dans ces Fables qui sont la vérité, dans ces drames dont les bêtes sont les personnages, et qui racontent si délicieusement et si puissamment la vie humaine, tout en la métamorphosant. — (XI-20.)

—

Chez lui, le Gaulois primait tout. Ce qu'il prenait à l'Antiquité, car il lui a pris souvent des inspirations, il le faisait gaulois en le touchant. Rappelez-vous, seulement, dans ce chef-d'œuvre de l'*Amour mouillé*, comme il a *gauloisé* adorablement Anacréon, mettant par-dessus le génie grec le génie si différent de sa propre race.

... Ce don exquis de la bonhomie dans l'idéal, où elle n'est pas d'ordinaire, et sans que l'idéal en soit diminué, est si frappant dans La Fontaine que tout le monde lui a spontanément donné le nom de bonhomme, qui a remplacé son nom.

... Mettez telle épithète que vous voudrez à Virgile, à Shakespeare, à Dante, à Corneille... vous serez obligé, pour vous faire entendre, d'écrire leur nom à tous derrière leur épithète, tandis qu'en parlant de La Fontaine vous n'avez qu'à dire : « le bonhomme », et la Gloire ne pourra s'y méprendre ; car toute la terre aura compris.

... Infusée partout et dans tout, cette bonhomie devient créatrice. Comme il a *gauloisé* la grâce ionienne d'Anacréon, La Fontaine a *bonhomisé* les dieux de la Grèce. Il les a faits à son image, et on a ri de son bonhomme de Jupiter. Quand il est parlé du ciel dans ses ouvrages, La Fontaine n'est ni païen, ni chrétien, ni religieux, ni impie ; il est là ce qu'il fut partout : le bonhomme, qui ne pouvait pas pécher tant il était bonhomme, et qui, pécherait-il, disait sa servante, serait pardonné ! —(XI-24 et suiv.)

—

... Cette virginité du génie que Dieu met sous la garde de l'ignorance pour les plus aimés de ses poètes...

S'imagine-t-on bien ce qu'aurait été La Fontaine, s'il n'avait pas trempé sa galette gauloise dans le miel du mont Hymette et le vin mis en amphore sous Périclès ? S'imagine-t-on bien ce qu'un pareil génie, sans réminiscence, et placé bien en face de la nature avec son observation pour toute ressource, serait devenu et aurait fait ? — (XII-122.)

—

Il fut recherché, choyé, adoré par les plus hautes sociétés de son temps. Il était, lui, le pauvre, le luxe de ces gens riches ; car, dans ce temps-là, les gens riches faisaient cas du génie, et personne ne fut plus peut-être agréé et aimé des femmes que cet homme qui mettait ses bas à l'envers... Les témoignages sur ce point abondent... Quoi d'étonnant, du reste, que les femmes, auxquelles il adressa les flatteries les plus enivrantes que jamais oreille de femme ait bues,

aient raffolé de ce roi du madrigal voluptueux et naïf, qui a l'art de n'y pas toucher ou de n'y toucher que bien peu. Il avait ce qu'on pourrait appeler la galanterie amoureuse, mais fut-il jamais amoureux en réalité ?... On a peine à concevoir La Fontaine amoureux comme Werther et Saint-Preux, en supposant que Werther et Saint-Preux soient des types d'amoureux, comme l'opinion les fait, la bête ! C'était un homme plutôt à laisser là même les bonnes fortunes commencées, pour rentrer plus vite dans son rêve. Il aurait oublié que l'heure du berger sonnait, en lisant Baruch. Il le dit lui-même : « Je suis chose légère. » Les femmes qui l'aimèrent, l'aimèrent surtout comme de belles marraines qui lui firent chanter sa *Romance à Madame* jusqu'à sa dernière heure, à ce chérubin attardé qui devint une barbe grise avant de cesser d'être un enfant, mais qui finit, tout en la chantant, par rire de sa romance. L'adorable mélancolie de ce rire, nous la connaissons !... Elles l'aimèrent jusqu'à la barbe grise. Et dans sa vieillesse, et après Mme de la Sablière, l'amitié des femmes ramassait encore ce dont l'amour ne voulait plus. — (XI-29.)

Lamartine.

D'autres poètes, d'autres écrivains, d'autres hommes de génie n'ont eu que *leurs heures* de génie. Lamartine avait les siennes pendant tout le tour du cadran... Son génie n'abdiquait jamais, à ce poète qui était orateur comme il était poète, et pour les mêmes raisons : parce qu'il avait son génie dans son

âme et que son âme était son génie. Héroïque et poétique à la fois, on aurait dit qu'il ignorait son héroïsme et sa poésie... C'était l'arbre qui laisse tomber ses fruits et qui ne sait pas que les fruits qui roulent à ses pieds sont tombés de sa tête. Un jour, en causant avec lui, je citai en passant le vers de la *Mort de Socrate* :

On profane les Dieux pour les voir de trop près !

Il fut frappé comme si le vers était de moi. Il ne le reconnaissait pas... — (XI-153.)

—

Sa nature était l'idéal même. Il était une équation superbe entre l'âme humaine et l'absolu, à laquelle ceux qui ne sont pas au courant de la mathématique de l'absolu et de l'âme ne comprennent et ne comprendront jamais rien. J'ai entendu quelquefois dire aux abjects de ce temps abject, qui ne regardent que la terre où ils mettent leurs pieds de devant comme ils y mettent leurs pieds de derrière, que le naturel divin de Lamartine n'était pas du naturel. Et, au fait, ce n'était pas du naturel à eux ! C'était le naturel d'un être qui n'en était pas moins réel parce qu'il était naturel et divin...

... Lamartine avait le sens de la réalité humaine, mais, en passant par sa grande âme, la réalité grandissait. Faculté non de dupe, mais de poète, faculté enchanteresse et qu'il eut toujours, et non pas seulement dans ses vers, où la nature est plus belle que la réalité, mais dans la vie et même dans la vie politique, où sa nature de poète l'égara. C'est la poésie

de Lamartine qui sauve la politique de Lamartine, de cet homme qui répondit un jour, quand il fut nommé député, à ceux qui lui demandaient où il siégerait, lui, Lamartine, dans un Parlement d'imbéciles ou d'esprits plus bas que leur ventre : « Je siégerai dans le plafond ! » — (XI-148.)

—

Lamartine a senti le mouvement du reflux dans sa gloire ; mais qu'il soit bien tranquille ! la mer, plus haute que jamais, reviendra. — (XXXV-390.)

Langue.

La langue de Rabelais n'est pas celle de Pascal. Celle de Pascal n'est pas la langue de Voltaire. La langue de Buffon n'est pas la langue de notre bien-aimé et dix fois honoré de Balzac.

Les langues sont des fleuves qui, en coulant, ramassent des rivières. Elles ne sont donc jamais définitives. Et d'ailleurs, quoi de définitif en ce monde, excepté la mort ? La sottise elle-même ne l'est pas. — (XL-92.)

—

Laissons à Villemain la peine de répéter les vieilles sottises de La Harpe, cet homme de goût ! Laissons-lui dire qu'avant Descartes et Pascal la langue française n'était pas *fixée*, comme si la langue fluviale de Rabelais ne valait pas le petit bassin d'eau filtrée sur lequel Racine mettait à flot et faisait manœuvrer les petites galères d'ivoire de ses tragédies... Pascal qui est un des *fixeurs* de la langue française, pour parler l'incroyable jargon des pédants traditionnels

et officiels, Pascal lui-même imite Montaigne, et c'est en réunissant la langue de Montaigne à son âme à lui, à cette âme si épouvantablement passionnée, qu'il fut ce miracle... ou ce monstre qu'on appelle Pascal ! — (VI-323.)

La Rochefoucauld.

... La Rochefoucauld, qui n'a pas tout dit non plus, mais qui a vu plus loin que La Bruyère dans la misère constitutive de l'homme, et, comme le *Pouilleux* de Murillo, a mieux écrasé notre vermine au soleil. — (XXII-117.)

La Tour d'Auvergne.

La Tour d'Auvergne, d'officier qu'il était, devint soldat et ne voulut être que soldat. La vertu la plus rare, la plus étrange, et si étrange qu'on ne la conçoit même que surnaturelle, — parce que, dans l'ordre humain, elle n'existe pas, — l'humilité, est ici dans toute son incompréhensibilité, claire seulement pour Dieu et pour ceux qui y croient !... Il ne fut qu'un grenadier engagé à cinquante-sept ans, après avoir déjà, comme officier, servi la France : un simple grenadier, qui, sans Carnot, — lequel eut ce jour-là une lueur de génie, et qui le nomma officiellement : « le premier grenadier de France », — fût resté *irrécompensable ;* car il faut bien créer un mot pour exprimer une chose avant lui inconnue...

C'était le temps du déchaînement des ambitions. Où donc ce saint François d'Assise de la guerre avait-il pris cette abnégation et cette humilité ?... Il était

Breton. Ses pères croyaient. A l'heure de négation universelle qui sonnait dans tous les esprits, un peu de la croyance de ses pères enveloppa peut-être, sans qu'il y pensât, ce cœur qui avait des manières d'aimer sa patrie comme les saints aiment la leur, qui est le ciel. — (X-269-270.)

Lauzun (Le duc de).

Lauzun n'a pas même les deux pouces de profondeur qui font les pervers. C'est une surface, une superficie... Un homme eunuque deux fois, par la tête et par le cœur, qui a oublié de l'être une troisième, et voilà l'écueil de sa vie... Un colifichet d'homme, une coqueluche de femmes... Un bellâtre heureux à qui les perdrix, comme on dit, tombèrent toutes rôties dans le bec, sans qu'il eût à prendre d'autre peine que de l'ouvrir. Elles avaient été rôties, en effet, depuis plus d'un siècle dans le plus terrible feu qui ait jamais consumé les vertus et les mœurs d'un peuple...

... Otez-lui sa casaque hongroise, sa plume de héron et sa fourrure, et demandez-vous ce qui reste...

Au surplus, Lauzun n'avait pas besoin, pour être insolemment et incroyablement heureux, du charme des Juans ou de la puissance retorse des Lovelaces. N'était-il pas d'un temps où il y avait, de tout homme à toute femme et de toute femme à tout homme, un plan incliné ?... La Régence et Louis XV, en passant sur ce plan incliné, l'avaient rendu si abominablement glissant que toutes les mules à talons ne pouvaient s'y soutenir, et que les premiers bras venus les recevaient. Lauzun était là. Il était jeune. Il avait

été Chérubin. Il devint et resta Faublas. Il avait la beauté du diable, la jeunesse, la santé, le vermillon d'un sang vif. Que fallait-il de plus ?...

... La chevalerie, on en parlait bien encore aux soupers de Mme de Polignac, et Lauzun même s'est cru chevaleresque... C'est sa minauderie... Il était chevalier à Trianon comme la reine y était bergère.

... Et il eut beau tristement vieillir, cracher le sang, et mourir enfin de la mort sérieuse de la guillotine, qu'il ne fut, encore et toujours, que le chevalier de Faublas vieillissant, pulmonique et guillotiné. Rien de plus. — (XIV-113, 115, 117.)

Law.

Law est le produit très normal et très spontané d'un temps qui valait moins que lui, puisqu'il l'a gouverné, mais qu'il n'aurait pas gouverné s'il n'y avait pas eu entre lui et ce temps des choses communes et profondes... Mais, dans tous les cas, c'était là un génie funeste, le génie qui fait trou, comme une bombe, dans tout ce qui est cohérent encore dans un peuple, et qui prenant à rebours les instincts, les mœurs, les intérêts de la France, a faussé pour longtemps (pour toujours peut-être !) une destinée dont le secret ne se trouve qu'à deux places : dans le passé et dans le sol. Le mal tend au complet comme le bien. Law est dans l'ordre économique ce que fut le Régent dans l'ordre politique. De tels génies devaient s'accueillir, se comprendre et s'arc-bouter ; car ils étaient l'un et l'autre la Révolution. — (XXI-3.)

Le Conte de l'Isle.

Le néant, le néant intérieur, voilà ce qui explique le voyage de M. Le Conte de l'Isle aux Indes. Il y est allé conduit par l'instinct éveillé de la peinture et en passant par les ateliers, mais ce qui l'y a entraîné plus fort que la peinture elle-même, c'est le néant qui est en lui et qui lui faisait trouver sa vraie place dans le pays de l'anéantissement universel... M. Le Conte de l'Isle appartient aux sceptiques du XIX[e] siècle. C'est un chrétien qui croit que le Christianisme, comme le polythéisme, est une religion flambée... Et il n'est pas davantage comme philosophe que comme chrétien. Il a traversé des doctrines, mais il n'a foi en rien, pas même dans l'erreur. Également mythologue antique et mystagogue indien, il va des sveltes symboles de la Grèce au vaste symbolisme lourd et confus de l'Inde, et pour les mêmes raisons: affaire de métaphore, besoin d'images. Seulement, comme l'a dit Fourier, les attractions étant proportionnelles aux destinées, la métaphysique indienne le retient par son vide même, ce nihiliste naturel !

... C'est l'hypertrophie du descriptif. Maladie du temps, mais qui est devenue sa nature, à lui, à ce poète qui a du mouvement, du coup d'aile cinglant fièrement et largement parfois, et qui aurait pu être lyrique, s'il avait été quelque chose ! C'est déjà beaucoup de se remuer encore comme il se remue dans cette machine pneumatique du cœur et de l'esprit, dans cette absence complète de tout sentiment vrai, individuel et profond. D'origine il fallait avoir

une organisation d'aigle pour résister à cela, même comme M. Le Conte de l'Isle y a résisté. On juge, à le voir rouler en se débattant dans cette vacuité de pensées, dans ce *vortex* du rien où il meurt, de la solidité d'articulations qui était en lui et qui eût pu l'élever dans l'éther du ciel poétique, s'il avait eu seulement un peu d'âme, — un peu d'âme qui est l'haleine du poète et qui lui permet de monter haut ! — (III-235.)

Leopardi.

Cet élégiaque artificiel, au désespoir mollasse et terne, répugnait à ce peuple italien, amoureux de *concetti* et de mots sonores... En France, où l'on avale les étrangers sans les mâcher, comme des hosties, et où les ennuyeux paraissent des majestueux et imposent, il réussit davantage, ce valétudinaire studieux, — qui, malgré son nom, ne fut un léopard d'aucune manière, pas même un chat, ce cadet des cadets de la race féline, mais tout simplement et pacifiquement un rat de bibliothèque qui faisait des vers comme il faisait un commentaire sur Épictète, et par le même procédé ! — (XII-330.)

Le Sage.

Le Sage peignit (si cela peut s'appeler peindre ?) une espèce d'Espagne *à la française* et à teintes adoucies... Non pas cette énergique Espagne, fragment resté d'un Moyen-âge sublime, partout — excepté là — effacé ! Le pauvre Le Sage ne se douta jamais de cette magnifique Espagne-là. Elle eût

effrayé et déconcerté sa nature tempérée, à ce Français du XVIII[e] siècle... Il nous mit une visière verte pour regarder l'Espagne ensoleillée, qui nous aurait aveuglés de son âpre beauté... Il versa de l'eau dans ce vin de feu... Il glissa sur les mœurs de ce peuple si fièrement sérieux et si sombrement grave, avec la petite rose de la gaieté française à la bouche.

... Telles les qualités françaises et incorrigiblement françaises qui, dans le grand art du roman qu'il abordait, sont des défauts immenses, et qui firent immédiatement réussir Le Sage. — (XIX-311, 312.)

L'Espinasse (Mlle de).

Mlle de L'Espinasse, nature plus ardente que profonde, manqua de ce qui fait la gloire de l'amour : la fidélité. Elle aima deux fois... et peut-être trois (lisez le *Rêve de d'Alembert*, dans Diderot !) Elle ne fut point la vestale de ce *feu sacré* du cœur, qui ne doit brûler qu'une fois dans la poitrine des femmes et ne pas s'éteindre ! — (XIII-13).

Librairie.

Depuis longtemps la librairie méconnaît les plus nobles conditions de son existence. Intermédiaire entre ceux qui écrivent et ceux qui lisent, mais avant tout marchande comme son époque, elle ne tient compte que des profits à faire et elle ne se préoccupe plus du côté élevé de sa fonction, et de l'influence très légitime qu'elle pourrait exercer sur l'esprit de son temps et sur son expression, la littérature. Écouler des livres mauvais parce que le goût

dépravé du public les demande, travailler par là, en sous-œuvre, à la corruption de la pensée, sans autre souci que de tirer monnaie de son commerce, voilà tout pour ces marchands d'opium en ballots, qui ont — à peu d'exceptions près — remplacé les grands libraires d'autrefois...

... Mais, pour ne pas parler de ces hommes trop rares dont nous avons le souvenir et dont nous n'avons plus la race, les Estienne, les Alde Manuce, les Elzévir, etc., il y en eut, au-dessous de ceux-là, beaucoup d'autres qui avaient au moins l'*art* de leur industrie, et pour qui l'unique et suprême question n'était pas de vendre et de gagner, n'importe à quel prix !

... Franklin (qui, par parenthèse, était un libraire) disait souvent que « si les fripons savaient le profit qu'il y a à être honnête homme, ils seraient tous honnêtes gens par friponnerie. » Ne peut-on pas modifier le mot de Franklin, et dire aussi qu'en matière de librairie, si on savait ce que doivent rapporter le sens et la préoccupation littéraires, chaque libraire s'efforcerait d'être littéraire, par intérêt bien entendu de commerçant ? — (XIX-1.)

Littérature.

Qui est né écrivain l'est toujours, même sans grammaire et sans orthographe ; mais qui ne l'est pas, ne l'est jamais. Et les sujets les plus beaux qu'on puisse traiter n'y font rien : ils ne soulèvent et n'enlèvent jamais que les esprits qui ont des ailes ! — (XIV-347.)

—

Ne nous y trompons pas... Tout grand talent est un prestige. Le *Paradoxe du Comédien*, de Diderot, ne s'applique pas qu'au comédien et à la comédie; il s'applique aussi à cette autre comédie qui s'appelle l'art en littérature, et à cet autre comédien qui s'appelle l'écrivain. De bonne foi sur le fond des choses, mais par cela seul qu'il veut les exprimer de manière à plaire à l'esprit ou à le convaincre davantage, l'écrivain calcule ses effets pour ses livres comme le comédien pour la scène, — et ceux-là, parmi les écrivains, qui passent pour les plus inspirés, sont ceux dont le calcul est le plus rapide, mais n'en est pas moins du calcul. — (XIII-85).

—

Toutes les formes littéraires finissent par mourir. Le poème épique est mort. La tragédie est morte. Le drame est mort. La comédie flue en vaudeville. Le roman, qui est la forme des temps modernes, se détériorera aussi un jour... De Balzac comme de Shakespeare, comme de tous les artistes plus grands qu'eux, s'il y en avait, rien un jour ne pourrait rester, si ce n'est l'observation qui transperce tout, les cris de nature bravement rugis et qui trouvent toujours le même écho dans les cœurs semblables, et enfin les vues inattendues de l'esprit, incarnées en des mots qui les rendent plus spirituelles encore. La durée ou l'immortalité, pour les œuvres, n'est pas une question de forme, mais d'essence... (Il y faut) cette toute petite chose qu'avait Voltaire, qu'avait Beaumarchais, qu'avait le prince de Ligne, et qui nous fait trouver une volupté si particulière jusque

dans une anecdote de trois lignes contée par Chamfort ou un mot lancé par Rivarol! — (XIX-225, 227.)

—

Les productions les plus rares et les plus difficiles, en littérature, ne sont point, — comme on pourrait le croire — les livres graves, mais les livres légers. L'esprit humain est naturellement lourd. Sans vouloir contester aucune de ses puissances, on dirait qu'il est resté un peu empêtré dans l'argile de sa création; car ce qui lui a toujours le plus manqué. ce sont les ailes!

... Ceux-là mêmes qui ont dans le génie ce don charmant de force éthérée qui enlève tous les sujets avec un souffle, ne lancent pas l'œuvre légère, ne *soufflent* pas leur bulle étincelante tous les jours. — (XV-63.)

—

Dans ce temps si pauvre d'invention et... d'autre chose, on fait volontiers avec ses œuvres ce que le Gascon fait avec sa cravate, quand il n'en a pas de rechange, ce qui s'appelle même, je crois, la *lessive du Gascon :* il la retourne. On retourne ses œuvres. On retourne en drame ce qu'on avait d'abord tourné en roman. Épargne d'un sujet pour les têtes stériles, et, grâce à la publicité sans pareille du théâtre, pour le malheureux roman, qui pourrissait silencieusement dans le cimetière d'une boutique d'éditeur, écus et brouhaha... Tout profit! — (XXII-281.)

—

Il est de ces esprits, impuissants et nerveux tout ensemble, pour qui le perfectionnement littéraire

consiste à s'effacer jusqu'au néant, à éteindre la chaleur, à diminuer le relief, à soutirer la passion, et pour qui toute page vivement écrite ou âprement pensée produit l'effet de l'écarlate sur le taureau. Et ce ne sont pas des taureaux pourtant! Mais il paraît que le bœuf aussi a la même horreur pour ce qui brille... — (X-8.)

—

Les gouvernements peuvent et doivent stimuler l'activité et l'émulation des esprits par des protections intelligentes et de nobles largesses, mais ce n'est jamais eux qui ont créé une seule littérature, un seul génie et même un seul talent. Ceci dépasse leurs attributions souveraines. Le génie et le talent, ces spontanéités merveilleuses, poussent partout et contre tout, là où Dieu les sème et où elles ont à pousser, suivant une loi mystérieuse qui n'a pas encore été découverte... Nul Hercule bête ou brutal ne peut rien contre le génie. La liberté, pas plus, du reste, que le despotisme même d'un grand homme, comme l'empereur Napoléon par exemple, n'est capable de pondre le plus petit talent à elle seule. — (XL-116.)

Littérature chrétienne.

Triste temps! Temps désespérant et désespéré que celui où l'esprit humain, qui se croit entier, a fini par se mutiler de sa propre main et s'est émasculé de la plus grande de ses facultés, — la faculté religieuse. Tout ce qui a été écrit depuis trente ans avec une plume chrétienne, a subi l'outrage de cette indifférence aveugle et terrible; et plus la plume a été

chrétienne, plus l'insouciance pour l'œuvre, si belle qu'elle fût, a été complète.

... Il faut avertir toute la littérature chrétienne qu'elle est livrée aux bêtes, et à des bêtes qui n'en veulent pas! Pour les attardés qui parlent encore de Dieu, il n'y a désormais, par ce temps sans Dieu, que l'enterremont vivant du silence, et le sacrifice des œuvres les plus belles et les plus pleines de lui, à brûler comme un dernier encens sur l'autel secret des Catacombes! — (VI-393,403.)

Livres.

Les livres ne ressemblent-ils pas aux chemins, dont la longueur ne se mesure point au nombre de pas qu'ils nous obligent à faire, mais à l'intérêt ou à l'ennui de la pensée, pendant qu'on les fait? — (V-170.)

—

Le danger des livres est relatif. Il tient autant à ceux qui les lisent qu'à ceux qui les composent. Les peuples vigoureux et forts ont des livres sévères comme de fermes législations. Mais quand ils s'énervent, l'utopie de leurs penseurs s'énerve aussi et tombe au niveau de la moralité générale. — (I-116.)

Logique.

Les hommes sont des logiciens malgré eux. Ils sont organisés pour conclure, comme la sonnerie d'une horloge pour sonner. — (VII-68.)

Louis XI.

Jamais tête plus royale ne ceignit la couronne, ne

l'emplit et ne la porta mieux. Du temps de Louis XI, la noblesse faisait ce que depuis a fait le peuple contre la royauté. En 1476, le *bien public* ressemblait fort au *bonheur du peuple* en 1793. Mais Louis XI n'était pas ce mouton royal de Louis XVI, et il ne se serait pas laissé égorger par les seigneurs, qui l'auraient très bien égorgé. Il était roi, et encore plus roi que grand homme... Roi sans égal, — non seulement dans son temps, mais dans tous les temps. Louis XIV (depuis), plus sultan que lui, plus *soleil*, était moins roi que lui d'action permanente et de fonction incessante. Charlemagne vieux, oisif, pleurait par la fenêtre ses longues larmes en pensant aux barques normandes qui pouvaient, d'une minute à l'autre, arriver. Mais Louis XI mourant n'était pas oisif et ne pleurait pas en pensant à ces Valois qui pouvaient venir, — qui sont venus, hélas ! — et qui ont été pires que les pirates normands pour la France... Napoléon, cet immense artiste en batailles, à part le profit des conquêtes aurait eu *l'art pour l'art* de la guerre. Mais Louis XI n'eut rien que la France. Il fut égoïste *dans elle*. Otez-lui la France de la tête et du cœur, vous l'ôtez de l'histoire ! Louis XI disparaît. C'est là ce qui fait la physionomie de cet homme sans amour que pour son État, — comme disait Commines, — de ce porteur de casaque grise qui se moquait bien de la piaffe d'un roi ! de cette espèce de sublime Harpagon couronné, avare et avide pour le compte de la France, et qui lui ramassa des villes, des provinces et de meilleures frontières, comme l'avare ramasse des écus. Nul ne

fut roi comme cela dans l'histoire de France. — (VIII-52, 55.)

Louis XIII.

Ce n'est pas tout profit que de naître entre deux grands hommes. On meurt là étouffé, aplati et obscur, comme entre deux portes de bronze. Le fils de Henri IV et le père de Louis XIV, entre son père et son fils, ne pouvait paraître que petit. C'est la première cause de son effacement dans l'histoire. La seconde fut de n'avoir pas l'esprit français, quoiqu'il aimât beaucoup la France... Les uns ont dit que, né d'une Médicis, il tenait d'elle ; qu'il était Italien, — un nonchalant Italien, au teint olivâtre et pâle, aux cheveux noirs, à l'air mélancolique. Tallemant des Réaux, cette mauvaise langue de plume, va jusqu'à lui donner des goûts italiens. Les autres ont fait de lui un Hamlet, chrétien et mystique, qui avait aussi son père à venger. Mais, quoi qu'il fût, il n'était pas gaulois: il n'avait pas le génie de la race sur laquelle il devait régner.

Il n'en avait pas les passions non plus... Et tant de chasteté ne l'a pas rendu populaire, dans ce pays d'éternels *mauvais sujets* qu'on appelle la France...

... Mais on gouverne surtout par le caractère, et Louis XIII avait autant de caractère que Richelieu avait de génie. Louis XIII avait la décision inébranlable et l'exécution inflexible. Richelieu, le grand et formidable Richelieu, eut « l'esprit hardi, mais le cœur timide », dit La Rochefoucauld. Il connaissait les anxiétés des âmes passionnées, les peurs de

ceux qui jouent tous les jours leur partie avec le destin; et Louis XIII, le visage pâle et le morose, avait du bronze sous sa peau olivâtre et sous ses vapeurs. Et c'est ainsi qu'ils se complétaient l'un par l'autre; c'est ainsi qu'on pouvait dire, de leur union dans le commandement, aussi bien le règne de Richelieu que le règne de Louis XIII et le ministère de Louis XIII que le ministère de Richelieu.

Richelieu, lui, n'existait que par le roi seul, qui pouvait le congédier d'un geste, mais dont la gloire a été de ne jamais faire ce geste-là. — (VIII-76, 83, 84.)

Louis XIV.

Ce n'est pas au XIXe siècle, quand les penseurs à faire mourir de rire de ce siècle fameux cherchent le moyen impossible de se passer de la main de l'homme dans le gouvernement des peuples, qu'on peut apprécier Louis XIV, le plus grand des rois personnels, un de ces rois qui, à force d'expédients et de génie, dispensent les peuples d'institutions, quand il n'y en a plus qui se tiennent debout et qu'on puisse rajuster. — (XIV-15.)

—

...Louis XIV, cet Olympien, si naturellement dieu qu'il est le *seul* souverain de l'histoire qu'on ait pu adorer sans bassesse. — (XVI-169.)

—

Toutes les bâtardises s'appellent comme l'abîme appelle l'abîme. Les bâtardises de rois font les bâtardises de peuples. Le principe, violé une fois en haut, se retrouve violé partout...

Le péché de Louis XIV a engendré la mort de la monarchie, tuée bien avant que la tête de Louis XVI tombât ! Jamais, dans l'histoire, rien de pareil ne s'était produit, il faut bien le dire.

Certes, oui ! On y avait vu de la fornication et de l'adultère. On y avait vu des bâtards. Mais ils y étaient restés frappés de la barre de bâtardise. Ils y étaient restés des bâtards, et quelques-uns, qui se sont vengés de leur naissance par de la gloire, en ont gardé le nom. Mais, avant Louis XIV, on ne les y avait pas vus nés d'un double adultère et légitimés... Ce qui était insensé et stupide, même dans les mots ; car légitimer est un mot qui n'a pas de sens ! L'homme ne peut légitimer rien ! Une chose est légitime ou elle ne l'est pas. On ne touche pas aux choses éternelles... Et pour qui sait réfléchir, jamais un crime plus grand n'avait été commis par un roi plus grand, mais auquel la lâcheté des hommes avait trop appris que rien n'était impossible à la royauté... — (XXI-316, 317.)

Louis XV.

... Ce voluptueux spleenétique, qui n'eut pas l'énergie d'être un monstre *à la romaine*, avec tout ce qu'il y avait, cependant, en lui et en dehors de lui, pour être cela ! Il avorta lâchement dans la monstruosité. — (X-212.)

Louis XVI.

Par respect ou par pitié pour lui on s'obstine à croire que tout le mal ne vient pas de ses fautes,

et, de fait, il n'en vient pas uniquement non plus.

Il y avait, — qui ne le sait ? qui n'en a pas fait le compte cent fois? — il y avait, pesant sur sa couronne, une accumulation, un entassement affreux de fautes séculaires. Mais cette vue qui l'envelopperait d'innocence, cette vue qui, du moins, serait une excuse à balbutier pour lui devant l'histoire, on est obligé d'y renoncer dès qu'on étudie sérieusement le règne de ce malheureux prince, dont le pouvoir était construit sur la plus forte et la plus pure notion que les hommes aient eue jamais d'un roi, et qui aurait tout pu, jusqu'au dernier moment, s'il n'avait pas eu, dans le fond du cœur même, le honteux petit grain de sable qui, placé ailleurs, tua Cromwell.

Telle est pourtant la vérité de Louis XVI, et ce n'est pas notre faute, à nous, si cette vérité est cruelle, cruelle comme un second bourreau !

Cet homme, qu'on a transformé en victime, par prestige ou par pressentiment d'échafaud, eût été — mais voudra-t-on le voir?... — un Titan de force qui aurait arrrêté de son doigt l'écroulement des fautes de ses pères, s'il avait eu seulement une médiocre volonté. Malheureusement, cette fière fortune, cette magnifique gloire d'une volonté médiocre lui manqua. Il était, au contraire, une sublimité de faiblesse, un phénomène — et un phénomène prodigieux — de pusillanimité morale et de défaillance, on ne sait quelle chimérique merlette de blason, sans bec ni sans ongles, et comme il était cela et n'était que cela, tout fut dit : le monde, dont il était l'ironique clef de voûte, s'affaissa. — (XXI-180.)

Machiavel.

Ce qui me frappe le plus dans cet écrivain, c'est la noble austérité du langage et la hardiesse de la pensée. Il est vrai. Peu importe que ses points de vue soient passionnés, mais ils sont *vrais*, et les allures de son esprit ne se masquent point sous une lâcheté hypocrite. Il a dans le style (c'est, je crois, sa plus grande qualité) une rapidité d'oiseau de proie... Au milieu de ce récit à tire-d'ailes, on rencontre, çà et là, comme plumes semées aux buissons arides, dans la course, *en droiture*, des réflexions affreusement physiques, où l'Italien du temps des Borgia se montre tout entier avec une énergie atroce. — (XXXVI-111.)

Maintenon (Madame de).

Mme de Maintenon, « cette vieille fée », comme dit Saint-Simon, cette « intrigante », comme l'ont écrit tant de plumes d'oie avec une insultante superficialité, Mme de Maintenon est, en réalité, l'une des femmes les plus incontestablement supérieures de son temps et de tous les temps. Il y a des gloires pour les femmes qui font d'elles (même quand elles sont charmantes) d'horribles monstruosités. Mais la gloire de Mme de Maintenon n'est pas de celles-là. Elle a été grande, et, chose rare parmi les créatures frappées de cette grandeur qui souvent est une plaie, elle a gardé son sexe! C'est par le génie de son sexe qu'elle a dominé. Elle en avait tout perdu : la beauté, la jeunesse. Elle n'en avait jamais eu l'aban-

don, mais elle en avait gardé le génie. C'est par là que, n'étant plus jeune, et que, n'étant presque plus belle, elle avait arraché Louis XIV — l'homme le plus difficile à séduire et le plus difficile à captiver — à la plus belle de ses maîtresses, à la plus altière, à la plus sanguinement spirituelle, à cette Armide des Mortemart qui l'avait enlacé par plus puissant que ses bras, — l'habitude, — et qui lui avait mis aux quatre membres ce boulet des enfants qui fait enfoncer un homme dans une liaison encore plus que le boulet de bronze ne fait s'enfoncer celui qu'on jette dans la mer! C'est par ce génie, qu'aucune femme n'eut à un degré plus élevé, qu'elle rendit Louis XIV confiant et fidèle jusqu'à sa dernière heure, lui qui pouvait tout et qui l'avait associée à sa vie de roi!

... Les maîtresses ont un règne d'une heure, orageux et quelquefois sanglant. Les favoris et les favorites ont un règne qui dure davantage, parce qu'ils établissent leur empire non sur les fougues éphémères des sens ou du cœur, mais sur les faiblesses, à poste fixe, de l'esprit ou du caractère. Seulement, quelle favorite ou quelle maîtresse eut jamais, comme Mme de Maintenon, ce règne de trente-deux ans que la mort seule de l'homme qu'elle dominait put interrompre? — (XXII-34, 36.)

—

Dans le pays des choses extérieures, où les grands hommes sont tenus d'avoir de l'éclat, la simplicité et la profondeur ne feront jamais leurs affaires.... Mme de Maintenon l'emportait trop par la raison, par

le caractère, par la dignité dans la vie, par le sentiment religieux qui planait perpétuellement sur son âme, et teignait ses mots et ses actes de ses reflets les plus graves et les plus solennels, pour avoir ce qu'on appelle de la grâce, ce joli mouvement des natures légères... Littérairement, il est resté d'elle des choses d'une beauté rare, une correspondance qu'aucune femme d'aucun temps ne recommencerait. Eh bien, l'Opinion, et l'Opinion éclairée et savante ! met les lettres de Mme de Maintenon bien au-dessous du gracieux caquetage de Mme de Sévigné : et cela seul n'est-il pas comme une image de sa destinée et de sa vie? Le calme et la solidité qui nous donnent l'idée des choses éternelles, et qui faisaient comme la substance de l'esprit de Mme de Maintenon, n'attirent guère que les esprits qui savent ce que valent, et quelquefois ce que coûtent, de telles qualités. — (XXII-38, 39.)

Maistre (Joseph de).

Pour ce génie mystiquement politique, la souveraineté était un fait de l'ordre supranaturel et divin que les fautes, les excès, les aveuglements, les folies des familles dépositaires de cette chose — la souveraineté — ne pouvaient elles-mêmes jamais invalider, et contre lequel tout ce qu'on faisait était, comme le dit Bossuet, *nul de soi*. Telle était l'idée de Joseph de Maistre, que vous retrouverez sous toutes les pages qu'il a écrites... Cette idée est le sol, le sous-sol et la superficie de toutes ses théories politiques, de toutes ses dissertations d'histoire. Eh bien, cette idée

immense, utopique ou fausse si vous voulez, mais sublime, de la souveraineté, n'a pas régné que sur la pensée de Joseph de Maistre, elle a régné aussi sur tous les actes de sa vie, et elle a communiqué au royalisme de ce pauvre gentilhomme de Savoie, pour lequel le roi qu'il servait eut toutes les royales ingratitudes et toutes les royales indifférences, quelque chose de si continûment et de si obscurément héroïque, que le héros ressemble, ma foi ! beaucoup à un saint. — (XXI-225.)

Malherbe.

La plantureuse langue poétique que parle Ronsard avait, à son aurore, été frappée par la grammaire, — la grammaire sèche, polie, aiguisée comme une hache. Malherbe, que d'aucuns ont appelé Richelieu, mais que, moi, j'appelle Robespierre, avait tué Ronsard. Il lui avait très proprement coupé la tête. Mais... Ronsard, après son trépas, est sorti de sa tombe pour enterrer Malherbe, et il l'a enterré. — (XI-3.)

Manières.

Ce qui reste le moins de toute société, la partie des mœurs qui ne laisse pas de débris, l'arome trop subtil pour qu'il se conserve, ce sont les manières, les intransmissibles manières, par lesquelles Brummell fut un prince de son temps.

... Les manières, c'est la fusion des mouvements de l'esprit et du corps, et l'on ne peint pas des mouvements. — (XXXVIII-32.)

Manon Lescaut.

Je demanderai la permission de rester assis, au beau milieu de la farandole universelle, et de ne pas me lever devant cette Hélène, cette ignoble Hélène deManon Lescaut, qui pour quelques écus fait, à toute minute, de son Pâris un Ménélas !...

Ne nous montons pas la tête. *Manon Lescaut* est tout simplement l'expression du matérialisme du XVIII[e] siècle rejoignant et embrassant, au bout d'un quart de siècle, le matérialisme du XIX[e] qui avale le livre et le trouve bon. Assurément moins corrompus qu'au temps peint par l'abbé Prévost dans son livre et le redoutable Laclos dans le sien, par la raison que nous avions traversé deux époques sanglantes et que le sang, n'importe comme il soit versé, purifie toujours, nous n'en avions pas moins, péché originel ineffaçable ! quelque chose du principe morbide qui avait putréfié nos pères, et il nous en restait assez dans l'âme pour trouver charmante l'abominable *sincérité* de ce type de *Manon Lescaut*...

... Les chiennes aussi sont *sincères*. Elles ont aussi la sincérité et le vagabondage de leurs instincts. Leur histoire, si on l'écrivait, ne serait cependant rien de plus que de l'histoire naturelle, et il n'y a pas à s'attendrir sur de l'histoire naturelle, ainsi que des benêts corrompus s'attendrissent sur l'histoire naturelle de Manon. — (XIX-289, 290, 291, 292.)

Mariage.

Supprimer la dot serait un véritable coup d'État

dans la législation et les mœurs, et peut-être un coup de génie, puisque cette suppression de la dot atteindrait les mariages d'argent, cupides et dégradants, dont nos mœurs sont déshonorées comme jamais mœurs ne le furent. Car ce déshonneur est moderne... Quand la société était chrétienne et chevaleresque, les mariages dans cette société étaient chrétiens et chevaleresques comme elle. C'est à partir surtout de Louis XIV, qui ruina sa noblesse de province en l'attirant à sa cour, que les mariages d'argent commencèrent à se produire avec impudence ; et, comme il faut un mot à l'impudence, pour oser l'être, on appela cela *fumer ses terres !* Saint-Simon vit le mal et le dit, comme il disait tout, et le vieux Mirabeau, un siècle après Saint-Simon, en constata les ravages.... La Révolution, qui se vante de tant de vertus, cette Sentimentale sanglante, qui refaisait les mœurs en coupant les têtes, a tué la royauté et la noblesse, mais n'a pas tué les mariages d'argent. Ils sont à présent tellement passés dans nos mœurs, qu'ils n'ont plus besoin d'être impudents pour s'avouer et se vanter d'être. Ils n'ont plus besoin de la plaisanterie, qui fait passer tout en France, pour cacher leur honte... qu'on ne sent même plus. L'inégalité des fortunes a remplacé l'inégalité des rangs, et, à quelque degré social qu'on soit placé, tout le monde maintenant se marie comme la noblesse se mésalliait !

Et ç'a été un abaissement universel. Fierté dans l'homme, pudeur dans la femme, tout y a passé ! On s'est vendu et acheté de part et d'autre. Je ne crois pas qu'il y ait jamais eu dans les mœurs d'un peuple

un plus ignoble spectacle !... Paris vaut moins sur ce point que Constantinople. C'est là, comme ici, également de la chair vendue, mais le marché des Turcs est honnête, tandis que le nôtre est sans loyauté. La marchandise humaine que nous achetons, dans les mariages d'argent, échappe presque toujours par l'adultère aux conditions de son ignominieux marché. — (XLI-287.)

Marie-Antoinette.

Si cette monarchie des adultères de Louis XIV et de Louis XV pouvait encore être sauvée, c'était par cette enfant qui faisait entrer le naturel à Versailles, et qui avait compris que pour être la maîtresse triomphante, comme elle était la femme légitime et la reine, il fallait d'abord chasser l'étiquette et humaniser le plaisir !

Il fallait les battre avec leurs propres armes, ces coquines charmantes et amusantes, qui avaient ôté cette ceinture, par trop serrée, de l'étiquette, à ces sultans lassés qu'elle blessait... Il fallait que la vertu, chez soi, fût aussi aimable que le vice, sans cesser d'être la vertu ; et ce jeu difficile et dangereux, que seule une femme pure et trempée dans le Styx de sa propre innocence pouvait se résoudre à jouer, elle le joua hardiment, presque héroïquement, et elle perdit... Dieu ne voulut pas que la fille de Marie-Thérèse épargnât à la France et à la maison de Bourbon le châtiment qu'elles méritaient pour avoir subi des Pompadour. — (XXII-181.)

—

Les femmes se connaissent en femmes ; elles ont le flair les unes des autres. La race des maîtresses ne se méprit point sur Marie-Antoinette. Elles virent le péril et s'ameutèrent. Elles virent que l'empire, leur empire à elles, allait rester à celle qui ne l'usurpait pas ; et de terreur, de désespoir, ce fut un déchaînement de fureur, d'atrocités et de perfidies, comme des femmes qui perdent le sceptre doivent en inventer. Certes ! nous ne faisons pas responsable de ces horreurs cette partie de la nation qui vivait dans l'ordre et dans la famille ; mais tout ce qui à la Cour était pour les maîtresses, comptait sur les maîtresses et vivait par elles, entra dans cette immense insulte *conspirée* contre Marie-Antoinette ; oui ! même ceux qui aimaient le roi, même les royalistes !

... Car ce qu'est souverainement Marie-Antoinette, ce qu'elle est par-dessus tout, c'est l'Épouse ! C'est le retour aux mœurs ! Avant d'être Reine, c'est la Femme ! Et voilà ce que toute l'encre des Lauzun et des Michelet ne peut effacer ou voiler. A l'heure où elle apparaît dans l'histoire, Marie-Antoinette y représente toutes les femmes légitimes ; et quand la Révolution la frappe, ce n'est pas seulement une femme, mais c'est le Droit même de la Femme qui tombe frappé et décapité avec elle ! — (XXII-182, 184.)

Marivaux.

Marivaux, qui vient après Molière dans l'ordre du temps, est pour ceux qui le lisent incomparablement plus vieux que Molière, toujours jeune, lui, de l'éter-

nelle nature humaine, dans ses œuvres ; cette nature humaine qui fait son immortalité ! Marivaux n'a point cette durée. Il a passé comme la société de son temps, qu'il a réfléchie dans ce qu'elle eut de plus charmant et de plus éphémère. Son genre de génie, le plus subtil parfum de ce siècle à parfums, — le XVIII[e] siècle, — et qu'il fit respirer dans les jolis flacons taillés à facettes de ses comédies, est à présent évaporé. Vainement ils secouent avec leurs grosses pattes, au Théâtre-Français, ces légers et petits chefs-d'œuvre de flacons qui ont donné l'ivresse d'un moment à nos pères ; nous ne sentons plus rien du tout ! — (XXXIV-278.)

Marseillaise.

La *Marseillaise*, ce canon de quatorze armées, n'avait été que la voix de fer et de feu du patriotisme retentissant dans des vers mal faits, dont la musique était la seule poésie. — (XI-127.)

Matérialisme.

Le matérialisme contemporain couvre tous les sommets, comme l'eau d'un déluge ; il est victorieux sur toute la ligne ! Le rationalisme, cette petite digue, bâtie par le castor Cousin et les autres castors à sa suite, a été promptement renversé et submergé ; et le panthéisme, qui n'était, d'ailleurs, que du matérialisme encore, mais poétiquement déguisé, a fondu dans ce matérialisme envahisseur et dissolvant, et a disparu sous le mépris même des Allemands !! Rien qui ait résisté ! Rien qui compte au-

jourd'hui ! Tout a péri des philosophies qui se croyaient formidables ! Le bon sens de Reid est allé rejoindre le scepticisme de Jouffroy. Elles ont été vaincues, ces misérables philosophies, par le matérialisme, qui a voulu faire aussi des systèmes et qui n'en avait pas besoin, tant il a pénétré dans le fin fond corrompu de la pensée et de la vie modernes ! Il n'avait besoin ni de Cabanis, ni de Broussais, ni de Gall, ni d'Auguste Comte, ni de Littré, qui ont obéi comme des buffles à la lance stupide qui les pousse, c'est-à-dire à la tendance impérieuse et fatale du matérialisme sans idées, plus puissant, à lui seul, que toutes les idées dont ils ont voulu le fortifier ! — (IX-438.)

Maternité.

C'est encore une manière de perdre un enfant que de n'en pas avoir... Se résigner à ne voir jamais, dans sa vie, de berceau sur lequel on puisse sourire, cela équivaut pour une âme de femme à une tombe sur laquelle on doit, hélas ! pleurer toujours ! — (V-176.)

Maury (Le cardinal).

L'abbé Maury appartenait à cette race d'*heureux coquins* que Mazarin, qui connaissait les goûts crapuleux de la Fortune, préférait cyniquement à ces imbéciles d'honnêtes gens, qui n'ont pour eux que la noblesse du caractère ou la hauteur de la pensée. Il était même un des premiers parmi ces favoris du sort ; car, certes ! il n'était pas médiocre, et il réus-

sit aussi complètement et aussi rapidement que s'il l'avait été.

... Singulier cardinal, *né coiffé*... de son chapeau rouge ; homme d'esprit, de pétillement, de tortillement, d'activité et de ressources, très curieux à connaître entre cuir et chair ; car la profondeur de cet homme ne passait pas le derme. Gens d'Avignon, Italiens manqués ! — (XVI-38,39.)

Mazarin.

Mazarin, l'Italien Mazarin, résume en lui les qualités et les défauts de l'Italie des derniers temps. Il en a le charme extérieur, la prudence, la profondeur cachée ; mais il en a aussi la fausseté, la corruption aimable, la politesse humble et terrible, le baise-main éternel. Une femme disait en plaisantant : « Ne saluez jamais ainsi, quand même vous salueriez Dieu le Père ! » Mazarin n'eût pas été de son avis. N'était-ce pas lui qui avait inventé la maxime : « Lorsqu'on est le maître, on ne salue jamais trop bas »... ? Il y a en lui tout à la fois de l'aventurier, du masque et du sigisbée... C'est un joueur, un homme de brelan et d'intrigue, qui touche presque à l'entremetteur quand plus tard, au pinacle, il mande ses nièces d'Italie pour se préparer des instruments de règne et se fourbir de jolies armes. Si, plus tard encore, il s'opposa, dans des lettres magnifiques, écrites pour *piper* l'histoire, au mariage de Louis XIV et de sa nièce Marie, la raison qu'il ne nous a pas dite n'est ni l'honneur du roi ni le bien de l'État, mais la peur de voir Marie lui arracher le pouvoir en lui

arrachant Louis XIV... Mazarin est du pays des masques. Le sien n'est point de fer, mais de soie : c'est un masque d'Arlequin ou de Scaramouche... Damoiseau de quarante ans, efféminé, soignant ses mains, frisant ses moustaches, parfumé comme les jardins d'Armide, Mazarin est le *cavaliere servente* dans son expression la plus triomphante, et c'est ce que l'histoire, à côté des plus rares mérites et des actes les plus utiles, voit toujours avec un sourire sur les lèvres. — (XXII-142, 143, 144.)

Mazarinades.

Les *Mazarinades* ne sont guère, combinaison deux fois abjecte ! que des rages de grands seigneurs en style de laquais. Relues à la distance de deux siècles, ces insolences bêtes font pitié et grandissent Mazarin de toute la petitesse de ses ennemis. — (XV-12.)

Médiocrité.

Le juste milieu n'est pas mort, allez ! avec le gouvernement de Louis-Philippe, avec la poésie de Casimir Delavigne, avec la peinture de Paul Delaroche, avec la philosophie de M. Cousin. Il vit encore, il vit toujours. Il est même immortel, puisqu'il est le système forcé de la médiocrité humaine.

La médiocrité humaine, immortelle aussi, a toujours cru, en se regardant et en se tâtant comme Sosie, que le comble de l'habileté et du génie était de se tenir entre les extrêmes, elle qui n'a de force pour aller à l'extrémité de rien ! Aussi, partout, s'est-elle

assise entre les partis, entre les doctrines, entre les dangers, entre tout ce qui a des extrémités et des extrémités terribles, et pour sa peine, Dieu soit béni ! elle y est restée toujours, comme on dit (les proverbes ne se gênent pas !) : le cul par terre entre deux selles. — (XXXIII-317.)

Mendès (Catulle).

De tous les romanciers et les poètes de cette génération qui peut s'appeler encore «la jeune génération », M. Catulle Mendès est certainement un des plus forts en imagination et en audace. Il n'est point un vil photographe littéraire, un calqueur à la vitre de la réalité, un pointilleur de descriptions microscopiques, un *naturaliste naturant*, peintre des plus sales crottes du siècle. Certes ! il est mieux que cela !... Il a, dans un temps où il n'y en a plus, du vieux sang romantique (*sangre azul*) dans les veines, et il le fait couler largement dans ses œuvres. Il l'a, corrompu peut-être, mais rouge encore. Comme tous les infatués de ce temps-ci, qui s'aiment dans le siècle, il peut se tromper et il se trompe sur la beauté de la *vie moderne*, qui n'est, à mes yeux, que plate et laide ; mais il s'efforce toujours d'en faire bomber les platitudes et d'en faire pousser jusqu'à l'horrible les laideurs. Il a, enfin, faux ou vrai, la *volonté d'un idéal*.

... Puisque le matérialisme est partout, M. Catulle Mendès pourrait bien être aussi matérialiste, comme tout le monde. Mais j'ai cette raison pour en douter : c'est qu'il est poète et que le matérialisme n'est pas

capable de monter jusqu'à cette flamme de poésie pour l'éteindre. Ce cul de plomb n'est pas de force à s'élever jamais jusque-là !... Je puis bien admettre que M. Catulle Mendès, qui est, avant tout, un artiste, soit assez indifférent aux idées philosophiques et religieuses, mais il n'a point de parti-pris contre elles, et si même il pouvait croire que d'être religieux donnerait une beauté de plus à son œuvre, je suis parfaitement sûr qu'immédiatement il le serait ! — (XVIII-258, 259, 269 — Août 1879.)

Mérimée (Prosper).

M. Mérimée ne ressemblait nullement aux autres esprits de son époque ardente, dont l'exubérance était la qualité et l'exagération le défaut. Lui, fut peut-être le seul sobre dans cette littérature enivrée. Il le fut naturellement, comme le chameau le serait dans le plus gras des pâturages. S'il exagéra quelque chose, ce fut une maigreur qui alla enfin jusqu'à la sécheresse.

... Si les sociétés de tempérance étaient possibles en littérature, M. Prosper Mérimée mériterait d'en être le président, et même le fondateur... Est-ce pour cette raison que le plus sec des critiques, Gustave Planche, de la *Revue des Deux Mondes*, Gustave Planche, au nom providentiel, qui, en fait d'esprit, en était une, écrivit sur M. Mérimée ces articles inouïs qu'il ne recommença jamais sur personne ?... La planche avait-elle reconnu le bois dont elle aussi était faite, et se changea-t-elle en battoir pour mieux applaudir ?... — (IV-325.)

Michelet.

Michelet : un peintre de langue, un écrivain, un grand artiste, oui ! un grand artiste en histoire, encore plus qu'un historien.

... Avant Michelet jamais flamme plus échevelée ne passa dans l'histoire pour y montrer... ce qui n'y est pas !

... Michelet, qu'on méprise pour ses idées et qu'on aime pour son talent, comme Phryné, qu'on aimait, vous savez bien pourquoi... — (IX-173, 181.)

—

Positivement et sans exagération, Michelet assassine avec du coloris. Il a, comme Saint-Simon, cette terrible puissance de la couleur qui fait croire à la vérité du mensonge. — (XIV-19.)

—

Ce qu'on a dit de Victor Hugo, qui a vieilli, est beaucoup plus vrai de Michelet, à l'imagination immortelle ! Michelet, lui, n'a jamais vieilli. Que dis-je? Plus heureux que les femmes, Michelet, cette intelligence-femme par tant de côtés, s'en est allé toujours rajeunissant. Mais ce n'est pas là un éloge. Rajeunir, c'est revenir aux défauts comme aux qualités de la jeunesse, et ils sont grands, ces défauts, dont personne n'est pourtant honteux. Chose particulière à Michelet ! à mesure qu'il avança dans la vie, il perdit de ces qualités substantielles et mûres qui avaient fait penser de lui, à certains moments de ses travaux, qu'il serait un jour le premier historien, je ne dis pas de son temps, mais de la Littérature...

Possibilité que la critique regrette! Plus ses qualités auraient dû s'élever, s'élargir, s'approfondir, se préciser dans tous les sens, plus, au contraire, de fortes et prématurément viriles qu'elles étaient, elles redevenaient ardemment juvéniles. Et où nous avions cru trouver un historien grand comme l'Histoire, cette Muse plus mâle que Minerve elle-même, nous n'avions plus qu'un passionné, un exaspéré, un éblouissant qui faisait ses frasques dans l'histoire, et, comme un jeune homme qui s'est grisé, jetait tout, avec son bon sens, par les fenêtres ! Malheureusement, ce n'est pas de vin de Champagne que ce jeune homme, toujours plus jeune, et à chacun de ses livres toujours plus gris, s'était grisé : c'était de parti pris et d'esprit de parti ! mauvais vins ! détestables breuvages ! qui, comme les philtres de Circé, peuvent changer en bête même le génie. — (VIII-394.)

—

La démocratie de Michelet et sa haine de l'Église sont à présent dépassées d'un fier bout. Nous coulons dans de bien autres fanges !... La haine de Michelet contre l'Église est un sentiment couleur de rose, en comparaison de la haine atrocement noire des libres penseurs de ce délicieux moment. Michelet était un spiritualiste. Il l'était comme Jouffroy, il l'était comme Cousin, il l'était comme tous les plus grands esprits de l'époque de leur belle jeunesse, qui le furent tous. Et vous comprenez s'ils doivent être, ces rêveurs, méprisés des brutes qui règnent actuellement dans l'ordre intellectuel ! Les fils des guenons et des singes qui, en prose et en

vers, se vantent de leur blason, se moquent tout aussi outrageusement des fils de Platon que des fils de Jésus. Si Michelet revenait au monde, on l'appellerait « une vieille barbe », comme on l'a dit même de Victor Hugo ! et son merveilleux talent ne l'excuserait pas d'avoir cru à Dieu. — (X-264.)

—

Cet accent qui charme, c'est l'accent chrétien, — déplacé, oui ! mais subsistant, et plus fort que Michelet lui-même. Michelet, en effet, cet ennemi, ce contempteur du Christianisme, était un chrétien, un chrétien *malgré lui*, — malgré la haine, qui voulait être violente, de sa pauvre âme dévoyée contre le Christianisme, pour lequel surtout elle était faite. Au fond, la haine de Michelet n'est guère qu'une haine de tourterelle en colère.

... Certes ! nous ne réclamons pas aujourd'hui son cadavre, et nous réprouvons, autant que jamais, la tendance générale et le mal absolu de ses œuvres, mais nous réclamons ce qui appartient au sentiment chrétien dans ses œuvres, à travers les plus mortelles erreurs... Et que cette réclamation tardive, faite sur sa tombe, soit la punition de sa mémoire. Car le meilleur châtiment du coupable, c'est de montrer qu'il n'était pas fait pour son crime, et qu'en le commettant il ne transgressait pas seulement la loi divine, mais les plus profonds et les plus nobles instincts de son cœur ! — (X-261.)

—

Si déjà, dans les choses qu'il sait (comme l'histoire), Michelet n'est pas un esprit sûr à qui l'on

puisse se fier, par le fait même de la tournure de son talent hardi, léger, prévenu, fantaisiste enfin, nous demandons ce qu'il doit être quand il ne sait pas.

... En histoire naturelle, Michelet est un savant de jeune fille, et il devient tellement sentimental, même dans son livre de la *Mer*, qu'il ne sera peut-être pas fâché de l'expression. Savant de jeune fille ! compilateur à la vapeur ! Trublet leste, jamais ennuyeux comme le *bêta* dont se moquait Voltaire, mais comique plutôt ; car il a l'impayable émotion de cette science acquise hier et si contente d'être aujourd'hui, qui, comme l'Ève de Milton, mais plus drôle qu'elle, se régale des premières ivresses de la vie ! — (XVII-247.)

Millet (J.-F.).

Millet est un peintre profondément spiritualiste, à une époque qui ne l'est plus, ou qui ne l'est que mièvrement ou sentimentalement, quand elle l'est. Comparez-le aux peintres qui ne le sont pas ! Comparez ses *Glaneuses*, par exemple, aux *Casseurs de pierres* de Courbet, et vous aurez la différence de la réalité au réalisme, — cette lamentable confusion introduite dans tant d'esprits !

... Le réalisme est la réalité matérielle dans tout ce qu'elle a de brusque et de grossier, mais la réalité humaine doit être spirituelle pour être complète... et elle l'est chez Millet, qui met de la pensée sur les fronts hâlés de ses paysans, qui ne sont jamais les brutes de Courbet... Dans la *Prière du soir*, où l'homme et la femme, lassés d'avoir labouré tout le

jour, disent avec une foi de charbonnier leur *Angelus* au jour qui meurt, le biblique Millet va jusqu'à la tristesse chrétienne... — (VII-119.)

Misère.

... Les misères sociales que les inventions humaines, quand elles ne seront qu'humaines, ne soulageront pas... —(IX-174).

Mistral.

Pendant que nous nous civilisons de plus en plus et que le réalisme, cet excrément littéraire, devient l'expression de nos adorables progrès, un poète de nature, de solitude et de réalité idéalisée, nous donne un poème fait avec des choses primitives et des sentiments éternels (*Mirèio*). Ce n'est pas un poème d'haleine courte, comme les meilleures poésies de ce temps pulmonique, asthmatique et lyrique, qui n'a que des cris et des soupirs... quand il en a. Ce n'est pas non plus de ces œuvres d'un métier enragé, diaboliquement travaillées, de ces ciselures de Benvenuto myope qui craint de n'avoir jamais assez appuyé son burin. C'est un poème d'haleine longue et de touche franche, — trop forte pour être un effort, — et qui a douze chants pleins, ni plus ni moins qu'une épopée ! C'est, en effet, une épopée, mais une épopée bucolique, dont l'amour d'une jeune fille est le sujet, et la mort de cette jeune fille le dénouement. Matière d'élégie, et pas plus ! pour qui n'aurait à son service que des facultés de sensibilité et d'imagination ordinaires ; matière

d'épopée, comme toute chose peut l'être, sous la main d'un homme de création et de fécondité !... C'est le poète qu'on est et c'est l'accent qu'on a qui font l'œuvre épique.

... Depuis André Chénier, on n'a rien vu, — si ce n'est les chants grecs publiés par Fauriel, — d'une telle pureté de galbe antique, rien de plus gracieux et de plus fort dans le sens le plus juste de ces deux mots, qui expriment les deux grandes faces de tout art et de toute pensée. Grec, comme André Chénier, par le génie, l'auteur de *Mirèio* a sur André, tombé de son berceau bysantin dans le paganisme de son siècle, l'avantage immense d'être chrétien, comme ces pasteurs de la Provence dont il nous peint les mœurs et nous illumine les légendes. A la fleur du laurier rose, aimée de Chénier et cueillie aux bords de l'Eurotas, il marie l'aubépine sanglante du Calvaire.

... Le caractère de cette poésie, divinement douce ou divinement sauvage, est le caractère le plus rare, le plus tombé en désuétude dans les productions de ce temps. C'est la simplicité et la grandeur. Cette poésie ne nous donne *plus* la sensation ordinaire de l'étrange, mais la sensation extraordinaire du naturel, tel que les Anciens l'ont conçu et réalisé toujours, et Shakespeare quelquefois après eux. — (III-159, 166, 168.)

Mœurs.

On retrouve Herculanum sous la cendre, mais quelques années sur les mœurs d'une société l'ensevelissent mieux que toute la poussière des volcans.

Les *Mémoires*, histoire de ces mœurs, ne sont eux-mêmes que des à-peu-près. — (XXXVIII-30.)

Monarchie.

Louis XIV inaugura, il est vrai, la cravache à la main, cette royauté personnelle pour laquelle Louis XI et Richelieu avaient combattu contre des aristocraties turbulentes ; mais voilà justement sa gloire ! Nous en étions venus à ce point qu'un tel gouvernement était seul nécessaire et possible, et nous sommes à ce point-là toujours. La suite des temps l'a bien prouvé. Qu'avons-nous eu depuis Louis XIV, si ce n'est le règne des personnalités fortes, entremêlé d'interrègnes ?...

... Certes ! c'était la vérité, l'État, c'était lui ; comme l'État c'était aussi Louis XVI, quand un jour on lui coupa la tête sur la place de la Révolution. Le couperet tombé, il n'y eut plus à la place de l'État qu'une horrible fantasmagorie d'hommes rouges qui s'agitaient sur un fond livide et décomposé, jusqu'au moment où un homme vint apporter l'ordre, en apportant la lumière, et dire à son tour, ou, du moins, s'il ne le dit pas, écrire sur toutes les marges de l'histoire que l'État, c'était lui, car il l'avait refait !

Eh bien, c'est cette ère des personnalités fortes ouverte par Louis XIV, mais qui n'est pas fermée, c'est cette réserve de Dieu quand les peuples sont à bout de malheurs et de fautes, et qui est peut-être toute la question des temps modernes dans ce qu'ils ont de passé déjà et ce qui leur reste d'avenir, c'est cette nécessité et cette grandeur qu'il n'est pas per-

mis aux esprits fermes en politique de méconnaître ! → (XIV-7, 9.)

—

L'abandon de la royauté en France, quand, en 1792, elle avait tout son royaume insurgé sur la gorge et qu'elle criait au secours, est un des spectacles les plus lamentables et les plus ignominieux qu'ait jamais présentés l'histoire. Ce fut tout à la fois un assassinat et un suicide (deux lâchetés en une seule); car en ne frappant pas la Révolution, les royautés d'Europe se frappèrent elles-mêmes, et, dans un temps donné, elles pourraient bien en mourir ! — (XX-333)

—

Les rois en exil, déformés par l'exil, tombant sous le coup de l'exil qui leur coupe aussi bien la tête que la guillotine, tout en la leur laissant sur les épaules, sont un lamentable spectacle... C'est la royauté qui abdique aussi lestement qu'une écuyère descend de son cheval après sa représentation du cirque, et qui, riche de tout, excepté de sa couronne, — la seule richesse à laquelle elle devrait tenir, — la sacrifie et l'oublie, avec la facilité des philosophes et des viveurs, pour les délices de cette Capoue qui s'appelle Paris...

Paris, ce chancre, ce cancer dont la France doit crever, disait un jour Blücher avec la grossièreté de sa haine de Prussien, ils viennent le prendre, le contracter, se l'inoculer, s'en infecter, et avant que la France, qui en mourra, en meure, c'est eux qu'on en verra mourir ! — (XVIII-176-177-178.)

Monselet (Charles).

Oui ! Monselet... le Monselet de la gaieté, de la bonne humeur, de la grâce nonchalante, la pierre à feu qu'on pouvait battre éternellement du briquet pour en tirer d'infatigables étincelles... le Monselet pimpant, retentissant, grisant, dont on remportait les mots dans sa serviette, quand on dînait avec lui, comme les miettes d'un dessert dont il était la fée... ce gai, ce rieur, ce buveur, ce convive digne de Trimalcion, avait, au milieu de tout cela, dans un pli de son âme, comme une rose morte qui parfume plus étant morte que quand elle vivait, cette fleur coupée : la mélancolie. Elle a parfumé non pas tous, mais quelques-uns de ses vers... Quelques vers, tout le passé d'un homme... Hélas ! c'est la faute de la vie s'il n'y en a pas davantage. Le pouce cruel de la réalité appuie souvent sur la gorge du pauvre rouge-gorge qui ne demandait qu'à chanter, et empêche le son de sortir... Cet homme de joie et de plaisir était, comme nous tous, un forçat de littérature, un homme de travail et de peine... Il n'a pas eu toujours le temps d'être poète largement, longuement, à pleine coupe, à bouche *que veux tu*. Il ne l'a été que par veines rares ; il ne l'a été que par gouttes et par gouttelettes, retrouvées au fond de ce verre étroit qu'il a appelé ses *Poésies complètes*. — (XI-277, 280.)

Moreau (Hégésippe).

... Le plus pur artiste qu'on ait vu depuis André Ché-

nier, cet Hégésippe Moreau qui a tendu à toute son époque cette divine corbeille de myosotis entrelacés par ses mains athéniennes, comme une sébille de fleurs mouillées de larmes, sans qu'il y soit jamais rien tombé que les siennes, et les gouttes du sang de son cœur. — (XIX-7.)

Mort.

Pour beaucoup de ceux dont la vie fut une lutte et un mérite sans éclat et sans justice, les quelques jours qui suivent immédiatement la mort sont les meilleurs de la vie... Être un regret, c'est une fortune ! Il n'y a rien de plus intelligent dans ce pays-ci que de mourir.

Une fois mort, quand on a le bonheur de l'être, on ne chicane plus ni votre mérite, ni votre gloire, et si quelqu'un s'en avisait jamais, on l'accuserait bien vite, ce quelqu'un-là, de profaner la cendre des morts. Dans ce pays de Prud'hommes sensibles, vous verriez une fière insurrection de générosité attendrie ! Plus tard, sans doute, la postérité aux yeux secs ne se gêne pas infiniment avec les *faire part* de gloire qu'on lui adresse, et tranquillement elle les déchire ; mais la postérité ne commence pas le lendemain de la mort d'un homme, et c'est ce lendemain — ce bienheureux lendemain d'une épitaphe neuve — dont il semble que l'on puisse toujours profiter. — (VI-138,170.)

—

La meilleure pierre de touche du génie est la pierre de son tombeau. Tout le temps qu'un homme est

vivant, il peut y avoir un hasard ou une illusion dans sa gloire, un malheur dans son obscurité. Mais une fois mort, la Justice, qui est encore, je crois, plus boiteuse que la Prière, atteint enfin ce mausolée immobile, et le douloureux logogriphe de la vie qui n'avait pas de sens trouve enfin son mot quand la vie n'est plus! — (XIX-7)

Moyen-Age.

Au Moyen-Age, en cette jeunesse des nations occidentales et chrétiennes, les hommes avaient les facultés de la jeunesse. Ils avaient de l'âme et du muscle, — de l'âme et du muscle comme on en a à vingt-cinq ans. C'est plus tard qu'on a autre chose. — (VIII-46.)

—

Le point d'honneur! Telle est l'idée, tel est l'éclair qui fait resplendir le Moyen-Age. Un homme que nous n'avons jamais aimé, mais qui, après tout, fut plus grand que les vices de son siècle, Montesquieu, avait reçu cet éclair dans ses yeux sagaces.

Pour avoir feuilleté quelques chroniques du Moyen-Age, il avait été frappé de l'importance de ce fait inconnu à l'antiquité: le point d'honneur, et il avait élevé sur cette notion extraordinaire la conception abstraite de sa monarchie. Le point d'honneur, en effet, c'est le Moyen-Age. Le Moyen-Age a cela de particulièrement colossal qu'il s'appuie, dans ses articulations les plus profondes, sur ce que l'âme humaine a de plus indomptable et de plus fier... Il n'y a que devant Dieu que puisse capituler un homme

qui a prononcé ce grand mot, qui a fait lever du fond des abîmes de son âme cette immense raison : Mon Honneur!! — (XX-233.)

Mozart.

Mozart: ce délicat, ce sensitif, qui, comme le son pose sur l'air sans y peser, posait sans peser sur la vie... Mozart : cet être d'éther, ce souffle organisé qui fut le génie du souffle, car la musique n'est pas autre chose : un souffle qui remue les cœurs !... Mozart aussi est un saint. Mais il fut un de ces saints dont on ne parle pas,qui cacha le mystère de la prière et des bonnes œuvres dans une gloire que le monde vit seule. Le monde, ce gros amateur de lumière et de bruit, ne se doutait pas de la perle qu'il y avait dans cette autre perle qu'on appelait Mozart. Les lettres publiées aujourd'hui, qui font légende à ce saint caché, éclairent au moins de côté ce visage rêveur sous la fleur blanche de ses cheveux poudrés, et qui, malgré le costume épinglé du XVIIIe siècle, a quelque chose de la suavité de Louis de Gonzague.

... Après une symphonie qui avait été un de ses triomphes, il écrivait de Paris à son père, en 1778 : « J'allai dans ma joie au Palais-Royal. J'y pris une « glace. Je dis le chapelet comme je l'avais promis, « et je rentrai. » En 1778, ce chapelet dit au Palais-Royal, ce mauvais lieu du siècle, dans un coin solitaire, après une glace, par cet illustre Mozart dont le nom était dans toutes les bouches, a du goût. Il aimait cette prière de l'amour, cette répétition de la

même chose qui apaise les âmes passionnées. — (VII-170, 176.)

Musset (Alfred de).

Alfred de Musset est, de tous les poètes de notre temps, celui qui nous met le plus avant la main dans le cœur. Idéal, charmant, éternellement jeune et frais, même sous les brûlures des passions qui consument... On dirait un bois de lilas foudroyé! — (XXXV-390.)

—

Le caractère du génie de Musset, c'est la tendresse, — la tendresse jusqu'au fond de la passion la plus ardente et plus forte qu'elle; car elle la fond toujours, cette passion, dans une dernière larme. — (XXIII-283.)

—

Alfred de Musset, cet épervier de la fantaisie, qui a quelquefois emporté Marivaux sur ses ailes jusque dans le plus bleu du ciel de Shakespeare... — (IV-208.)

Mysticisme.

Le mysticisme, — quelle que soit la forme qu'il revêt, — n'est jamais qu'une aberration du sentiment religieux en vertu de sa propre force, si une autorité extérieure ne le règle pas et ne contient pas, d'une main souveraine, la turbulence de ses élans. Or, nous ne connaissons dans l'histoire du monde que le Catholicisme qui ait jamais pu régler et contenir

cet extravasement de la faculté religieuse, parce que le Catholicisme, cette force organisée de la vérité, a, par son Église, l'autorité éternellement présente et vigilante, qui sauve l'homme de son propre excès et le ramène tout frémissant à l'Unité, quand le malheureux s'en écarte, fût-ce même par une tangente sublime ! Partout ailleurs que sous le gouvernement de l'Église et en dehors de son orthodoxie, le mysticisme, — et il en faut bien prévenir les âmes ardentes et pures qu'une telle coupe à vider tenterait, — le mysticisme n'a donc été et ne continuera d'être qu'une immense erreur et une éblouissante ivresse de cette faculté de l'infini, la gloire de l'homme et son danger, et qui fait de lui, — diraient les naturalistes, — un animal religieux. — (I-95.)

Napoléon.

La plus grande gloire de Napoléon n'est pas d'avoir gagné des batailles sublimes et d'avoir avancé l'art de la guerre. Frédéric, le grand Frédéric en avait gagné avant lui et créé un art de la guerre qui a duré jusqu'à l'arrivée de Napoléon sur les champs de bataille ; Nelson, presque au même moment que Napoléon, avait inventé sur mer le système d'attaque que Napoléon inventait sur terre... Non ! le côté solitaire de la grandeur de Napoléon, qu'on n'éclairera et qu'on ne glorifiera jamais assez, ce n'est pas ses victoires sur les armées de toute l'Europe, mais c'est sa bataille avec l'impossible ! puisque en fin de compte il n'a pas triomphé, l'Empereur. C'est, au contraire, la Révolution qui a triomphé de lui ; car Louis XVIII,

avec sa charte, c'est la Révolution qui nous revenait dans ces fourgons de l'étranger que les révolutionnaires ont tant accusés de nous avoir rapporté les Bourbons... Pour bien juger Napoléon, il faut se dire que dans l'histoire — excepté César peut-être — il n'y a pas eu de grand homme dans la position de Napoléon, aristocrate et despote comme tout homme de génie, et qui, pour refaire un monde en morceaux, devait se retourner contre la Révolution dont il sortait. Le péché originel n'est pas une invention de prêtre. Napoléon porta la peine de celui de son temps... Mais, spectacle admirable, comme il s'est débattu pour l'effacer ! Il ne l'a point effacé, même avec ses baptêmes de feu. La Révolution l'a vaincu. La troupe des chacals est venue à bout du lion *seul*... La France, selon moi, et l'Europe peut-être, sont condamnées... Mais la gloire de Napoléon est d'avoir essayé — fût-ce en vain — de rapprendre aux hommes l'autorité qu'ils ne connaissaient plus ; c'est d'avoir pris la couronne dans le sang de Louis XVI et la boue de son échafaud et de l'avoir essuyée à la gloire de son front et de son génie ; c'est d'avoir montré à *tous* les hommes la puissance *d'un* homme, et d'avoir été un despote plus fort, à lui seul, que toutes les législations ! Or, ni Thiers, devenu tardivement républicain, ni Stendhal, libéral au point de reprocher au héros qu'il adore d'avoir *volé la liberté*, n'étaient de force à *creuser* dans cette grandeur-là ! — (VIII-390.)

—

En 1797, le trait principal de la figure de Bona-

parte, qui se détache, dans sa jeune beauté de tête de Méduse, sur le bouclier de la Victoire, c'est le silence et l'impénétrabilité. Pour les partis entre lesquels il vit et auxquels il ne se mêle pas, il est le sphynx de sa grandeur future. Les contrastes de ses manières d'agir avec l'opinion contemporaine révèlent la profondeur de sa pensée. Il *veut* la paix; le Directoire voulait la guerre. Tout le monde était impie et philosophe; il était respectueux envers le Pape et il avait obtenu un asile à Rome pour les pauvres prêtres émigrés. De tels actes étaient son seul langage dans un temps où la France, épuisée de cris et de phrases, rendait l'âme dans l'éloquence de ses tribuns. — (XV-286.)

—

Lu le huitième volume du *Mémorial de Napoléon à Sainte-Hélène.* — Bonaparte, avec beaucoup d'esprit, un grand mouvement d'idées et une expression toujours pittoresque, ne savait pas causer. Il parlait et on l'écoutait, voilà tout. Vieille habitude de maître. — Qu'il devait être ridicule avant d'être empereur !... Dans ce monde, il y a de ces hommes puissants et déplacés, qui, n'étant pas sous le vrai jour qui leur convient, choquent par le fait de leur puissance même, et tombent sous cette moquerie légère qui est la sanction de l'égalité devant l'*usage*, cette loi de la bonne compagnie. — (XXXVI-115.)

—

Napoléon pensait botté ; il était trop pressé pour bien voir les nuances. — (XXXII-68.)

Naturalisme.

Le naturalisme, qu'on proclame le dernier mot de la littérature (et il pourrait bien l'être, en effet !) n'est que la cuistrerie d'un vieux peuple fini, qui se croit savant parce qu'il n'a plus la force de rien inventer. — (XVIII-65.)

—

La description, cette maladie de peau des réalistes... la description qui se croit scientifique et qui n'est que puérile, la description des choses exclusivement physiques, — des choses que le premier sot peut voir et décrire ! — Le retranchement des nuances, des transparences intellectuelles et morales, de la moitié de la création dans l'observation de l'artiste ! Moi, j'appelle cela du matérialisme, et du plus borné et du plus stupide, du matérialisme vieux comme le monde et qui, exilé des littératures fortes, ne manque jamais de reparaître dans les littératures décadentes, quand le souffle divin de la spiritualité n'anime plus les peuples que les littératures expriment. — (XVIII-64.)

Ninon de Lenclos.

Ce succès inouï qui dura près de cent ans, car Ninon régna plus longtemps que Louis XIV, est, selon moi, la plus terrible accusation que l'on puisse porter contre le grand siècle. Malgré les variétés de gloire et sous la pluie de ses rayons, il y a, dans le XVIIᵉ siècle, des boues molles et tièdes, déposées là et croupissant depuis la Renaissance, et que le

XVIIIe siècle se chargera de féconder. Ninon, pour qui sait observer, est une figure de la Renaissance attardée. Elle est païenne. Elle est incrédule. Elle est impie. Elle a jeté d'élégantes draperies sur sa conception. Et le siècle de Louis XIV, du grand Condé, de Bossuet, s'est incliné devant elle. On conçoit parfaitement l'adoration posthume du XVIIIe siècle pour Ninon, et que, sur les autels qu'il a brisés, il lui en ait élevé un. Elle lui avait légué Voltaire. Mais que Mlle de Lenclos ait été honorée dans son infamie par le siècle même de l'honneur, que cette déesse Raison, qui précéda les autres déesses de ce nom et de ces mœurs, soit allée de pair avec les plus illustres dames de la cour de la Convenance, que la prude Mme de Sévigné en ait rêvé, que la comtesse de Sandwich l'ait recherchée, que la reine Christine ait voulu l'emmener à Rome comme son amie, que Mme de Maintenon ait été liée avec elle, et que Louis XIV ait eu la pensée de se la faire présenter, c'est là un de ces spectacles qui font croire à l'enivrement de tout le monde. Mais le philtre qui a produit cette ivresse, ce n'est pas Ninon qui l'avait versé ! — (XXII-134.)

Normandie.

... Normandie, la belle *pluvieuse*, qui a de belles larmes froides sur de belles joues fraîches. — J'ai vu des femmes pleurer ainsi ! — (XXXVIII-163.)

—

J'ai passé tout le temps de ce voyage sous une pluie et un vent qui ont leur beauté, mais la beauté

la plus triste, même pour moi, canard sauvage de l'Ouest, l'enfant des ciels gris et des rivières glauques !... Chien de pays trop aimé ! Quand je le quitte, il semble que j'en emporte la terre avec moi, tant j'ai peine à m'en détacher ! — (XLIII-68.)

Oberkirch (La baronne d').

Mme d'Oberkirch est un de ces écrivains spontanés qui jaillissent d'une société élevée comme l'eau d'une source jaillit du sol, qui se sont donné la peine de naître et très peu celle d'écrire, et qui ont écrit cependant facilement, simplement, avec des puretés et des élégances que la société à laquelle ils appartenaient mit sous leur plume comme elles les avaient mises sur leurs lèvres.

... Elle est honnête, son livre est honnête, et l'impression qu'on en reçoit est une espèce de justification des hautes classes (si coupables pourtant alors), puisqu'on trouvait encore à leur sommet des âmes aussi droites que la sienne, et parmi tant de ruines, des giroflées de cette blancheur ! — (XIV-83, 86.)

Obscurité.

Pour moi, qui aime les distinctions et qui l'avoue sous ce régime d'égalité républicaine, celle que j'aime le plus, par ce temps de gloires insultantes, c'est l'obscurité. — (XI-246.)

—

Ce n'est pas pour moi une mauvaise note, d'être obscur. Par ce temps de ruée vers une publicité insolente, il y a quelque chose de virginal dans l'obscu-

rité que je ne puis m'empêcher d'aimer, et quelque chose aussi toujours d'un peu prostitué dans la gloire, qui me la gâte et me pousse à la mépriser. — (XX-312.)

—

J'aime l'obscurité. Les absurdes gloires qu'on nous fait en quatre jours avec les trompes (et les tromperies !) des journaux, me font trouver l'obscurité une chose charmante, — comme un bandeau noir sur des cheveux blonds. Seulement, il faut que les cheveux soient très blonds, et que le talent ait l'éclat de l'or, dans son ombre. — (V-179.)

Opérette.

... L'opérette, ce culot littéraire de ces derniers temps, l'opérette, cette bâtarde du vaudeville — une des gloires légères de la France, quand elle était légère, mais qui n'est plus comprise de la France pataude ! — et de l'opéra-comique, qui ne doit pas être très content de la fillette qu'il a pondue, laquelle a ratatiné jusqu'à son nom. L'opérette, qui finira par tuer l'opéra, comme le café chantant tuera le théâtre, est au fond la grande œuvre de ce temps, essentiellement petit. C'est de la littérature dramatique à la basse hauteur de l'esprit démocratique, ignorant et *blagueur*, et qui aime à voir toutes choses descendre à son niveau très bas. — (XXXIV-219.)

Opinions.

Quand on a des opinions courantes, je les laisse courir. — (XLII-31.)

Orateurs.

Tout orateur a du déclamateur en lui. C'est vice de conformation et de nature. Mais alors qu'il ne déclame pas, alors qu'il est le plus heureusement et le plus purement orateur, il a, de nature et de conformation aussi, cette force d'expression et d'idée vulgaire qui l'empêchera toujours d'atteindre à la hauteur de pensée et à la concentration de forme du grand écrivain. Tout grand orateur, ou plutôt tout orateur quelconque, verrait s'interrompre tout à coup et s'abolir le rapport qu'il y a entre lui et son public, s'il n'était pas un peu vulgaire comme toutes ces foules auxquelles il a affaire, et avec lesquelles il doit s'entendre pour les entraîner. Prenez-les tous, si vous voulez, et cherchez s'ils n'avaient pas tous cette force dans la vulgarité qui est leur fond même ! Les plus grands, je le sais, commencent par Démosthène (mais Démosthène, quoi de plus que le bon sens d'une place publique ?) et finissent par O'Connell, un sublime bouffon de Shakespeare, qui a grimpé sur les hustings ! Quant à Bossuet, n'en parlons pas ... Bossuet, qui composait ses sermons à genoux comme saint Charles Borromée, n'est pas un orateur humain. C'est un inspiré. Je demande donc une exception pour Bossuet ! Lui n'a jamais besoin d'être vulgaire, et quand il l'est par l'expression, c'est pour relever d'autant sa pensée par le contraste. Mais ceux-là qui ne sont ni Bossuet que ne peut être personne, ni Démosthène, ni O'Connell, ni même Mirabeau, et qui descendent jusqu'à M. Ledru-Rollin, avec leur

part de talent et d'influence, ceux-là ont besoin de la verve et de la force dans les idées communes...Ils ont le coup de gorge strident et le mouvement toujours prêt des fortes mâchoires oratoires. Seulement, on n'improvise pas avec cela du soir pour le matin un talent réel de littérature ou d'histoire... — (I-289.)

Orient.

L'histoire orientale n'est qu'un vague empâtement d'hommes, de choses et de doctrines. Elle est anonyme et impersonnelle. Excepté Mahomet qu'on y voit, et qu'on y voit bien, peut-être parce qu'il est moins Asiatique en venant vers nous, nulle figure ne se détache nettement de cet immense théâtre à scènes perdues ! Les noms, même quand il y en a, — et il y en a de terribles et d'affreux : Gengiskhan, Timour, etc. — ne sont personne. Ils désignent seulement des haches humaines dont le manche est dans la main de Dieu... — (XXI-138.)

Originalité.

Grande affaire, cela ! Avoir du talent, mais se garder de l'invention comme de la peste, n'avoir pas surtout l'insolent privilège de l'originalité qui choque tant les esprits vulgaires et viole trop cette chère loi de l'égalité ; avoir du talent et même s'en permettre beaucoup si on peut, mais sous la condition expresse que ce sera sur un mode connu, accepté, qui ne dérangera rien dans les habitudes intellectuelles et ne sera point, pour ceux qui se comparent, une différence par trop cruelle, telle est la meilleure

et la plus prudente combinaison qu'il y ait pour se faire un succès, qui suffit à la vie et même à la fatuité dans la vie, et pour se passer très bien de la gloire, — ce morceau de pain toujours inutile, gagné en mourant de faim par ces imbéciles d'inventeurs qui ne le mangent pas ! — (III-346.)

—

En France, l'originalité n'a point de patrie ; on lui interdit le feu et l'eau ; on la hait comme une distinction nobiliaire. Elle soulève les gens médiocres, toujours prêts, contre ceux qui sont *autrement qu'eux*, à une de ces morsures de gencives qui ne déchirent pas, mais qui salissent. *Être comme tout le monde* est le principe équivalent, pour les hommes, au principe dont on bourre la tête des jeunes filles: « Sois considérée, il le faut »— (XXXVIII-53.)

—

Ne jamais donner à la pensée *cet étonnement* dont parle Rivarol, qui le donnait, lui, toujours... N'être pas original est un moyen sûr de réussir vite en France, où c'est presque une impertinence pour chacun que de ne pas ressembler à tout le monde. — (XIX-12.)

—

... L'originalité pure, cette tête de Gorgone pour l'esprit français... — (IV-325.)

Orthographe.

Ils prétendaient qu'il fallait affranchir aussi l'orthographe, et que les cuisinières qui ne la savaient

pas étaient celles-là qui la savaient le mieux... Que sont devenus ces farceurs ?

Autrefois on les payait par des éclats de rire. Mais le monde est devenu si sot qu'il faut maintenant craindre leur influence, et que nous arriverons peut-être à être obligés de la discuter, cette haute influence des farceurs ! — (Août 1874, — XXIII-222.)

Oubli.

Affreuse caractéristique de ce temps ! Il n'y a que la rapidité et la profondeur de l'oubli qui puissent y égaler la fureur des enthousiasmes imbéciles. Les grands hommes y durent vingt-quatre heures, et c'est vingt-quatre fois trop pour les grands hommes qu'on y fait... Nous passions pour légers autrefois, mais ce n'est plus légers que nous sommes, c'est inconsistants ! On nous appelait des Athéniens modernes. Des Athéniens ? Mais nous ne sommes pas même des femmes d'Athènes ! En politique, nous ne sommes guère que des cocottes de Paris... — (XL-111.)

Paganini.

Je n'ignore point tout ce qu'on raconte de la prodigieuse exécution de Paganini, qu'on a fini par appeler « infernale », ne sachant comment la nommer. La tournure élancée et fringante du Diable qu'avait Paganini, sa maigreur cuite au soufre, ses longs cheveux charbonnés, son nez en crochet, ses yeux en soupiraux d'enfer, s'accordaient bien à l'épithète donnée à son exécution. Paganini était le plus

terrifiant des contes d'Hoffmann, venant à vous sur de longues pattes de héron... — (VII-203.)

Paganisme.

Partout où le sentiment baisse, le paganisme, qui n'est pas de l'histoire et de l'archéologie, mais bel et bien de la nature humaine éternelle, le paganisme remonte ! — (IV-108.)

Paganisme moderne.

... Païen comme on l'est dans les temps modernes, hostiles aux religions, où l'on a remplacé les mythologies par des métaphysiques, aussi bêtes et moins amusantes que les vieilles mythologies d'un monde nettement et nommément païen. — (VI-115.)

Palais-Royal (Théâtre du).

... Ce rire absurde, ce rire des hommes embêtés (pardon !) qui veulent oublier leur embêtement, car la source du rire n'est pas plus haut que cela au Palais-Royal. Les cœurs blessés, d'ailleurs assez rares dans cette superficielle humanité, ne vont guère au Palais-Royal, mais tout ce qui s'embête y afflue. C'est le Théâtre des embêtés. — (XXXII-119.)

Papauté.

La Papauté : clef de voûte de tous les gouvernements de ce monde, qui sans elle sont ce que vous voyez : — l'Anarchie et la Bêtise dans les intelligences, en attendant qu'ils soient, dans la réalité de l'histoire, les Jacqueries et la Cruauté...

Car nous y touchons, à ces instants terribles. Nous en sommes au *Proscenium* grotesque, cela étant une loi en politique que le grotesque précède toujours l'atroce. — (XLI-120.)

—

L'homme n'est plus rien quand il devient LE PAPE. De ce creuset de la Papauté toutes les âmes sortent égales entre elles, et douées de la même incoercible vigueur pour le service de Dieu.

... La tiare grandit toujours le front sur lequel elle tombe... Dans l'histoire de l'Église romaine, tout Pape devient grand dès que grandissent les circonstances. — (XLI-123.)

Paradoxe.

Paradoxe est le nom que les préjugés, qui ne sont pas si bêtes qu'ils sont faux, ont donné à beaucoup d'idées vraies. — (XIX-3.)

Parlementarisme.

... La Révolution française, en faisant souvent mine de mourir, mais ne mourant jamais, nous a légué, pour nous consoler de sa perte momentanée, le Parlementarisme, ce joli enfant de sa façon qui nous ramènera toujours, dans un temps donné, à sa mère, si nous sommes assez aveugles pour nous fier à ce charmant petit... — (XXI-236)

—

... Cette espèce de gouvernement, qui n'en est encore qu'au mépris, achèvera un jour notre éducation par le dégoût... Nous lui devrons, pour dédom-

magement des malheurs et des hontes dont il n'a pas su nous préserver, sinon de nous faire rentrer, par le clair spectacle de son impuissance, dans notre tradition historique, — car l'histoire a de ces interruptions qui, comme les arcades rompues du Colysée, doivent rester béantes pour l'éternité, — au moins de nous replacer dans notre tempérament, dans notre vérité de peuple sentant et pensant... Le gouvernement du bavardage éternel, du sophisme, de la subtilité, de la chicane, de l'intrigaillerie de couloir, nous aura réappris le gouvernement de l'action rapide et droite, qui fut notre génie !...

Qui sait ? Ce gouvernement monarchique des Assemblées aura creusé plus profondément ce sentiment du besoin d'*Un* homme, qui dans ce néant d'hommes, se précise un peu davantage tous les jours. — (XXI-244, 245 — Juin 1874.)

—

La visée, ou peut-être la billevesée de ce temps, c'est de croire que dans ce monde qui ne se fait, ne se refait et ne se conserve qu'à coups de grands hommes, on peut très bien se passer de grands hommes quand on a des institutions. — « Je ne suis qu'un accident heureux », disait le mystique Alexandre de Russie à la constitutionnelle Mme de Staël. Mais il n'y eut jamais que cela dans l'histoire ! des accidents heureux et glorieux, ou des accidents malheureux, inglorieux ou honteux... et toutes les théories du parlementarisme ne changeront pas cette dure loi de l'essence des choses. Les accidents heureux sont les princes qui ont la vue droite, la volonté nette, l'action ra-

pide, qui portent, en tous leurs actes, le sentiment de leur droit et du droit de leur pays, et nulle institution, nulle combinaison, nul équilibre rêvé ou réalisé par les hommes, ne peut remplacer ces accidents-là, quand ils manquent; et quand ils manquent, c'est un accident irréparablement malheureux, car Dieu n'a pas permis à l'homme de pourvoir à l'irréparable, à ce mal de l'irréparable qu'on trouve à chaque minute dans sa mystérieuse et douloureuse création! La fatuité de l'homme est de le croire, mais la pratique de Dieu est de lui prouver qu'il se trompe, et, avec des faits terribles, de le lui démontrer. — (XL-230.)

Partis.

Tant qu'on reste dans le vocabulaire des partis, on est la dupe de leurs mensonges. — (XXI-133.)

Pascal.

Les sciences vieillissent... les philosophies se succèdent... Mais Pascal, lui, le Pascal des *Pensées* n'a pas, comme on dit, pris un jour. Toute une armée de géomètres a passé pourtant sur le géomètre du XVIIe siècle et planté plus loin que la place où il était tombé l'étendard de la découverte! Le jansénisme s'en est allé en fumée avec les autres poussières d'un siècle écroulé, et, jusqu'en ce beau livre des *Pensées*, il s'est trouvé de vastes places qui maintenant font trou dans le reste, comme dans un tableau écaillé. La foi religieuse a pâli. La croyance au surnaturel, qui était le seul naturel pour Pascal,

a diminué dans les esprits, retournés vers l'en-bas des choses. Il y a donc tout un Pascal de mort dans Pascal. Mais il y en a un autre qui ne mourra pas, c'est le poète des *Pensées!* c'est le poète qui est par-dessous tous ces raisonnements, tous ces doutes, toute cette syllogistique désespérée, toute cette algèbre de feu qui cherche l'inconnue et ne la trouve jamais, et qui, comme un phénix effrayé, aveuglé par les cendres du bûcher où il s'est consumé lui-même, se sauve tout à coup dans le ciel ! — (I-189.)

—

Ce qui distingue Pascal, ce n'est pas la force de sa raison, car souvent il voit faux ; ce n'est pas non plus la pureté de sa foi, car souvent elle est troublée. Un pas de plus du côté où il marche, c'est dans l'hérésie qu'il tomberait !

Non ! Ce qui le crée Pascal ; ce qui lui fait, par l'accent seul, une langue à lui à travers celle de Montaigne, dont il a les tours et dont il s'assimile les qualités ; ce qui lui donne une originalité incomparable entre tous les esprits originaux de toutes les littératures, et le fait aller si loin dans l'originalité que parfois il rase l'abîme de la folie et donne le vertige, c'est un sentiment unique — un sentiment assez généralement méprisé par le superficiel orgueil des hommes, et ce sentiment, c'est la peur !

... La peur, ce n'est pas la lâcheté. La peur de Pascal était digne de son âme et de son esprit.

... Cette sublimité qu'on rencontre en ces quelques pages inachevées (les *Pensées*), et qui n'ont aucun modèle quant à l'inspiration qui les anime, cette

sublimité qui n'existait plus depuis les effarements de quelques prophètes, je la trouve en Pascal dans la peur de Dieu et de sa justice, la plus grande peur de la plus grande chose qui pût exister dans la plus grande âme, l'âme de Pascal, que j'appellerai : « A elle seule tout un infini ! » — (I-184).

—

... Y aura-t-il jamais un dernier mot à dire sur cet homme qui fait l'effet d'un infini, à lui seul?

Pascal, en effet, a été plus retrouvé, plus restauré, plus raconté que jugé de ce jugement définitif et suprême qui donne la *raison suffisante* d'un homme ; il a produit plus d'étonnement que d'admiration encore, et presque plus de frayeur que d'étonnement. Les critiques à classifications et à catégories, les nomenclateurs qui croient aux familles d'esprits, ont été complètement déroutés par ce grand singulier, sceptique et dévôt, géomètre et poète, l'ordre et le désordre, qui se bat contre sa tête avec son cœur. Ils n'ont rien compris ou du moins ont compris peu de chose à ce solitaire, plus solitaire que tous les solitaires de Port-Royal dont il faisait partie, car jamais la règle et la communauté de doctrine et de foi n'empêchèrent qu'il ne fût seul, éternellement seul, sur la montagne de son esprit. Hélas ! il y resta jusqu'à son dernier jour, tenté comme le Sauveur Jésus, aussi sur la montagne ; et son tentateur, à lui, fut son propre génie, affamé de ce que les sciences de la terre n'ont jamais donné : la certitude ! — (I-180.)

—

Pascal, qui, malgré son génie, a écrit tant d'assertions fausses, comme il convient à un esprit mathématique appliquant sa géométrie aux choses morales, Pascal a dit que le *moi* était haïssable dans les livres, et il se trompait avec sa généralité, absolue et grognonne.

Les mémoires sont des livres, apparemment, et le *moi* y est charmant... Mais Pascal, j'imagine, avec ses ronds et ses carrés, son crucifix janséniste aux bras perpendiculairement roidis et sa Sainte-Épine, ne lisait pas beaucoup de mémoires. Il méprisait la vie et son détail, comme Malebranche, cet autre stylite de la pensée, qui non seulement ne s'occupait pas de mémoires, mais allait jusqu'à insulter l'histoire, en la traitant ni plus ni moins que de commérages de portier ! — (XIV-242.)

—

En disant que le *moi* était haïssable, Pascal ne disait qu'un mot de janséniste envieux et farouche, qu'il détruisait, du reste, presque en même temps qu'il le disait, — car ce qu'il voulait, c'était, dans l'auteur, de trouver l'homme, ajoutait-il. Or, s'il cherchait l'homme dans l'auteur, il y cherchait le *moi*, l'auteur n'étant jamais qu'une superposition à l'homme, et Pascal, tout Pascal qu'il fût, prenait son cou d'Hercule dans une contradiction et s'étranglait ! — (XVI-138.)

Paternité.

Tant que la paternité, qui est dans la famille ce

que Dieu même est dans l'univers, restera debout dans un seul Code ou dans un seul cœur ; — tant que cette paternité discutée, diminuée, méprisée, imbécillisée comme elle l'est par de lâches tendresses, n'aura pas cependant entièrement perdu la notion de son imprescriptible droit et n'aura pas été remplacée par l'État, ce tyran eunuque qui n'a pas d'enfants ! — tant que ce beau débris de l'histoire du genre humain tout entier ne sera pas rasé de l'âme humaine, de sa conscience et de sa mémoire, et que chez nous il y aura encore autre chose que des bâtards et des institutions qui veulent bâtardiser la France, la société de tous les temps et de l'histoire ne sera pas vaincue et l'aveugle et forcené génie de la Révolution n'aura pas dit son dernier mot ! — (IX-163.)

—

Dans la société, cette paternité désarmée, cette royauté fainéante est tombée dans la camaraderie, dans le tutoiement, dans le bras-dessus, bras-dessous, des tendresses sans respect. Les fils les meilleurs y traitent leurs pères d'amis, et, comme le progrès est la vérité et la loi glorieuse, ils les méprisent un peu, au fond, et entre jeunes gens les appellent des vieux, — même ceux-là, j'ai dit les meilleurs ! qui ne souhaitent pas leur héritage. Chez les sauvages, on tue les pères par respect : respect terrible, mais respect encore ! Mais dans les sociétés progressives, on fait mieux que de les tuer, on les méprise. On vous les *expédie* légèrement, avec le poison du mépris. — (XXXIII-61.)

Patience.

S'*attendre* : chose héroïque dans un temps où tout le monde est si pressé. Nous croyons beaucoup à ces hommes qui ont mis la main sur leurs facultés et qui les ont forcées à se taire longtemps. Le Silence est père de la Pensée. — (IV-66.)

Patrie.

L'homme et la nature ne suffisent pas lorsqu'il s'agit de marquer le génie de son trait le plus solide et le plus beau. On aime que l'histoire s'y ajoute et doive s'y ajouter, — l'histoire, c'est-à-dire la patrie, la sainte nationalité ! Le meilleur du génie du chantre d'Énée, c'est d'être un Latin, le génie latin dans une organisation divine. Virgile est avant tout un génie historique, comme tous les grands génies, du reste, car dans les siècles il est peu d'exceptions à cette loi. Montez-les, redescendez-les, vous trouverez presque toujours le génie des grands poètes plus ou moins imbibé d'histoire, comme notre cœur est imbibé de sang. Même dans les temps actuels où l'influence de la patrie et de la race paraît de plus en plus défaillir, le génie n'est pas encore devenu le *prolem sine matre creatam* que ses bâtards s'imaginent nous faire croire. Les esprits qui honorent le plus la pensée moderne ont gardé le goût du terroir, l'accent inaliénable de la patrie. — (VI-55.)

Patriotisme.

Quitter son pays ! Moi je crois qu'on l'emporte

Le fameux mot de Danton est une bêtise... et une grossièreté !

« On n'emporte pas sa patrie à la semelle de ses souliers. » — Quel cordonnier que ce Danton ! Il s'agit bien de souliers ! Il s'agit de cœur ! — (III-88.)

—

C'est un ennemi de la guerre (Pierre Dupont) qui finit une de ses plus belles chansons par ce trait qu'il croit sublime et qui n'est que mesquin :

Marins, le plus grand des trois-mâts
N'est sur la mer qu'une coquille.
Du sang versé dans les combats
On ne fait pas la cochenille...

Ce qui est une vérité plate et une idée de teinturier. Certes, on en fait mieux ! On en fait de nobles exemples pour les générations qui suivent et de grands souvenirs pour l'histoire. L'histoire, qui conserve ce sang, trempe là-dedans les courages et les baptise pour l'héroïsme. Or, même au point de vue économique, qui ne devrait pas être celui du poète, la teinture de ce sang, d'où peuvent sortir des héros, rapporte plus à une nation que la plus précieuse et la plus rare des pourpres, faites par l'industrie. Le meilleur produit pour un peuple, c'est encore la gloire, et toutes les chimies et les industries de la terre ne remplaceront pas cette marchandise-là demain ! — (III-249.)

Patti (Adelina).

Mlle Patti ne fut jamais pour moi ce qu'on appelle

une grande artiste, mais simplement un mécanisme bien conditionné, un mécanisme mieux réussi que le nègre qui a un cadran dans son ventre. Elle a dans le sien une cage de rossignols... Mlle Patti est, à la vérité, une princesse de l'oreille et l'impératrice de l'amusette, dans une société qui n'aime plus que la musique, cet art sans idée, et qui est attaquée de ce mal que Bossuet, avec son grand sérieux méprisant, appelait : « l'ensorcellement de la bagatelle ». — (XXXII-138.)

Pauvreté.

... Pauvreté, — la seule chance de poésie et de vertu qui nous reste, dans nos mœurs confortables et cupides et nos industrielles grandeurs. — (XXXII-255.)

—

Depuis que le monde est monde le Christianisme seul a compris les pauvres et les a bien vus. Seul, ce rayon de Dieu leur tombant sur la tête, plus chaud et plus magnifique que le soleil de Murillo, a éclairé les gueux et les a idéalisés. — (XI-179.)

—

Les pauvres des champs, quels que soient leur bassesse, leurs passions, leurs vices mêmes, sont autrement poétiques que les atroces voyous de Paris, ces excréments de capitale et de civilisation, qui souillent l'aumône en la recevant. — (XI-181.)

Pearl (Cora).

... A l'avant-scène roussinait Mlle Cora Pearl, cette

face macabre, très inférieure, selon moi, à la *Mort* d'Albert Durer : M[lle] Cora Pearl, cette charade anglaise, ce problème posé aux populations !

Les partisans des majorités qui croient, dur comme fer, que le nombre des votants peut prouver quelque chose, disaient, en donnant de la tête comme des chevaux qui encensent, qu'il fallait bien, après tout, que cette célèbre demoiselle, avec son succès et sa publicité, eût une valeur, un talent quelconque, une manière de s'y prendre, un mérite, si souterrain qu'il fût... Et les femmes, qui entendaient cela, rêvaient ! — (Décembre 1867 — XXXI-135.)

Peinture.

De ce jardin fleuri de la sculpture, *piqué* de blanches statues, où ceux qui les regardent ne sont pas beaucoup plus nombreux qu'elles, je monte au salon de la peinture, où la foule, dense et pressée, prend un intérêt plus vif à ce qu'elle voit et justifie ce que j'ai dit de l'attraction de la couleur. Attraction grossière, tenant à la couleur elle-même, et qui fait préférer à l'enfant un polichinelle bariolé de rouge, de bleu et de jaune, à la plus pure statuette d'ivoire !

La multitude est cet enfant-là. — (VII-266.)

—

Est-il besoin d'en avertir? Nous n'appartenons pas à cette école de matérialisme serein, qui avoue tranquillement ne voir dans la peinture que de la couleur et des lignes. Certes, nous les y voyons aussi, parce qu'elles y sont, et nous n'en voulons pas dimi-

nuer la place ! Pour nous aussi, la couleur est la plus enivrante magie du peintre, et la ligne sa puissance la plus fière ; mais il fallait le sensualisme des temps actuels pour qu'on se moquât de la pensée (et avec quoi s'en moque-t-on, bon Dieu !) et qu'on proclamât olympiquement, avec le sang-froid d'un buste de Gœthe (qui lui-même ne fut jamais qu'un buste), qu'en peinture comme en poésie, la pensée et le sentiment sont inutiles, et qu'on peut aisément s'en passer. Nous n'avons jamais admis, pour notre compte, que les grands artistes puissent être impunément les détrônés de l'esprit, les exilés heureux et insouciants de l'intelligence. Nous avons toujours cru qu'avant d'être des lignes et de la couleur, la première condition d'un tableau était d'exprimer quelque chose de l'ordre du sentiment et de la pensée, et qu'un chaudron luisant au soleil, par exemple, un paquet de carottes ou les grains de tabac dans le crachat d'un vieux capucin du tableau flamand si célèbre, si nature qu'ils soient par l'énergie du *rendu* et le rayon qu'on y fait descendre, ne l'emporteront pas, sans un renversement du sens commun et du sens artistique, sur un tableau où le cœur de l'homme sera en jeu et sa divine spiritualité éclairée. — (VII-67.)

Pessimisme.

La vérité, dans notre temps, fait tort à la beauté même. — Ah ! tu es donc beau ? Tu n'es plus vrai ! — Mais on lit avec goût et avec empressement Hartmann et Schopenhauer, qui ne sont ni beaux ni vrais,

mais qui ont le bonheur d'être dans le faux — un faux affreux ! — jusqu'aux oreilles, et on fait accueil à ces Allemands, qu'il faudrait, si la France était encore spirituelle, reconduire intellectuellement à la frontière de leur littérature avec les coups dans les jambes de la serviette de Figaro, quand il met Basile à la porte en lui disant : « Allez vous coucher, Basile, vous sentez la fièvre ! » — Eux, c'est bien pis que la fièvre qu'ils sentent : c'est la déjection de leurs esprits ! — (IX-28.)

Philanthropie.

Énervés par le scepticisme, ramollis par la philanthropie, qui croit à l'abolition de toute espèce de bobo, et dont le dernier succès sera de nous changer en doux bâtons de sucre d'orge, nous laissons faire cette ramollisseuse qui débuta avec Condorcet par ne pas vouloir de la peine de mort, ni même de la mort, et qui ne voulant plus de peine du tout, ni du fouet pour les enfants, ni de la guerre pour les hommes, cette immense pénalité, essaie de gratter en cet instant les comminatoires de la loi avec la sandaraque du sentiment et, — avant de supprimer entièrement l'armée, le sacerdoce et la magistrature, cette trinité sociale investie du droit de réprimer et de punir, — d'encotonner les baïonnettes. C'est ainsi que nous travaille la philanthropie. C'est ainsi qu'on abolit Sparte, cette Sparte qui se retrouve toujours dans l'âme de l'humanité quand elle est restée grande et fière. Mais aussi, pour peu que l'on ne meure pas dans l'épreuve, pour peu qu'on ne sombre pas noyé

dans cette fonte des esprits et des caractères devenus fange, c'est ainsi qu'on prépare la réaction furieuse de ces lois de Lynch, latentes représailles cachées au fond des cœurs et qui, un jour, pourront en sortir !... — (XXXIX-185.)

Philippe II.

Philippe II, qui n'est pas un grand homme, qui n'est pas un grand roi, qui n'est pas même une grande âme, eut cependant dans l'âme qu'il avait un grand amour pour deux grandes choses : Dieu et l'Église, qui n'en faisaient qu'une à ses yeux ! Il a aimé Dieu et l'Église du premier amour de sa vie et à travers tous les sentiments de sa vie, s'il en eût d'autres, ce qui est douteux. En dehors de Dieu et de l'Église, il n'eut peut-être que des sensations. Ce sombre Cloîtré de l'Escurial, qui fait l'effet d'on ne sait quel terrible moine enfroqué dans un manteau de roi, avait tout du moine, excepté la chasteté. Il aima ardemment les femmes, cet homme de rosaire, de communion et de cilice ; il les aima, quoiqu'il dût les épouvanter rien qu'en les serrant dans ses bras ; il fut libertin, fornicateur et adultère. Mais ses vices étaient moins forts que sa foi et ne purent arracher jamais de son âme Dieu et l'Église, qu'y avait gravés la main de sa mère et que son âme garda, comme un marbre son inscription.

... Ainsi, l'amour, le croira-t-on ? Il n'y a que l'amour qui puisse expliquer Philippe II et son règne, et l'empêcher d'être dans l'histoire l'espèce de monstre qu'ont fait de lui, dans l'imagination des hommes,

les ennemis de ce qu'il aimait... Il n'y a que l'amour qui puisse faire comprendre les cruautés de son gouvernement contre les ennemis de sa foi, contre les blasphémateurs et les négateurs du Dieu qu'il aimait. Il n'y a enfin que l'amour — un amour immense ! — qui puisse faire comprendre qu'il ait toute sa vie voulu la même chose : la gloire de Dieu, son triomphe, son règne, et qu'il ait vengé son honneur — l'honneur de Dieu outragé ! — par des supplices effroyables et insensés. Car l'amour veut venger ce qu'il aime, et c'est même une nécessité pour l'amour. — (X-174, 175.)

Philosophes.

Que sont en fin de compte tous ces philosophes?... De grands poètes, fort curieux d'abord et ensuite assez fatigants à connaître, des poètes étranges, les *poètes de l'abstraction* bien plus que des découvreurs de vérités. Depuir Aristote jusqu'à Kant qui l'a complété, depuis Hegel le descendant jusqu'à Spinosa l'aïeul, et qu'un autre poète, mais qui valait mieux, Lessing, a réhabilité à force de poésie, vous n'avez, prenez-y bien garde, dans tous ces philosophes, que des poètes abstraits. Voyez, ils sont presque tous géomètres, parce que la géométrie est suprêmement la science de l'imagination... Et c'est par là qu'ils périssent comme observateurs ! Avec leurs tourbillons, leur vide et leur plein, leur dynamique, leurs harmonies préétablies, leurs idéalismes impossibles, ce sont de grands poètes, mais abstraits, — des *faiseurs*, comme dit le mot *poète*, des créateurs de puis-

santes ou d'impuissantes chimères ; car l'homme n'invente réellement que sur le terrain de l'imagination, mais Dieu lui donne et il reçoit seulement sur celui de la vérité. Ce sont d'énormes poètes abstraits, mais le moindre poète vivant, avec la plus modeste des fleurs à la bouche, le moindre poète d'expression vaut mieux que tout cela, et, je finirai par ce blasphème philosophique, fait plus véritablement que tous ces abstracteurs de quintessence pour l'avancement moral du genre humain. — (I-53.)

—

La partie négative est toujours la meilleure chez tous les philosophes, ce qui, par parenthèse, est un cruel arrêt, implicitement porté par les faits, contre la philosophie elle-même. Les philosophes ne son vraiment forts que les uns contre les autres. Sans leurs erreurs mutuelles, que seraient-ils ?...— (I-51.)

—

La philosophie étant incapable de découvrir la vérité absolue, les philosophes sont tenus, pour être quelque chose, d'être au moins des originalités spirituelles. Autrement, que seraient-ils ?... La science philosophique, ou ce qu'on appelle de ce nom, n'aboutissant, par tous ses rayons, qu'à un scepticisme inévitable, les philosophes ne sont guère plus que des gymnastes dans un exercice de l'esprit... Leur effort seul et la mesure de leur force font tout leur mérite et leur gloire... Un ou deux siècles partout, en Allemagne quelques années, suffisent pour effacer de l'estime des hommes leurs systèmes, qui n'existent plus alors qu'au mince et puéril état de curiosités

intellectuelles, et ne conservent, quand ils furent puissants, que le nom de leurs inventeurs. — (IX-111.)

—

... Les philosophes de ce pauvre temps, stériles comme des architectes, ne pensent point par eux-mêmes et vouent leur stérilité à des monographies et à des commentaires. Ils gardent et montrent le sérail d'autrui.

... Cousin peut être appelé le grand Cousin, quand on le compare aux petits philosophes dont il fut le père. — (IX-241, 242.)

Philosophie allemande.

Trente ans ! Voilà ce que dure à peu près toute gloire philosophique allemande. C'est moins long que la beauté d'une femme ! Kant, Fichte, Jacobi, Schelling, n'existent plus... que dans Tenneman. Mettons pour Hegel, qui est le plus fort de tous ces Allemands, mettons quelque chose commme quatre-vingts à cent ans d'influence malsaine sur le monde: quelque chose comme la beauté de Ninon qui, vieille, fit des conquêtes, jusqu'à l'épée dans le ventre, car on se tua pour ses beaux vieux yeûx chargés de tant d'iniquités. Oui, mettons cela, si vous l'exigez !... Mais après, et même peut-être avant, Hegel, comme Kant, aura son Henri Heine. Il lui surgira un Heine, un Yorick, un bouffon quelconque, qui lui jettera sa pelletée de plaisanteries sur la tête, et c'en sera pour jamais !

C'est de la plaisanterie, en effet, que ressortent

tous ces systèmes de philosophie, qui veulent expliquer ce monde de mystère et en supprimer le crépuscule... — (I-80.)

—

Les systèmes philosophiques que produit l'Allemagne font l'effet, dans sa littérature, des amoncellements de sable au désert. En quelques coups de vent, ces amoncellements disparaissent ; en quelques années, ces systèmes... Demandez-vous quelle grande place tiennent, maintenant, dans le respect intellectuel des hommes, tous ces capucins de cartes philosophiques tombés les uns sur les autres : Kant, Fichte, Schelling, Hegel, qui étaient pourtant, comme on dit au whist, les *honneurs* du jeu... Quelques curiosités spéciales s'en occupent encore, mais comme on s'occupe d'une mécanique qu'on démonte et qui ne va plus. C'est là tout. — (IX-297.)

Photographie.

La photographie, cette démocratie du portrait, cette égalité devant l'objectif, — brutale et menteuse, — cet art de quatre sous, mis à la portée de la vaniteuse gueuserie d'un siècle de bon marché et de *camelote*, la photographie a remplacé, pour nous modernes, les images des anciens et les somptueux portraits de l'ancien régime, toutes ces choses grandioses, bien faites et rares, dans lesquelles, je le veux bien, l'orgueil de race trouvait son compte autant que les autres sentiments du cœur, mais qui, du moins, restaient fièrement et pudiquement appendues aux lambris de la maison, sous les yeux res-

pectueux de la famille... La famille ! Il s'agit bien maintenant de cela !... C'est la vitrine qui est la famille. On y fait queue, on s'y entasse, on s'y accumule, en portraits, depuis l'homme d'État jusqu'au portier, depuis la duchesse jusqu'à la cabotine, et tous, et toutes, avec l'orgueil d'être lorgnés par l'imbécile badaud qui passe... — (XXXIX-18.)

Phrase.

... Comme si les phrases n'étaient pas les veines de la pensée, dans lesquelles la pensée circule comme circule le sang dans les veines de la chair... — (VIII-392.)

Pindare.

Pindare, dont on peut comprendre la lettre, mais dont l'esprit évaporé sous le souffle des siècles rend la gloire incompréhensible... Pindare, malgré des qualités nettement supérieures, est un poète dont le sens intime est perdu. Il ne relève plus que des linguistes et des archéologues, et n'a de saveur appréciable que pour quelques dégustateurs littéraires qui démêlent, comme certains chimistes, la présence d'un arome que le temps n'a pas encore entièrement rongé dans une liqueur vieille de plusieurs siècles. L'inspiration du poète thébain n'est plus qu'une lettre morte, d'un fini vraiment grec ; mais elle est finie dans un autre sens : elle est finie comme tout ce qui ne fut que grec, comme tout ce qui ne s'ap-

puie point à la grande nature humaine, la seule chose qui ne périsse pas ! — (VI-17, 19.)

Piron.

... Un esprit alerte et allègre, et soudain, et jaillissant de la gaine, et franc comme l'osier, et cinglant et pétaradant comme la poudre !... Sans Piron, Voltaire aurait pu se croire, à lui seul, je ne dis pas tout l'esprit humain, mais, ma foi ! tout l'esprit français, tandis qu'avec Piron, Voltaire est obligé de se dire, en se mordant l'ongle : « Diable ! nous sommes deux ! »

... Certes ! maintenant, à la distance de plus d'un siècle, nous n'appellerons point quelque chose les œuvres écrites de Piron, les espèces de bouteilles vides de cet esprit mousseux, violent, bu sur place et... évaporé. — Évidemment la gloire de Piron n'est pas là. Elle est dans ce qu'il fut, dans ce qu'il dit, dans ce qu'il laissa tomber, et non dans ce qu'il écrivit, cet esprit facile à profusion et débraillé comme l'ivresse. — C'est dans le *Pironiana* qu'il faut chercher, et non ailleurs, la trace effacée du génie de cet homme qui n'eut que sur place du génie, et dont les réparties, salées comme les chapons au gros sel, sont encore servies et citées en province, par les derniers siroteurs de la vieille gaieté qui tarit. — (XVI-150,152.)

Pittoresque.

Vous verrez que les artistes pleureront l'esclavage de l'Orient comme ils ont pleuré la liberté de la

Grèce, et pour les mêmes raisons. Le pittoresque s'en va de toutes parts. — (XLII-24.)

—

... Ces rues à la physionomie qui s'en va et que la civilisation, cette boueuse qui emporte au bout de son balai toutes les poésies du passé, finira par cirer comme le parquet des corridors d'un ministère. — (XI-86.)

—

...Les bois, cette dernière aristocratie à qui on abattra la tête comme à l'autre, et pour les mêmes raisons. – (XI 86.)

Poésie.

Dans toute poésie, quelle qu'en soit la forme ou l'étendue, il y a une lutte secrète entre l'infini du sentiment qui circule et le fini de la langue dans laquelle cet infini se renferme sans se limiter.—(III-172.)

—

Dans une époque sans convictions profondes et sans vérité, doit-on beaucoup s'étonner que la chose du monde la plus intime, — la poésie, — ne soit pas sincère ? Doit-on s'étonner qu'à défaut d'un visage expressif qu'on n'a pas, on se pétrisse, d'une main plus ou moins habile, un masque qui serve à cacher le néant ou la vulgarité de la physionomie qu'on a?... Non, sans doute. C'est même une chose naturelle, ordinaire et universelle aux temps de syncrétisme comme le nôtre, que cette facilité des esprits à revêtir tous les costumes, déjà connus, de la pensée, et à

se les ajuster assez bien, ma foi ! pour que les badauds y trouvent de l'illusion ou de la joie. Mais est-ce là de la poésie vraie ? Est-ce réellement de la poésie, — de la poésie qui n'est jamais que le cri, l'inimitable cri de la personnalité ? — (III-227.)

Poètes.

Le mérite et la faculté des grands et vrais poètes c'est l'assimilation rapide; c'est, avec un rien, l'éveil du génie...

Les vrais poètes ressemblent à ces femmes qui, pour avoir respiré un parfum de violettes, en passant, sentent par la bouche la violette tout un jour. — (XI-49.)

—

Les têtes toutes-puissantes qui renouvellent leur inventaire intellectuel et ont plus d'une source d'inspiration à leur service, sont en nombre infiniment restreint parmi les poètes, même parmi ceux que le monde appelle les plus grands. La plupart, sinon tous (et je ne vois guère que Shakespeare qu'on puisse excepter), n'ont presque jamais eu dans l'esprit qu'un *seul* sujet qu'ils reprennent, retournent, renouvellent et transforment: préoccupation qui n'est qu'un esclavage sublime, thème incommutable, posé par Dieu dans leur pensée, et sur lequel ils sont condamnés, pour toute gloire et pour tout génie, à faire d'éternelles variations ! — (III-333.)

—

Ceux qui ont le plus goûté aux fleurs amères et aux poisons de la vie parmi les poètes, sont les plus puissants. Les poètes jeunes, à pressentiments plus

qu'à expériences, ont un charme moins pénétrant et moins fort que les profonds poètes de souvenirs. Pourquoi Dieu l'a-t-il voulu ainsi? La vie n'est belle et touchante qu'en se retournant, et elle le devient... de ce qu'elle est perdue ! Pour des créatures de passage comme nous, qui ne serons peut-être plus demain, l'accent désespéré ou résigné — au fond, si on veut bien y penser, la même chose, — est l'accent qui doit remuer le plus les cœurs ! — (XXIII-258.)

—

Poète démocratique... c'est-à-dire un aristocrate qui a dérogé. — (XI-249.)

—

... Les poètes du *mot seul*, jaloux comme des bouteilles vides contre des bouteilles pleines... — (XII-309.)

Politesse.

La politesse est le meilleur bâton de longueur qu'il y ait entre soi et les sots, — un bâton qui vous épargne même la peine de frapper !

Être poli avec un sot, c'est s'en isoler. Quelle bonne politique ! — (XLII-52.)

—

Les sociétés, ces cocottes de passage, portent des robes à queues, — et quand elles sont passées et qu'on ne les voit plus, ces queues traînent encore... La politesse et le duel sont de ces *traînes-là*. — (XLII-47.)

Politique.

Fous ou sages, les hommes se mènent en bloc de

la même manière : — un œil qui voit pour eux, et quatre mains qui les forcent à obéir. — J'y ai bien réfléchi ; j'ai lu attentivement l'histoire. L'état de tutelle est normal à l'esprit humain, et la vue fausse des esprits modernes, c'est d'admettre que cet état de tutelle est transitoire et que la gloire de la civilisation est de le finir. — L'orgueil de l'homme le commence en Titan, mais il le termine en Jocrisse. La pointe de la pyramide d'un orgueilleux, c'est un niais ! — (XXXVIII-201.)

—

Selon moi, la politique la meilleure est celle qui ne prend conseil de personne, qui habite le bonnet fourré de Louis XI, ou les deux pouces, d'une tempe à l'autre, du front carré de Catherine II... La vérité, en tout, est monogame, et quand elle descend du ciel, ne se donne jamais qu'à un seul. — (XXXII-225.)

—

Gœthe, je crois, a dit qu'un chef de parti n'était jamais qu'un caporal. Mais qu'est-ce qu'un caporal qui prend le mot d'ordre des sentinelles ? — (XLII-41.)

—

S'il y a de la force encore dans ce temps énervé, ce n'est pas en haut, — c'est en bas. Mais comme les forces d'en bas, c'est sans direction et sans lumière. Les hommes des classes élevées ont, eux (quand ils l'ont pourtant), la lumière, la faculté dirigeante, la politesse, des qualités enfin dont l'histoire leur tiendra compte, mais la force, non ! — Ils l'ont

perdue. Peut-être ne faut-il pas trop de lumière pour être un homme d'État ? ou, du moins, faut-il être plus fort que *sa* lumière, — savoir, pour agir, l'éteindre comme on éteint son flambeau. — On dit qu'en montant dans l'atmosphère, l'homme perd ses forces et s'évanouit. Les classes élevées qui habitaient là-haut se sont évanouies... — (XXXVIII-194.)

—

Ni ceux qui aiment la vérité ni ceux qui aiment la beauté ne peuvent se soucier de la politique, qui ne se soucie, elle, ni de la beauté ni de la vérité. — (XLII-35).

—

Tous les hommes faits pour gouverner une nation sentent en eux l'esprit qui est en elle. — (XIV-50).

Ponsard.

Monsieur Ponsard ! J'aime à dire Monsieur Ponsard comme j'aime à dire Monsieur Prudhomme. C'en était un de forte encolure, et ce sont les Prudhommes qui le regrettent et qui le pleurent. C'est le *prudhomisme* qui l'a *statuefié*... Avant comme depuis sa mort, tout le monde a toujours donné à *l'honorable* Monsieur Ponsard, comme ils disent à la Chambre, une importance de par-dessus les moulins. Or, tout le monde n'aime pas la poésie. Ce mets des dieux reste dans l'assiette de bien des sots... Ils aiment mieux la pomme de terre. Eh bien, la pomme de terre, c'est précisément Monsieur Ponsard ! Un jour, dans une fête à popularité quémandée, Louis XVI, le pauvre roi qui a perdu le plus ses coquette-

ries à la canaille, mit à sa boutonnière la fleur du tubercule de Parmentier. C'est la fleur que tous les Ponsardins peuvent mettre à la leur. C'est la fleur de la poésie Ponsard, poésie pomme de terre ! Espèce de nourriture vulgaire, farineuse, mais pas malsaine, pour les pauvres littéraires qui ont des tiraillements poétiques, comme la pomme de terre pour les pauvres tout court, qui ont des tiraillements d'estomac. — (XXXIII-315.)

Popularité.

La popularité est faite de deux bassesses : la bassesse de qui l'a et la bassesse de qui la fait.—(X-337.)

Portrait.

Les peuples modernes et les arts modernes doivent mourir — de la même manière — par le développement outrecuidant de l'insolente personnalité humaine. Chez les peuples, cela se traduit et se prouve par des lois absurdes. Dans les arts c'est par des portraits. Et c'est pour l'art une vilaine manière de mourir. En effet, le fretin humain n'est pas beau, et pourtant, dans ces bancs entassés de harengs pour la laideur, il n'y a personne qui ne se croie quelqu'un et qui ne s'imagine avoir un visage. Tout museau a ses prétentions. Les peintres et les sculpteurs qui spéculent, hélas ! sur le portrait, ont même une théorie qui va à tous ces museaux impatients de leur reproduction : c'est qu'en art il n'y a rien de laid en soi, et que tout peut être abordé. Ceci n'est pas faux à une certaine profondeur, et en l'expliquant ; mais

comme c'est commode pour les gens laids, qui reculeraient pudiquement devant leur laideur ! Aussi en pleut-il, des portraits ! — (VII-260.)

Poulet-Malassis.

Lorsque presque toutes les industries abaissées frelatent ce qu'elles vendent, voici un petit volume qui mérite d'arrêter le regard qu'il attire, car il a un air que depuis longtemps les livres n'ont plus ; distingué, charmant, d'un goût typographique à la fois audacieux et sûr. L'éditeur de cette élégance est M. Poulet-Malassis, un éditeur littéraire d'éducation et de discernement, M. Poulet-Malassis, un dauphin qui connaît le Pirée, et qui, quand il s'agira d'éditer, ne prendra point des singes pour des hommes, comme le maladroit de la mer Égée.

...Il prouve que la notion des livres bien faits existe encore dans certains esprits, malgré le train et l'*effacé* du siècle, et que l'éditeur, après l'écrivain, après le poète, peut être un habile artiste à son tour. — (III-215.)

Prévost-Paradol.

Quand on a donné aux enfants gâtés trop de confitures, ordinairement ils veulent de la lune. Eh bien ! la lune pour Prévost-Paradol, pour cet enfant gâté de la littérature, c'était l'influence politique ! c'était le pouvoir !

Certes je ne trouve nullement mauvais qu'il se crût né pour l'empire. Que diable ! on est ce qu'on est, et on se sent. On se sent ministre entre *cuir* et *chair*,

et on serait bien aise que la petite éruption se fît. Rien de plus naturel. On étouffe de génie comprimé et on désirerait bien qu'une soupape s'ouvrît, et que le génie dont on meurt s'en allât par là et débordât un peu sur le monde ! Pour ma part, j'en serais bien aise aussi, ne fût-ce que pour le voir. Mais ce que je ne puis trouver bon, — parce que cela ne les rend pas meilleurs, — c'est que les articles de Prévost-Paradol portent partout l'empreinte et la mauvaise humeur d'une ambition que je conçois très bien et d'un génie, hélas ! opprimé par les circonstances, ces odieuses femelles !

... A mon sens, les Werther de la supériorité méconnue ou non prouvée sont aussi ennuyeux que les autres Werther, et même plus, quand, au lieu de se brûler la cervelle, ils continuent de se la vider dans une ribambelle d'articles pincés de dépit et jaunes d'acrimonie. Se faire, à tout bout de champ, le saule pleureur d'une ambition mieux que rentrée, car elle n'est pas sortie... Être, de tempérament, de l'école de Voltaire, et se faire, par déception, de celle de Rousseau : voilà ce que je reproche nettement à Prévost-Paradol et à ses livres. — (VI-158.)

Production littéraire.

Boileau se moquait de Scudéry comme d'une monstruosité gaie... Mais Scudéry ne serait plus monstrueux aujourd'hui, tant la faculté de production est devenue vulgaire ! Elle est en haut, elle est en bas, elle est partout. Elle est dans l'air du temps, et elle ne prouve rien. Les travaux de Balzac épouvantent.

Mme Sand est une mère Gigogne littéraire. Mme Dash a plus de cent volumes, et la force de cinquante chevaux de M. Alexandre Dumas a été matée par celle de l'incroyable petit bidet de M. Ponson du Terrail.

L'époque est prolifique. Elle pond, et même trop. Ce n'est pas la force de production qui lui manque, c'est la force de la gestation.

... En soi, cette production ne sauve rien de ce qui doit périr, et elle perd souvent ce qui, sans son enragement, aurait pu vivre. — (IV-157.)

Professeurs.

La plupart des professeurs passent leur vie à maçonner des livres sur des livres... Race de parasites qui se choisissent un grand homme pour se nicher dedans et en vivre ; pucerons tapis dans le pli de pourpre de quelque célébrité. — (XII-343.)

Progrès.

... Ce siècle de chemins de fer et de vélocipèdes, où l'on prend le mouvement pour la pensée, et où toute notion paraît suspecte si elle n'est pas timbrée de l'idée du progrès, du progrès que l'on met partout ! Ceux qui viendront, en effet, après nous, si nos livres vont jusqu'à la postérité, seront bien étonnés d'y voir ce mot-là rabâché et remâché à toute page, et ils se diront : « Quels drôles de gens ils étaient, au XIXe siècle ! Ils ne parlaient que de progresser, que de courir, que d'aller de l'avant. La vérité, pour eux, c'était le mouvement continu vers quelque chose qui

reculait toujours ! C'étaient donc tous, intellectuellement, des postillons ou des jockeys, que ces gens-là ? » Et tout ce train de poste et de course vers quelque chose qu'on n'atteint jamais, leur donnera peut-être, intellectuellement toujours, à nos descendants, le mal de cœur que donnent certains véhicules, et aussi l'envie de s'asseoir dans quelque doctrine fixe et reposante et de n'en plus bouger ! — (IX-392.)

—

L'imagination, ce *singe de l'intelligence*, comme l'appelle Schiller, nous pipe souvent avec une image. Le mot *progrès* en est une. Le spectacle qu'il offre à l'esprit, c'est le mouvement continu et en avant. Or, l'entendre ainsi est une duperie. Le progrès est un perfectionnement, qu'on aille devant soi ou qu'on revienne sur ses pas. L'humanité, cet homme collectif, fait souvent dans sa marche ce que fait l'homme individuel dans la sienne, quand il revient chercher ce qu'il a oublié derrière lui et ce qui est nécessaire à son voyage. Comme les armées, l'humanité recule parfois pour mieux avancer. — (XVII-98.)

—

Laissons les Pangloss du progrès se vautrer dans la niaiserie de leur optimisme. Le vieux serpent de l'Erreur ne périt pas pour changer de peau. Au contraire, en changer, c'est pour lui une des conditions de la vie. — (I-240.)

—

... Ce progrès qui entraîne tout, et qui a le *précipité* et peut-être la chute d'une cataracte ! — (IV-175.)

Progrès religieux.

En fait, une religion qui progresse est une religion à l'envers de toutes les religions connues, qui, comme on le sait, ont très peu progressé, mais sont restées, au contraire, parfaitement immobiles dans la majesté de leur établissement et de leur influence sur le monde. Un jour, ces religions peuvent crouler, et alors elles croulent sur elles-mêmes, comme leurs temples. Mais une religion qui progresse me semble tout aussi étonnante qu'un temple qui se promènerait... — (IX-391.)

Protestantisme.

Nous ne faisons pas les fiers, nous autres catholiques... Nous savons bien qu'en somme c'est nous qui avons été battus, dans cette grande bataille du XVIe siècle, faite de tant de batailles! Nous savons bien que c'est le protestantisme, que c'est la liberté protestante, devenue plus tard la liberté philosophique, devenue plus tard encore la liberté politique, qui a moulé le monde moderne après avoir détruit le moule ancien dans lequel l'univers chrétien avait été coulé. — (VIII-90.)

Proudhon.

A ne considérer que l'homme en lui, Proudhon, tout sophiste qu'il soit, fut estimable précisément par les côtés que, de présent, les hommes abaissent le plus en leurs personnes. Il eut le désintéressement et l'indépendance. C'était un libre esprit,

échappant, avec une rudesse qui ne manquait pas de drôlerie, à tous les caparaçons des partis qu'on voulait lui passer, et, de plus, c'était une âme nette d'ordure, qui n'avait pas sur elle une seule tache d'argent à effacer.

Ce paysan, aux goûts grossiers, pouvait aimer un peu trop le veau aux carottes de la République, mais il méprisait réellement le veau d'or. Il fut souvent ridicule, jamais cupide. Si vous ajoutez à cela les services qu'il a parfois rendus à la Vérité qu'il méconnaissait, — soit en balayant vigoureusement le chemin par où elle doit passer plus tard, soit en ruant gaiement dans le rang et en cassant très bien les jambes à ses camarades de sophisme, — vous trouverez que jusqu'à un certain point, ce diable d'homme-là intéresse... — (VII-2.)

—

... Proudhon, — ce Jean-Jacques du XIXe siècle, — qui avait, de prétention, comme Jean-Jacques, dans la pensée, tout un idéal de société... (VII-4.)

—

Personnalité féconde en contrastes : cet athée eut des mœurs sévères et sincères, il fut vertueux... Mais que Dieu nous garde des vertus de cœur qui s'arc-boutent dans les hommes à un esprit faux ! On disait : le *vertueux* et l'*incorruptible* Robespierre. On dirait à beaucoup plus juste titre le vertueux et l'incorruptible Proudhon, qui n'a pas, lui, pataugé dans la fange de l'action politique, et qui n'a pas de fleuves de sang sur les mains. Et cependant, quoiqu'il n'ait été qu'un Robespierre abstrait, qui n'a coupé le cou

seulement qu'à des systèmes, il est certain pour moi qu'il était beaucoup trop homme d'idée pour reculer devant les conséquences des siennes, eussent-elles conduit toute une génération à l'échafaud! — (IX-48.)

Province.

Louis XIV, qui n'aimait pas la province, on sait pourquoi, l'insultait par ses écrivains... Mais la province gardait, dans ses châteaux et dans ses grandes villes, un exemplaire plus pur que Paris lui-même de ce qu'on appelait la société française, de ce mélange heureux et si admirablement réussi de lumière, d'élégance, d'amabilité et presque de vertus, qui faisait de la France l'aimant du monde. — (XXI-63, 64.)

—

Plus nous irons, plus ce cancer de Paris qui ronge tout de la personnalité de la France ira s'agrandissant, plus ceux-là qui se tiendront sains et à l'écart dans l'autochtonie de leur province garderont dans leur talent de personnalité et de caractère. A Paris, tout se polit et s'efface par le frottement de tous contre tous ; c'est la fusion et la détrempe universelles. Mais s'il y a en France, dans cette nation sociable comme une catin, quelque chose qui ressemble encore à la virginité d'esprit qu'on appelle l'originalité, c'est en province, et c'est là seul qu'il faut chercher cette escarboucle des littératures. — (XIX-132.)

—

... La vie de province, seule chance de salut qui reste au talent menacé de prostitution parisienne, et qui ne veut pas s'effacer au frottement de tous ces

esprits qui s'effacent en effaçant les autres, comme une monnaie encrassée par le pouce de toutes les mains. — (XVIII-23.)

—

La Révolution française a tué les provincialités au profit de la nationalité, c'est-à-dire de l'unité, de l'uniformité, du *conte répété cent fois* de Shakespeare, comme il dit de la vie quand il veut en peindre l'ennui et l'insulter ! — (XXXVIII-241.)

Public (au théâtre).

Le fait est qu'il n'est plus nulle part, le public, assez organisé pour être juge, pour avoir une opinion, un idéal, un préjugé, n'importe quoi, un *desideratum* quelconque d'après lequel il dise péremptoirement, devrait-il se tromper encore : « Ceci est mal; ceci est bien. » Sceptiques ramollis, crevés avant d'être morts, car les mots d'une époque en impliquent les choses, ils viennent là tous par le fait d'une curiosité ennuyée ou d'une vanité qui piaffe avec des pieds de grue ; mais de cohérence de public, de résistance de public, d'individualité de public, il n'y en a plus... On ne sait plus rien maintenant même de ce qu'on sent, et l'applaudissement a perdu une partie de sa vieille signifiance ! — (XXXII-37.)

—

... L'auteur a trouvé ce qu'on trouve toujours au Gymnase : l'applaudissement d'un public qui n'a pas assez d'esprit pour être mécontent et qui a assez bien dîné pour être bienveillant. — (XXXII-113.)

—

... C'était un public de vacances, un public désespérant pour de pauvres acteurs qui viennent, quand ils en ont, tordre leur âme devant ces yeux de batraciens qui les regardent avec une bêtise si impénétrable ou si effarée. Je crois, Dieu me pardonne ! que toutes les charcutières de France s'étaient donné rendez-vous à l'Odéon, pour voir jouer une tragédie et se donner un plaisir d'incompréhensibilité. — (XXXIII-51.)

Raison.

Une des confusions les plus fréquentes et les plus déplorables d'une fausse philosophie, c'est la confusion de la Raison et de l'Intelligence, qu'il faut si sévèrement distinguer. La Raison, c'est ce qui nous est resté du rayon divin après la grande rupture de la chute; l'Intelligence, c'est la puissance de l'homme, le résultat, soit du hasard, soit du mystère de sa contingente organisation. Comme la Sensation est en l'homme le représentant et la voix de la Nature, la Raison est dans sa conscience le représentant et la voix de Dieu.

... Or, de toutes les facultés de l'homme, la plus gauchie, la plus radicalement altérée, c'est précisément celle-là que la philosophie croit avoir le plus développée : c'est la faculté qui sert à concevoir le vrai, la Raison !

... Une telle faculté, qui soude presque l'homme à Dieu, s'il est permis de parler ainsi, devait être la première que la philosophie du xviii[e] siècle, la philosophie du *moi* et de la chose exclusivement humaine,

dût fausser. Et elle n'y manqua pas. Elle la brisa. Pour cela, la philosophie pesa sur l'esprit de l'homme de deux manières : par les sciences qui ne s'adressent qu'à l'esprit et qui finissent par lui donner le vertige de sa force, et par l'effet du paganisme sur l'âme, influence — il faut le reconnaître — que le XVIII[e] siècle n'avait pas créée, qui existait depuis la Renaissance, mais qui, grossie chaque jour, avait fait avalanche sur la pente escarpée du siècle, où toutes les erreurs entassées avaient fini par se précipiter. — (I-241, 242.)

Ranc.

... Un des plus brillants derniers venus de ces dernières années. Et quand je dis brillant, entendez-le comme de l'acier. Ranc est un de ces hommes d'action qui le sont de plume et de tout...

Léon Gozlan disait, avec cet éclair et cette pointe de diamant qu'il mettait en ses moindres mots : « La beauté de la femme, c'est d'être un ornement. La beauté de l'homme, c'est d'être une arme. » Eh bien, Ranc a cette incontestable beauté-là ! — C'est, avant tout, une plume de guerre...

Il n'a pas de hausse-col comme Carrel, toujours officier, même en habit noir ; mais il n'en est pas moins un Armand Carrel à sa manière. Il a la stricte netteté de Carrel, sa forte sobriété d'expression (qualité militaire du style), et s'il est moins provocateur et moins hautain que Carrel, on sent l'homme, sous l'écrivain, tout aussi solide, avec un mordant et une terrible plaisanterie que n'avait point Carrel, le mo-

rose Carrel *à l'ambition verte.* — (XIX-243, 245 — Novembre 1869.)

Rationalisme.

... C'est la réalité de ces temps misérablement avilis ; c'est le rationalisme de la bête ratiocinante, et qui, toutes ses autres facultés éteintes, ne veut plus que ratiociner. C'est l'athéisme de cette époque athée, l'athéisme heureux et fier comme un parvenu, faisant bedaine dans un Prud'homme cubique de suffrage universel ! C'est la foi niaise à une science qui n'est pas encore, mais qui *se fait*, — le têtard de la sublime grenouille future, — foi badaude de bedeau scientifique, plus crédule que tous nos bedeaux catholiques, à nous ! — (XI-248.)

Réalisme.

Le Réalisme n'est pas d'hier. Le principe de cette malpropreté actuelle et solennelle est celui-ci : que la réalité est d'autant plus vraie que sa vérité est plus négligée et plus basse.

... Erreur inouïe ! La beauté peut être plus rare, mais elle n'est pas moins vraie que la laideur. — (IV-230, 233.)

—

C'est l'erreur du Réalisme, de cette vile école, que de prendre perpétuellement l'*exactitude dans le rendu* pour le but de l'art, qui ne doit en avoir qu'un : la Beauté, avec tous ses genres de beauté. Or, la vulgarité n'est jamais belle, et la manière dont on la peint ne l'ennoblissant point, ne peut pas l'embellir.

Selon nous, il y a dans le monde assez d'âmes vulgaires, d'esprits vulgaires, de choses vulgaires, sans encore augmenter le nombre submergeant de ces écœurantes vulgarités. — (XVIII-97.)

Récamier (Madame).

Fétides sous le Directoire, mais tonifiées et bonifiées par la gloire, les mœurs étaient telles encore que Napoléon, ce génie romain, ce grand *pater familias* de son empire, avait besoin de toutes ses impériales sévérités pour ramener aux vertus de la famille ses généraux mal disciplinés à ces vertus... Eh bien, au plus brûlant et au plus entraînant de ces mœurs qui avaient en tout l'emportement de la mêlée et de la victoire, voilà qu'apparut cet être étrange et ravissant, et alors, comme depuis, si chastement inviolable, que, malgré toutes les qualités qui éveillent l'envie, jamais la calomnie n'eut le courage d'envoyer même sur ses pieds immaculés une gouttelette de boue.

... Cette pureté de Mme Récamier était en elle comme le cours du sang et le mouvement des yeux, comme tout ce qu'il y a de plus involontaire, et faisait d'elle le génie, sous la forme la plus parfaite, de ces sentiments qui n'ont pas de sexe parce qu'ils sont plus divins que les autres : la bonté, la pitié, l'amitié...

Aussi dévouée que l'amour, mais bien plus désintéressée, l'amitié de Mme Récamier inspirait des jalousies qu'elle ne partageait pas et qu'elle finissait par faire vivre tranquillement les unes avec les

autres, dans la paix qui s'exhalait d'elle. Cette fée de douceur irrésistible transformait jusqu'à l'amour, la bête indomptable, et la vanité dans l'amour, sentiment bien plus tigre encore. Elle faisait bien plus, elle désarmait les femmes, ces amies armées dont on a dit : qu'elles s'aiment avec un pistolet toujours chargé sur le cœur. Elle en eut qui naquirent uniquement de son charme, de cette féconde amabilité qui n'était pas l'esprit, — car, ne vous y trompez pas ! elle n'était pas spirituelle, — mais qui était moins et plus que l'esprit, qui était le tact de l'âme à travers la grâce corporelle.

... Maîtresse de maison comme il est bien probable qu'on n'en verra plus, Mme Récamier n'avait pas la stupide égalité de la bienveillance qui, pour la plèbe des salons, égalitaire comme toutes les plèbes, est l'amabilité suprême. Non ! elle hiérarchisait par le sourire... Elle savait régner, et Napoléon, qui n'aimait pas qu'on régnât sans lui, le savait bien. Il souffrait impatiemment de ce charme qu'il ressentait... Aussi y eut-il un jour, dit l'histoire, où ce bronze fut jaloux de cette fleur. — (XIII-118, 124.)

Réflexion.

La différence qu'il y a entre un homme supérieur et un homme ordinaire et même distingué, c'est que le premier vaut toujours mieux par l'instinct, et le second par la réflexion. La réflexion n'est donc pas une preuve de la supériorité de l'esprit; ce n'est qu'une bonne habitude. Il y a dans les hommes supérieurs, quelque chose de plus *immédiat* et que

tous les efforts de la réflexion, si puissante qu'elle soit, ne peuvent remplacer. — (XXXVII-24.)

Regnard.

Regnard, l'esprit français le plus mousseux, le plus jaillissant, le plus sautant au plafond, qu'il ne tache jamais, — et le second qui puisse être immoral sans nous faire horreur; car le premier qui ait eu cette magie, c'est La Fontaine! — (XXXIII-331.)

Religion.

... Ne pas regarder les choses religieuses au point de vue de cette Libre Pensée qui dit, comme les médecins de Molière, que « tout est changé » quand il n'y a rien de changé! Le combat éternel entre l'Église, qui est l'autorité, et la Révolte, qui est le protestantisme, est le même au XIXe siècle qu'au XVIe. Est-ce qu'hier la Commune n'égorgeait pas nos prêtres et ne souillait pas nos églises?... La question religieuse bouillonne toujours sous nos pieds, à travers la poussière des faits politiques. — (V-81.)

Reményi.

Il n'est pas le Harpagon de son génie; il en est le fils prodigue. Il en jette la monnaie brillante à pleines mains autour de lui, et les âmes (quand il y en a pour l'écouter) ramassent... tant qu'elles veulent! J'ai assisté à des séances de cinq heures où il nous jouait, de mémoire et d'enfilée, douze morceaux de Beethoven ou de Schubert, avec une verve inextinguible de feu grégeois et ce « toujours prêt » qui charme

les femmes. Je l'ai entendu dans quelques salons (des étouffoirs à force de tapis et de draperies), où il faisait, en la contenant, devenir charmante, de tonitruante qu'elle était, la grande voix de son violon, — de ce violon qui, tout seul, eût pu faire la besogne des quatre-vingts violons de Condé, dans la tranchée de Lérida ! Je l'ai entendu, plus dilaté et plus à l'aise, dans l'église de Saint-Jacques-du-Haut-Pas, un matin qu'il mettait deux airs, exécutés avec sa magie, dans la corbeille d'une mariée, comme on y mettrait deux diamants; et j'ai pu mieux juger, dans les espaces et les hauteurs de cette église, de la puissance de ce violon qui pouvait vaincre l'orgue en ses basses profondes et qui, en remontant, s'élevait tout à coup sur un fil de son — un *fil de la vierge* de son — jusque par-dessus le *soprano* aigu des enfants de chœur.

... Moi, je ne suis qu'une âme ignorante et barbare qui aime la musique comme autrefois l'aimait le roi Saül; mais il faudrait Stendhal, le sensualiste musical, qui comparait le bonheur donné par la musique au bonheur donné par l'amour, pour parler dignement de Reményi. — (VII-196, 201.)

Rémusat (Madame de).

Mme de Rémusat, qui était centre gauche avant qu'il y eût un centre gauche en France, sous cet empereur qui ne connaissait guère que des centres de bataille, Mme de Rémusat est très goûtée, dans ce siècle de République, de ceux-là mêmes qui sont plus avancés que le centre gauche... Car, malgré tous les

airs de justice qu'elle veut se donner, son livre est, au fond, dirigé contre l'empereur Napoléon, cet homme trop grand qu'il faut rapetisser...

... A tous les coups de pied contemporains portés au lion mort, aux semelles de ces pieds, grossières, ignobles et salissantes, M. Paul de Rémusat, en publiant le livre de sa grand'mère, a ajouté l'élégant coup de pied chaussé de satin d'une femme qui avait marché si longtemps sur les parquets de l'empereur.

... Elle avait été dans la haute domesticité de la Cour impériale, et je ne dis pas cela pour la ravaler, moi à qui la fierté républicaine a donné le goût de l'humilité monarchique, et qui adore le despotisme sous toutes les formes... Or, tant que les hommes seront ce qu'ils sont, ils trouveront toujours le plus entraînant et le plus bas des plaisirs à entendre les domestiques caqueter et commérer sur leurs maîtres et les insulter ! — (XIV-321, 323, 324.)

Renaissance.

C'est à la Renaissance que l'idolâtrie de l'imitation du monde grec a commencé. Elle saisit alors ces vieux chrétiens du Moyen-âge, élevés dans la forte discipline d'un esprit doublement romain, comme une passion juvénile et contre nature qui saisirait un vieillard austère et dégraderait sa noble vieillesse. Se faire Grec, rentrer dans le paganisme, retourner boire à l'outre épuisée, tel fut le mouvement furieux de ce temps, ivre et altéré d'antiquité tout ensemble. — (XX-83.)

—

La Renaissance, avec le large bec, ouvert et niais, d'un matérialisme affamé, happait la forme et s'imaginait tenir le fond, l'âme et la vie ! — (III-132.)

Renan.

Tout le mérite d'écrivain de M. Renan, en lui faisant la part la plus large, est d'être un coloriste assez doux sur un fond de ténuité superficielle. Dans sa *Vie de Jésus*, il a décalqué au passage l'auguste figure du Rédempteur, qui aurait dû le faire trembler, et qu'il a mise de proportion avec les éventails des mauvaises chrétiennes du XIXe siècle. Il n'y a nulle virilité de tempérament, nulle ombre de musculature dans ce talent mou, et il n'a réussi que parce qu'il ne les avait pas. Sa faiblesse répondait à la faiblesse de son siècle : deux anémies également peintes ! L'eunuque gras et rose était fait pour Byzance. Il a réussi, non pas personnellement, mais littérairement, par le *joli*, qui est bien en France la plus sûre manière de réussir. Il fut, dès son début, ce qu'on peut appeler un joli impie parmi les impies qui sont laids, et il est maintenant le plus joli des membres de l'Académie, qui ne sont pas non plus généralement très jolis. — (IX-128.)

—

Le pays de M. Renan est démocratique de prétention... et M. Renan est un aristocrate féroce. Il veut et prophétise l'avènement d'une aristocratie de mandarins, et même d'un mandarin omniarque, despote irrésistible. Il veut unir en un seul homme ce que le Moyen-âge a séparé : l'empereur et le pape. L'empe-

reur et le pape de la science infaillible, comme nous autres, misérables papistes religieux, nous entendons que notre pape le soit... Avec ces idées-là, on doit être exécré de la démocratie, cette *foire aux vanités* égalitaires. Il aura beau faire l'athée, la démocratie ne se prendra point aux coquetteries athées que lui fait M. Renan. Il faut avec elle d'autres bourbiers que des bourbiers d'idées, pour réussir. — (IX-123.)

—

... Le diable de M. Renan, toujours le même diable... — Un diable que nous avons vu tracassant de la queue et des cornes dans trop de livres, et toujours trop de la même manière, pour qu'il ne soit pas devenu un diable ennuyeux, d'amusant que tout diable doit être sous peine de n'être plus qu'un simple magot d'Institut. — (IX-138.)

Renommée.

La Renommée, cette sourde sonneuse de fanfares qui ne s'entend pas elle-même quand elle sonne, car souvent elle s'interromprait. — (XX-32.)

—

Il est des réputations qui finissent par prendre, au bout d'un certain temps, la solidité de la gloire, et qu'il est difficile d'entamer. En France, surtout, c'est presque impossible... Le courage contre tout le monde n'est pas connu dans ce pays... Or, tout le monde a, pour une raison ou pour une autre, contribué de sa propre badauderie à ces réputations qui semblent être des préjugés venus en pleine terre, mais cultivés en pôt par des gens d'esprit, et même par des

connaisseurs, comme des capucines par des grisettes. — (XXII-41).

Respect humain.

Être « l'ami de tout le monde », parce que « sa peur à chaque instant s'accroît », voilà la charité et le vrai caractère de l'abbé Sosie, de ce héros sacerdotal du XIXe siècle ! Être « l'ami de tout le monde », voilà la visée de ce brave et sympathique abbé Sosie... qui, trop semblable à son aïeul, tremble pour sa lanterne et veut la préserver des coups, comme si ce qu'il prend pour une simple lanterne, que des polissons peuvent briser, n'était pas l'inextinguible flambeau du monde !... Pauvre homme, d'intention excellente, mais troublé, affreusement troublé ! qui a pensé que le meilleur moyen, en ces temps difficiles, de se tirer d'affaire, lui et la religion qu'il représente, était de multiplier les bonnetades et les baise-mains à ses ennemis.

« ... Messieurs, ami de tout le monde ! » et de gratter et de diminuer, autant que possible, en sa personne, le sublime inconvénient d'être prêtre, quand on est prêtre au XIXe siècle !... Il y eut, au XVIIIe siècle, un certain abbé Poulle qui n'était pas un bien fier coq, et qui, s'étant laissé *chaponner* par l'esprit du temps, ne prêcha plus Jésus-Christ ni sa croix, mais l'*affabilité*, la *politesse*, la *bienveillance*. Eh bien, cet abbé Poulle m'a fait toujours l'effet d'être l'oncle de notre abbé Sosie... Seulement l'abbé Sosie, il faut lui rendre cette justice, a furieusement renchéri sur le bonhomme Poulle et ses rocamboles. On l'a vu,

lui, dans toutes les occasions, faire preuve d'une véritable audace... d'amabilité (sa seule audace !) pour son public, ne lui servant que les plats qu'il aime, s'ingéniant à ne lui parler que de ce qui lui est agréable, à ce vieux maître respecté de public, si facile d'ailleurs à toute exhibition, qu'il y en ait une n'importe où, — à l'Académie ou au théâtre, à l'église ou à Valentino ! — (XXXIX-103, 108.)

Retouche.

Une retouche dans une œuvre d'art est presque toujours, comme dit l'énergique expression vulgaire, une pièce à côté du trou. Si on n'avait pas vu le trou on voit la pièce, et c'est même la pièce qui fait voir le trou. — (XXXIV-189.)

Révolution.

Les révolutions, comme les bâtardises, ont des parentés naturelles, et ne viennent pas sans un germe dans le régime qu'elles détruisent plus tard. — (XXI-124.)

—

La Révolution descend toujours. Elle ressemble à ces escaliers de l'Enfer qu'on ne monte ni ne remonte jamais... — (XX-328.)

Révolution d'Angleterre.

Dans l'Angleterre au XVIIe siècle, qui s'était insurgé contre le pouvoir ? Qui ne se démentit jamais dans tout le cours de la Révolution ? Quelle idée resta dominante et respectée au milieu même des excès

dont elle était la cause ? L'idée religieuse. Dieu était au fond des cœurs anglais, au plus épais de leurs péchés et de leurs crimes... Or, on dira ce qu'on voudra du fanatisme religieux, il marque au moins que les âmes ont leur trempe, que les mœurs se tiennent droites encore, que les probités se surveillent sous le regard, toujours présent, de la justice éternelle. On en dira ce qu'on voudra, mais il y avait là, dans cette idée de Dieu, la faculté du respect, de l'obéissance, du sacrifice, du renoncement, c'est-à-dire tous les éléments sociaux, tout ce qui fait les peuples et les refait quand ils se sont défaits dans l'anarchie.

En France, au contraire, dans la France du XVIIIe siècle, et même dans la France de ces derniers jours, l'homme s'est révolté contre Dieu même. L'échafaud de Louis XVI, il aurait voulu le retourner contre Dieu. Dieu, c'est bien pis que le Roi : c'est le Roi des Rois... Voilà la France comme le mouvement révolutionnaire l'a livrée au socialisme, qui va la prendre et la ruiner, mais qui ne la corrompra pas davantage ! — (XX-75 — Avril 1851.)

Révolution française.

D'où qu'elle soit venue, cette Révolution, elle s'appuie sur toutes les forces révoltées du cœur humain, sur l'imbécillité de la raison, sur les monstruosités de l'orgueil, et voilà ce qui l'éternise ! Je sais bien que pour la grandir les fatalistes de notre âge l'ont sacrée avec la sainte ampoule d'une inévitable nécessité. Mais je n'ai jamais cru, pour mon compte, à cette nécessité qu'on proclame. Contingente, comme l'oc-

casion qui lui a donné naissance, la Révolution française, qu'on nomme un événement aux racines éternelles, et dont l'horrible fleur devait s'épanouir à l'heure dite et prévue, aurait très bien pu ne pas être... Oui ! Ce soi-disant Destin pour les nations modernes aurait pu périr, comme une chose humaine, sous une main forte qui l'eût saisi et étreint comme Hercule étreignit les serpents de son berceau. Malheureusement on laissa vivre le monstre. Et qui vécut jamais en vain ?... Semblable à toutes les grandes corruptions qu'il est facile d'étouffer dans leur première molécule empoisonnée, la Révolution a semé la vie telle qu'elle l'a créée, et cette vie malade, souillée, folle, a levé de toutes parts ! Elle a soulevé tous les peuples contre leurs gouvernements, et depuis que ces gouvernements semblent avoir repris les rênes de leurs peuples, elle a condensé dans les cœurs cette haine de l'autorité qui est une préparation à d'autres révoltes. Nous en sommes venus à ce point qu'il faut qu'elle disparaisse du monde, ou que le monde, tel qu'il est constitué, disparaisse. — (XX-33 — Août 1850.)

—

La Révolution française n'a pas un seul homme nettement supérieur qu'on puisse reprocher à sa bassesse. Elle n'a été faite que par la médiocrité et par l'envie, et elle regorge d'autant de bêtises que de crimes. Pour les esprits qui vont au fond, il n'y a en elle que deux choses ; il n'y en a pas trois. Il y a l'anarchie absolue, permanente et stupide, que Bonaparte n'étouffa même pas du premier coup sous son

pouce d'Hercule, et, tout aussi général que l'anarchie, un cannibalisme monstrueux, ce cannibalisme qui ne meurt jamais et qui est toujours prêt à se lever dans le cœur philanthropique des hommes, pour leur démontrer le néant de ce qu'ils appellent « des civilisations » ! — (X-190.)

—

Ce qui manque principalement à tous ces chefs de la Révolution française, à des degrés différents, il est vrai, mais ce qui manque profondément à tous, c'est le meilleur de la personnalité humaine : c'est le génie, c'est la foi, c'est le caractère... Il n'est pas un seul de ces imposteurs de vertu et de conviction républicaine (qui ont volé la gloire comme ils ont volé l'État).. qui n'atteste, par l'abaissement de ses facultés, la terrible puissance du mal que possèdent, à l'égal des hommes de génie, les êtres médiocres et même les natures ineptes. Effroyable égalité des êtres libres ! Il ne faut rien de plus que la main d'un enfant idiot ou pervers pour mettre le feu à une ville, rien de plus que la pensée d'un sophiste pour mettre le feu à une société. Seulement, le sophiste et l'enfant sont-ils plus grands, parce qu'on les voit à la lueur de la flamme qu'ils ont allumée ? — (XX-59).

—

Les fausses doctrines enfantent de faux grands hommes, et c'est même ce qu'elles font de mieux : car presque toujours ils tuent leurs mères !

Incorrigiblement dangereuses si elles restaient dans leur fascinante abstraction, elles cessent de l'être dès qu'elles sont incarnées dans des hommes

qui leur font partager l'horreur ou le ridicule de leur renommée... Car la vérité seule ne meurt pas de l'indignité de ses prêtres. Ces souillures qui ont taché la France : Marat, Danton, Robespierre, et tant d'autres noms hideux ou bouffons... des mains dévouées, des mains habiles ont tenté et tenteront encore de les éponger et de les essuyer ; mais, tant qu'il restera une mémoire, l'indélébile tache de ces noms rongera, comme une lèpre, jusqu'à l'idée de République. — (XV-308.)

—

Ce que la Révolution eut de terrible ne l'élève pas pour cela d'un degré de plus dans l'estime des hommes. L'estime des hommes est un sentiment pur de toute épouvante. La Révolution ne le mérite pas. Elle ne nous offre, quand elle n'est pas une hideuse tragédie, que le curieux et lamentable spectacle d'une nation qui se piquait d'être à la tête du monde, et que Dieu livrait aux principes du *contrat social*. Cette théorie, imitée des Grecs par un ignorant qui ne connaissait pas la Grèce, cette théorie imbécile, même comme hypothèse, donnait le pays non pas à tout le monde, comme il est de naïfs historiens qui le répètent encore, mais aux mineurs, qui sont nécessairement le plus grand nombre dans toute société. —(XXI-152.)

—

La révolution de Thermidor n'a guère été portée plus de neuf mois dans les flancs sanglants de cette Révolution française, qu'on peut bien appeler, sans lui manquer de respect, une prostituée, puisqu'elle a

été violée successivement par tous les partis qui l'ont caressée. L'enfant né de ces horribles accointances, ce fut la Terreur, — la Terreur, plus laide que sa mère, et qui lui répercuta si violemment sa hideur agrandie, que la Révolution, affolée de ce qu'elle avait fait, mit les poings dans ses yeux pour ne pas la voir et lui cria : « Tu n'es pas ma fille ! » — Elle l'était cependant. Il n'y a que les sots qui ne le voient pas ou les hypocrites qui le contestent. Les révolutions engendrent toujours plus horrible qu'elles. — (X-295.)

—

... Le peuple s'est laissé apprendre la Révolution comme le mal s'apprend, mais il ne l'a point inventée... Au fond, elle ne fut qu'une révolte ; et si elle est devenue quelque chose, et quelque chose de monstrueux, c'est qu'elle a été grandie par les fautes et les magnanimités imprudentes d'une royauté trop généreuse. — (XX-42.)

—

... La Révolution française, et tous les systèmes et tous les gouvernements qui n'ont pas vécu et qu'elle a enfantés, cette mère Gigogne d'avortons ! — (IX-55).

Revue des Deux Mondes.

... La *Revue des Deux Mondes*, comme on sait, est rédigée par une société de ménechmes...

... Il y faut la gravité pesante, grise et uniforme qui ne distingue personne, et ce gros style qu'on appellera dans cinquante ans *style Revue des Deux*

Mondes, comme on dit le *style réfugié* ; ce style que chacun met sur sa pensée à cette Revue, et qui ressemble à une casaque pendue dans l'antichambre pour le service de tous les dos. — (I-57, 58.)

—

... La *Revue des Deux Mondes*, qui *revoit*, mais qui ne *voit* pas... — (IX-15.)

Rhéteurs.

Ce monde de l'Antiquité, traité de sublime, a péri moins par l'épée des Barbares que par les phrases et sous les phrases de la plus bavarde des civilisations. Ce n'est pas de l'action, ce sont des mots qui ont tué Rome et la Grèce ! *Words ! Words ! Words !* comme dit Hamlet... Il faut connaître la toute-puissance magique des rhéteurs sur l'opinion, fanatisée jusqu'à la bêtise la plus incompréhensible, le pullulement innombrable de ces rhéteurs, la frénésie d'admiration qu'ils inspiraient, les sommes effroyables qu'ils gagnaient à débiter leurs discours, le vide immense ou la honteuse puérilité de ces discours artificiels, les mises en scène de toute espèce de ces trafiquants de paroles, qui péroraient à la minute et au commandement, et qu'écoutaient respectueusement les empereurs, drapés dans leur pourpre, quand ils n'en étaient pas jaloux !

... Le rapprochement s'impose entre l'Antiquité et la France moderne, qui commence d'avoir le mal des Grecs et des Romains, et qui, si ce mal oratoire, sophistique et cabotin, dont elle est la proie, conti-

nue, périra par les mots, comme l'Antiquité ! (XV-271, 273.)

—

La Grèce, cette sophiste nation, s'est toujours mirée dans ses sophistes, avec l'adoration de Narcisse dans son ruisseau. Ils furent puissants à dégoûter du peuple chez lequel ils eurent cette puissance... Ils eurent l'influence et même parfois le pouvoir, et la plupart : Zénon, Mélissus, Antiphron, furent des hommes politiques ; d'autres, des amiraux et des ambassadeurs : Mélissus encore, Gorgias, Hippias et Prodicus... Et ce n'étaient, au fond, pourtant, que des avocats, des vendeurs de paroles, qui vivaient de leurs paroles, les faisant payer comme nous payons le chant de nos ténors... C'est toujours du son qu'on achète ! C'étaient des avocats et des conférenciers, qui n'étaient pas de beaucoup au-dessus des nôtres... Ils seraient à peu près les mêmes, si on les mettait nus, mais ils avaient de magnifiques robes de pourpre, et ils plaidaient leurs causes aux Champs-Olympiques, devant le tribunal de toute la Grèce. C'était imposant. Les Athéniens y comparèrent une fois les discours de Gorgias à des flambeaux allumés. Les formes que le génie artistique de la Grèce mettait à tout les grandissaient... Quand nous les regardons à distance, nous nous trouvons bien loin de nos minces claque-dents, avec leur guenille noire moderne sur leurs maigres jambes. Ils n'étaient pas ridicules, eux ! Drôles immenses par lesquels finit la Grèce, qui avait été héroïque, et par lesquels, cessant d'être immenses mais restant des drôles, doi-

vent, un jour ou l'autre, périr les civilisations ! — (IX-411.)

Richepin (Jean).

Le dandysme de la gueuserie, cette affectation, a poussé M. Richepin aux outrances d'attitude et d'expression dont son livre (*La Chanson des gueux*) et son talent pouvaient se passer. Seulement, — voici quelque chose en faveur du poète que je blâme, — l'affectation, qui ordinairement éteint la verve, n'éteint point la sienne. Elle est, chez lui, inextinguible. Qualité rare en tout temps que la verve, mais plus rare et plus précieuse que jamais dans une époque épuisée où personne ne vit fort ! La verve est une des qualités dominantes de l'auteur de la *Chanson des gueux*, et il fallait qu'elle fût de bonne trempe pour avoir résisté au besoin d'effet à tout prix qu'il poursuit avec tant d'acharnement dans tout le cours de son livre, et particulièrement dans la troisième partie intitulée : *Nous autres gueux !* — Partie inférieure de ses poésies, trop pantagruélique à mon gré, et dans laquelle non pas seulement l'ivresse, mais l'indigestion est glorifiée. — (XI-184.)

—

Alors que la morale religieuse n'est plus, quand la pauvre littérature, qui mourra aussi, un de ces jours, de son immoralité, existe encore, il n'y a plus que la question esthétique à poser devant un livre comme celui des *Blasphèmes* ; il n'y a plus qu'à savoir si nous avons, malgré l'horreur de son livre, un poète de plus dans M. Richepin.

Et bien, je dis que la critique littéraire peut prendre ce livre et l'écailler comme on écaille un poisson, et le râcler du fil de son couteau et en retrancher, couche par couche, tout ce qui déshonore littérairement une telle œuvre, c'est-à-dire le gongorisme effréné, l'atroce mauvais goût, les bassesses ignobles et malheureusement volontaires d'expression, l'haleine des pires bouches, enfin tous les défauts dont l'auteur a fait comme à plaisir d'immondes vices, il restera et on trouvera, sous tout cela et malgré tout cela, un énorme noyau de poésie, résistant et indestructible, qui brillera de sa propre lueur dans l'histoire littéraire d'un siècle qui a des poètes comme Hugo, Vigny, Musset, Baudelaire et Lamartine, le plus grand de tous ! — (XI-189.)

Richesse.

... La richesse, sans laquelle rien ne se peut dans ce monde voué au veau d'or, à l'âne d'or, à tous les animaux d'or et à leurs excréments... — (XVIII-4.)

—

Le mot d'ordre, l'éternelle redite des économistes, dans cette question de la misère qui épouvante les intelligences sans religion et sans courage, c'est : produire dans l'ordre matériel. En d'autres termes, faire de la richesse... Comme si la richesse se faisait, comme si elle ne se mesurait pas à la vertu de l'homme, aussi bien que la pauvreté à son désir ! — (XXII-22.)

Rire.

La *blague*, c'est le rire de l'envie, et on n'entend

plus partout que ce vilain rire-là. Il a succédé au rire spirituel de l'ancienne gaieté française, le rire piquant de l'observation, qui piquait si rapidement un ridicule et qui le montrait avec un si joli mouvement, piqué au bout de sa fourchette ! Ce rire-là a été tué par la Révolution, dont je ne me lasserai jamais de compter les massacres, et c'est la blague qui l'a remplacé. — (XXXIV-263.)

Rivarol.

... Un métaphysicien pittoresque, qui donnait du relief à l'abstrait. — (XI-119.)

—

Rivarol fut un dissipateur immense. Mais il était né riche comme tous les grands dissipateurs. Il avait les facultés les plus hautes, les plus profondes et les plus variées. Il aurait pu laisser après lui quelque monument immortel, mais la puissance nous ôte peut-être le désir. Voluptueux intellectuel, il se contenta de s'enivrer du plaisir qu'il donnait aux autres, et il le donnait sur place, à l'instant même, — avec l'idée, avec l'image, avec la parole, le geste, le regard, la voix, jouissant de son esprit comme les femmes de leur beauté ! — (VI-247.)

Robert Macaire.

...Robert Macaire, ce Talleyrand encanaillé... — (XXXI-21.)

—

Robert Macaire fut, il y a trente ans, une prodigieuse révélation, quand les auteurs le lancèrent sur

la scène, ce type fait, non pas, comme la Vénus de Phidias, avec les plus belles femmes qui étaient en Grèce, mais avec les plus vilains hommes qui étaient en France, dans un temps où il commençait de terriblement en pousser... C'était, en effet, la première saison de cette chose qui porte un nom maintenant et s'appelle majestueusement : *les affaires, — le monde des affaires !* C'était l'aurore des commandites, que tant de gens vertueux aimaient à voir lever ! L'Industrialisme moderne et la Politique, cet autre industrialisme, confondant leurs deux bagouts pour faire cette langue inouïe qui valut à Louis-Philippe l'épithète de « vieux blagueur »; l'Industrialisme et la Politique, qui avaient des procédés si rapides pour changer les consciences en un excellent fumier, obtenaient leurs premiers champignons, et leurs premiers cornichons aussi. Car, à côté des inventeurs de commandite, il fallait bien des actionnaires; à côté des faiseurs politiques ou industriels, il fallait bien des imbéciles qui se laissaient refaire !

Et Robert Macaire exprimait tout cela... Robert Macaire fut la statue en boue du Juste Milieu, pétrie par des mains en gaieté de justice. — (XXXIII-114.)

Robespierre.

Cette petite tête vaniteuse et vipérine, grosse et verdâtre comme un œuf de canard, n'avait qu'une pincée de cervelle... Cet homme, *colossalisé* par ses crimes et par les partis, cet homme — la terreur de la France ! — n'était rien qu'un lâche et qu'un sot.

... On a beau se rappeler le mot d'Oxenstiern sur

la médiocrité de ceux qui gouvernent les hommes pour s'expliquer la toute-puissance et la popularité de Robespierre... On a peine à croire que le monde ait été — ne fût-ce qu'une heure ! — plus sot et plus lâche que ce lâche et ce sot... L'imagination grandit les êtres qui ont été des fléaux, et voilà ce qui a grandi ce petit bonhomme de Robespierre, même après sa chute... Comme son maître Rousseau, c'était une âme de laquais qui voulait devenir grand seigneur, et qui s'y prenait mal pour cela.

... Mme de Staël — elle aussi ! — l'a exagéré de contre-coup, quand elle appela notre sublime empereur : « Robespierre à cheval ! » C'était faux, dérisoire et petit comme la haine d'une femme, un pareil mot ! Napoléon n'était pas plus Robespierre à cheval que Robespierre, sur la colonne Vendôme, n'aurait été Napoléon. — (X-302, 303, 304.)

Rochefort (Henri).

Le vin de Champagne est meilleur quand il est glacé... Telle est la plaisanterie de Rochefort. On conviendra que si elle manque de chaleur et trop souvent de variété, elle ne manque point de puissance... Acéré d'ailleurs, et acéré avant tout, aiguisé sur les quatre côtés de sa lame, dès les premiers mots qu'écrivit le talent vibrant de Rochefort, quand il débuta dans la chronique, on reconnut le petit sifflement de l'acier ou de la cravache dans la main qui les prend et qui sait s'en servir. On sentit que ce chroniqueur qui débarquait dans le commérage n'était pas une commère, mais un compère, et qu'il pourrait bien

faire de la chronique une polémique, et pratiquer une bonne trouée dans les choses du temps... Il y a sous la pantomime, fort bien exécutée, de ces coups de cravache impitoyablement et froidement appliqués à toutes les vanités et les avidités ambiantes, par ce jeune chroniqueur qui ne se contente pas de raconter, mais qui châtie, un *faire* de moraliste en germe, de moraliste pour plus tard... La chronique le permettra-t-elle ? La chronique, cette Armide du journalisme pour les jeunes esprits qu'elle amollit, retiendra-t-elle et dépensera-t-elle à son service stérile de poste aux lettres cette force vive que je vois en Rochefort?

... Henri Rochefort est un des plus beaux fils de cette chronique que j'accusais récemment d'être un genre mortel à la littérature et au talent, et qui, comme la Révolution française, comparée par Vergniaud à Saturne, doit dévorer tous ses enfants... La chronique ne coupera point la tête aux siens comme la Révolution française, mais elle leur videra le cerveau. — (XXII-269, 277, 278 — Mars 1866.)

Roman.

Le roman, tel que nous le concevons, nous autres modernes, devait être nécessairement le fruit tardif des civilisations excessives. N'est-ce pas l'épopée dernière des peuples chez lesquels l'individualité reprend la place qu'elle avait à l'origine des sociétés, et lutte par les mœurs avec ce qu'on appelle d'un air suprêmement pédantesque : des institutions. Un roman comme *Daphnis et Chloé* n'est qu'une bucolique dont un génie chrétien peut faire, au bout de quinze cents

ans, une autre bucolique intitulée *Paul et Virginie*. Mais une telle composition — pas plus que ces récits naïfs du Moyen-Age... — peut-elle rappeler, en quoi que ce puisse être, ces créations de l'imagination et de l'observation tout ensemble, qui commencent à la *Princesse de Clèves* et qui finissent aux *Parents pauvres* et aux *Paysans?*

... Le roman, dans lequel il peut très bien entrer de la fantaisie (Voir le *Tristram Shàndy* de Sterne), doit toujours prendre sa base dans la réalité, qu'il idéalise ou qu'il n'idéalise pas, mais qu'il ne peut jamais fausser. Cela étant, on comprend très bien que le roman ne peut pousser qu'assez tard sur l'arbre des littératures. L'imagination tout d'abord n'est pas réfléchie. Elle ne tient pas à être savante, — et quand elle sent la nécessité de le devenir, soit qu'il s'agisse de l'esprit général d'un peuple ou du génie particulier d'un homme, c'est que ce peuple ou cet homme ont déjà largement vécu. — (IV-Préface.)

—

Il n'existe point et il n'existera jamais de Cuvier pour recomposer les nuances sociales perdues, qui ne laissent pas d'os après elles, comme les animaux engloutis. Il faut donc les décrire tant qu'elles durent. Il faut les arrêter au passage, et c'est là le fait des romanciers, ces historiens des mœurs, bien plus profonds et bien plus éclairants, croyez-le, que les historiens de l'Histoire ! — (IV-176.)

—

Le roman est l'épopée moderne. Que cela plaise ou non aux esprits incapables d'en produire un seul,

le roman est le livre des sociétés qui périssent en proie aux extrêmes civilisations. Mais, justement à cause de cette destinée, justement à cause du grand nombre de romans que nous avons déjà, et qui chaque jour vont se multipliant davantage, la forme du roman, sur laquelle on se blase, devient d'une prodigieuse difficulté. —(XIX-180.)

—

Mettre des théories quelconques dans un roman est une des manies de notre siècle... Reste de doctrinarisme qui nous domine encore, et dont nos enfants auront la piété de seulement sourire, en pensant au scepticisme de leurs pères, quand ils trouveront de ces discussions pédantesques au milieu de nos romanesques inventions. — (IV-139.)

Rome antique.

La bêtise moderne est de croire à la liberté chez les Anciens. Rome, en particulier, nous a valu les imbécillités féroces, sous prétexte de liberté, de la Révolution française. Rien de ce qu'on en dit n'exista. Rome, qui a mérité, avant le Christianisme, d'être la maîtresse du genre humain, ne l'a été que parce qu'elle fut le pouvoir le plus fort qu'il y ait eu parmi les hommes. Les piailleurs contre le despotisme n'ont pas su voir combien, au fond, elle était despote, et bien moins encore dans ses hommes d'Etat que dans ses institutions...

... Ces institutions puissantes, dans lesquelles tenaient tant de place la naissance, la richesse, l'aris-

tocratie, les classifications, les hiérarchies, tout ce que la démocratie abhorre. — (X-21.)

Ronsard.

Quand on lit ces vers d'un caractère si vivement, si surabondamment plastique, on est tenté de voir dans Ronsard un Rubens littéraire... Ronsard n'est nullement un poète concentré, comme, par exemple, le fut Dante. Il n'aurait jamais su enfermer, comme Dante, tout un monde dans un seul mot, dans la facette de bague d'une épithète, reluisant, comme un grenat sombre, à la fin d'un vers... Ronsard, au contraire, est un diffus et un bouillonnant de lumière, répandant autour de lui le son et la peinture : *spargens sonum et picturam*, et c'est par là, c'est par ce genre de génie et par l'abus de ce génie qu'il règne encore sur nous, sur l'imagination débordée, décadente et désespérée d'une époque qui a lâché tous les freins et toutes les ceintures. — (XI-11 et 12.)

—

L'incroyable magie de Ronsard est précisément que sa poésie est d'autant plus charmante, et quelquefois plus belle, que sa langue n'est pas encore une langue venue, à contours pleins, arrêtés et purs.

...Victor Hugo, c'est Ronsard, en effet, mais après Ronsard, dans une langue toute faite ; — tandis que Ronsard était, dans une langue qui n'était pas faite, un Victor Hugo avant Victor Hugo. — (XI-13 et 15).

Rousseau (J.-J.).

Il n'y a que les blasés du XVIIIe siècle, les écœurés

de plaisir de ce temps libertin, qui aient pu donner du génie à Rousseau, à ce déclamateur qui parlait parmi eux de vertu comme Diogène ou Antisthène chez Laïs, et par reconnaissance d'une sensation nouvelle qui leur paraissait piquante. La condition première, la condition impérieusement exigible du génie, c'est la sincérité ; et Rousseau, en rien, ne fut sincère. Il ne l'était pas plus dans l'idée que dans l'expression ; il avait la faculté de se monter la tête, comme un acteur qu'il était. C'était un souteneur de thèses, comme on est un souteneur de filles. — (IX-53.)

—

... Rousseau, ignorant et novateur, — deux choses qui s'enchaînent : car savoir beaucoup empêche d'inventer. — (XVI-68.)

—

Rousseau... une de ces âmes coquinement honnêtes, qui se passionnent d'esprit pour le bien et de volonté pour le mal. — (XIII-24.)

Rousseau (Théodore).

Le trait unique qui peut donner tout dans la physionomie d'un homme, ce trait caractéristique chez Théodore Rousseau, et sur lequel il faudrait être très fort pour, comme il le faudrait, appuyer, c'est, si je ne me trompe, l'absorption de l'être tout entier par le despotisme absolu de l'art. Rousseau n'était pas seulement un grand peintre : il était la peinture... Il était le génie non abstrait, mais concret, de la peinture elle-même dans son attention éternelle, dans son

infatigable ouverture d'yeux, ajustés sur les choses visibles comme l'œil du canonnier qui pointe... Il garda toute sa vie cette attitude inouïe qui suppose une force !... Cette attitude sans distraction, sans remuement de paupières, même quand sa main faisait des chefs-d'œuvre, cette main, la plus acharnée main de peintre, et qui n'allait pourtant jamais aussi loin que l'acharnement de son regard !

... Il n'était vent de flamme au désert
Qui lui fît baisser la paupière !

a dit le poète, du sphinx. Mais à Rousseau non plus.. Le vent des flammes de la vie n'a point fait baisser ce regard, attaché sur la nature pour la saisir et la peindre dans ses beautés mystérieuses... Cette grande déesse, la : *My Goddess !* de Shakespeare, n'a jamais été surprise et regardée par personne comme par Rousseau. Seulement, moins bégueule et plus généreuse que Diane, elle ne lui a pas, pour sa peine, fait pousser deux cornes sur la tête comme à Actéon, mais deux rayons ! — VII-98.)

Russie.

Analysez donc cet empire singulier, inachevé et vieux déjà, vous ne trouverez en bas que les hordes des Ivans dont les tentes, fichées dans la terre, ne se lèvent plus et sont des villes, et en haut des indivis dualités européennes qui, par le cerveau de Pierre Ier ou de Catherine II, ont *pensé* un gouvernement comme l'aurait pensé Montesquieu. Entre ces esprits

européens, ces fabricateurs de peuple à la main, et ces hordes qui sont le matras sur lequel ils ont opéré avec une si grande énergie, on chercherait en vain un peuple. Le creuset est prêt, la matière chauffe ; il viendra sans doute, mais il n'est pas venu. Malgré le commandement, malgré l'obéissance, malgré ce fouet d'or avec lequel on bat la mer et qui n'a jamais quitté la main des races asiatiques depuis Xerxès jusqu'à Pierre-le-Grand, un peuple à sculpter en pleine barbarie ne se coule pas aussi vite que la statue de Falconet. —(XXI-29— Novembre 1852.)

Saint-Barthélemy.

La Saint-Barthélemy n'est nullement un fait qu'on puisse détacher et isoler des autres faits contemporains. Elle n'est pas un événement sans racines, une fille sans mère, une monstruosité née, un soir, de la combinaison spontanée et perverse de quelques âmes scélérates. Elle peut être cela aussi, mais elle est certainement plus que cela. Qui ne la voit que sur le cadran de l'hôtel du Louvre, le 24 août 1572, ne la voit pas toute, dans cet étranglement de quelques heures. Ce massacre de protestants par des catholiques, qui s'appelle la Saint-Barthélemy, n'était que la réplique à d'autres massacres de catholiques par des protestants, qu'on a appelés un jour des *Michelades*, à Nantes, parce qu'ils avaient eu lieu le jour de la Saint-Michel ; tueries sans cesse renouvelées et qui auraient pu se timbrer du nom de tous les saints du calendrier. La France, alors aussi malheureuse qu'Ugolin qui dévorait ses enfants, était dévo-

rée par les siens. Elle était mangée par deux terribles bouches ! Mais de ces deux bouches matricides, la plus coupable était certainement celle qui avait mis la première dent et la première morsure dans la chair maternelle. — (VIII-94.)

—

...Cette Saint-Barthélemy inévitable et nécessaire, et que les catholiques firent une *nuit* contre les protestants, parce que le *lendemain*, s'ils ne l'avaient pas faite, les protestants allaient en faire une contre eux ! La Saint-Barthélemy, qui, par parenthèse, attend toujours son historien, fut un fait de guerre bien plus qu'un fait de politique...

A la guerre, on s'embusque pour écraser l'ennemi. On tombe *de nuit* sur le camp de l'ennemi pour le tailler en pièces ; et, par toute terre, dans tout pays et en toute langue, cela s'appelle une surprise et non une perfidie. Il n'y a rien là de déshonorant.

Le déshonorant, c'est la guerre elle-même, si elle est injuste ou impie, et la responsabilité de la guerre est bien à ceux qui la commencent... Or la France, catholique depuis des siècles, n'avait pas de raison pour se faire la guerre à elle-même. Il fallait que le protestantisme la rompît en deux, pour que des deux côtés on lui arrachât *ses* entrailles.

...La guerre, ceux-là qui, en France, la commencèrent, furent les protestants. — (XXXIII-349.)

Saint-Cyr.

En France, qui tient les femmes tient le fond même de la société, le secret de la civilisation. Or,

l'élève de Saint-Cyr, de 1688 à 1715, était la civilisation française dans une de ses plus adorables incarnations. Les idées et les sentiments de ce siècle, si splendidement civilisé, se réfléchissaient et se raffinaient en ces jeunes personnes chez qui l'éducation s'ajoutait à la race, de même que les choses les plus grandes qui nous environnent peuvent se réfléchir dans une des facettes de la pierre précieuse qu'on porte au doigt, tout en s'y opalisant des propres couleurs de la pierre. Assurément, aux yeux de qui sait discerner et sait conclure, l'histoire de la maison de Saint-Cyr est une vue prise sur l'esprit et les mœurs du grand siècle, saisis, comme au plus frais et au plus pur de leur source, dans l'âme des jeunes filles qui y étaient élevées et dans l'éducation qu'on leur donnait. Si la science a quelquefois recherché les formes de l'arbre dans son germe, il semble qu'on puisse s'expliquer, par cette organisation de Saint-Cyr, la destinée et l'influence de toutes ces femmes qui allaient devenir la tige en fleurs de la société de leur pays et de l'Europe. — (XXII-30.)

Sainte-Beuve.

Sainte-Beuve est une personnalité très rare dans la littérature de ce temps. C'est à la fois un homme d'étude et un homme du monde.

Bénédictin libre de sa petite maison de la rue du Montparnasse, il ne s'y cloître qu'à ses heures... On le rencontre assez souvent lisant dans la rue quelque Elzévir à tranche dorée, et c'est une image de sa vie... Il étudie toujours, mais il va... Et les personnes qu'il

rencontre, il les voit, les salue et leur parle, causeur éolien dont vous qui passez êtes la brise et tirez de délicieux accords, aimable sans distraction, suffisant à tout, plein de présence d'esprit et d'alacrité, une moitié de lui à sa lecture, l'autre moitié à vous, son doigt faisant *signet* au livre qu'il rouvre et reprend quand vous l'avez quitté. Voilà, en tout et en deux traits, Sainte-Beuve ! Abeille de livres acharnée à cette fleur qu'il aime, plus abeille encore de relation, et faisant miel de tout pour le compte de la littérature.

... Sainte-Beuve, parmi tant de gens dont l'art pénible tourne au métier, aime vraiment la littérature. Elle a été pour lui une brillante maîtresse, et la maîtresse s'idéalisant est devenue sa meilleure amie. Toutes les fidélités de l'esprit, il les lui a gardées, et pour des poètes et des artistes, l'esprit, c'est bien plus profond que le cœur ! — (XVI-180.)

—

Sainte-Beuve a toujours repris ses idées en sous-œuvre pour y ajouter ou en retrancher, tant elles lui semblaient incertaines ! refaisant, raturant, savetant, ajoutant de nouvelles impressions aux anciennes, à ses notes d'autres notes, fourmi de travail entassant fétus sur fétus, grains de poussière sur grains de poussière... Cela peut être intéressant à voir faire, mais assurément ce n'est pas là de la critique, cette grande chose de mesure et de poids, de principe et de certitude. Les derniers *Portraits* qu'il ait retouchés sont presque des contradictions avec ce qu'ils étaient d'abord. Il aurait vieilli vingt ans encore

qu'il les eût retouchés à nouveau. Son œuvre critique me fait l'effet d'un interminable obélisque de notes sur notules et de notules sur notes, sur la pointe duquel il y aura toujours de la place pour d'autres notules qui viendront... Sûr de rien et curieux de tout, comment voulez-vous qu'un homme puisse être jamais un critique, — un juge intellectuel de ce qui fait la beauté ou la laideur des œuvres humaines? Comment voulez-vous que ce regardeur de près les englobe d'un regard et les voie de haut ? Comment voulez-vous que ce qui n'est pas la Force soit la Justice? Il faut du biceps pour tenir droite cette balance. Les plus fines mains n'y suffiraient pas. — (VI-60.)

—

Comment M. Sainte-Beuve a-t-il perdu ce don d'originalité inestimable qu'il avait à vingt ans, c'est-à-dire à l'âge où l'on n'a guère, même avec du talent et de l'avenir, que la folie de l'imitation, quand on n'en a pas la niaiserie ?... Comment lui, dont les premiers chants furent des cris étouffés si poignants, et les peintures d'une réalité qui saisissait le cœur comme la vie même, comment ce Rembrandt du clair-obscur poétique qui s'annonçait alors, est-il devenu, la vie aidant, avec ses expériences, ses blessures et les ombres sinistres qu'elle finit par jeter sur toutes choses, moins pénétrant, moins mordant, moins *noir* et *or* (la pointe d'or dans un fond noir) qu'en ces jeunes années où l'on est épris de roses lumières? Pourquoi enfin le Rembrandt annoncé, le Rembrandt n'est-il pas venu ?...

Question instructive et intéressante ! J'en ai cru

trouver le mot, et je le dirai, dussé-je insurger contre moi les esprits amoureux de littérature ! M. Sainte-Beuve, le lettré, le littérateur, le professeur (ces trois choses n'en font qu'une) a rongé le Sainte-Beuve poète. Joseph Delorme n'aurait pas professé. L'originalité première s'en est allée au contact de tant de livres, sous le frottement de tant d'esprits ; elle s'est dérobée sous le poids de tant de connaissances, inutiles à qui a vraiment génie de poète.

M. Sainte-Beuve a écouté les livres plus que la vie. Il a pris pour elle les ornements de la pensée, et toute la poésie qui était en lui à un degré supérieur d'énergie, tout le temps qu'il savait moins, et par conséquent qu'il était plus sincère, la poésie est morte, indigérée de littérature ! — (III-101.)

Sainteté.

La simplicité du saint vaut mieux que la sagacité du génie. Être saint, c'est être plus que tout : c'est un déclassement sublime de l'humanité. — (IX-327.)

—

...Un saint, c'est-à-dire un de ces phénomènes auxquels on ne doit croire qu'à la dernière extrémité. — (IX-346.)

Saint-Simon.

Malgré la hauteur de ses formes, voilà cet homme populaire ! Mon Dieu, oui ! Saint-Simon, l'aristocrate violent et inflexible, l'homme de la race, de la tradition, de la distinction, de l'étiquette, de la politesse, de ces mille nuances sociales que nous, les

déclassés, les pressés de vivre, les locomotives humaines, nous n'avons guère que le temps de mépriser; Saint-Simon a trouvé des admirateurs là où il les aurait le moins cherchés, s'il avait pu nous deviner, ce qui l'eût tué d'apoplexie..... Si démocrates, en effet, que nous soyons sortis du ventre de nos mères, les révolutions, nous avons des passions qui donnent la main à celles de cet aristocrate, et c'est par là qu'il nous entraîne !... Nos raisons d'abaisser ou de diminuer Louis XIV, le Roi absolu, ressemblent plus qu'on ne croit à celles du duc de Saint-Simon ; car des aristocrates comme lui sont des démocrates par en haut et entre eux, comme nous sommes, nous, des aristocrates par en bas. — (XIV-3,5.)

—

La probité d'un historien se compose de l'amour du vrai le plus pur et de la plus scrupuleuse surveillance de soi-même. Or, franchement, il faut bien en convenir : cet homme à la bile incendiée, cet ambitieux et ce glorieux Saint-Simon, qui ne fut rien quand il aspirait à être tout, et qui se retirait de la cour et de l'indifférence de Louis XIV dans la solitude de ses mémoires, son refuge et sa consolation, ne se surveille pas infiniment et ne se préoccupe pas beaucoup de la grande question d'être juste.

... Il est évident que les mémoires devenaient pour lui ce que le poème de l'*Enfer* fut pour Dante, qui, dit-on, y mit ses ennemis. Mais ce que l'on passe à un poète, à un faiseur de fictions, on ne peut pas

le passer à un homme dont le métier sublime est de faire de la vérité. Dante peut impunément être injuste. Il a l'âme d'un poète. Nous connaissons ces sensitives violentes ! On sait ce que c'est que le poids de l'âme d'un poète ! Mais Saint-Simon est historien. — (XIV-22,23.)

Sand (George).

Elle a cette chance, pour son bonheur littéraire du moment, de n'avoir pas d'originalité. Ah ! Elle est bien heureuse ! Elle ne choque personne par ce grand côté de l'esprit que les forts seuls savent aimer, et que les moyennes intellectuelles qui lisent, détestent. — A la place, elle a ce qui plaît, avant tout, aux moyennes : l'abondance et la facilité. Comme son style est *coulant !* disent les bourgeois. C'est leur éloge suprême. Ils ne se soucient guère de ce qu'il charrie de limon, pourvu qu'il coule ; car Mme Sand, qui a l'abondance, n'a pas la correction... Mais le bourgeois est comme les anguilles, il ne hait pas la vase ; il est mieux là-dedans. — (V-56.)

—

Il est quelque chose de primitivement *comme il faut* en Mme Sand, dans cette femme comme il ne faut pas. Elle a fait tout ce qu'elle a pu pour chasser de ses veines la goutte de sang aristocratique qui y coulait. Mais cette goutte de sang, qui y est restée, faisait, aux yeux des démocrates, des purs, des absolus, des vrais citoyens, qui l'y voient toujours, tache dans son rubis, à cette Rouge ! Chez Mme Sand, la femme a beau descendre, on voit bien

qu'elle descend, ce qui implique qu'on vient de plus haut que ceux à qui on se donne. Quoique la malheureuse ait volontairement dérogé, quoiqu'elle se soit prostituée aux idées de son siècle, elle n'est cependant pas pour rien la petite-fille du maréchal de Saxe, fût-ce, comme dirait Saint-Simon, par le mauvais côté de la courte-pointe. L'élément résistant en elle, c'est la race, — la race qu'on dégrade, mais qu'on n'abolit pas, quand même on coucherait avec tous les valets de Mme de Warrens, les uns après les autres ! — (V-268.)

Sandeau (Jules).

La moralité de M. Jules Sandeau, dont on parle beaucoup et à laquelle les œuvres immorales des romanciers contemporains ont fait un repoussoir superbe, sa moralité n'a pas plus de caractère et de vigueur que son talent. C'est la moralité d'un sceptique bien élevé, qui prend les idées reçues et les sentiments naturels, et qui s'en sert dans l'intérêt de ses petites combinaisons romanesques... M. Sandeau appartient à cette moralité bourgeoise qui n'a pas de croyances solides et profondes, mais qui ne veut pas qu'on lui vole ses chemises ou qu'on les lui chiffonne, et qui, comme Voltaire, trouve que, *si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer*... pour les domestiques. — (IV-79.)

Schopenhauer.

Dans leur inanité laborieuse, les métaphysiciens ressemblent à ces prisonniers chez les Scythes, aux-

quels on crevait les yeux pour leur faire battre le lait dans les ténèbres. Seulement, pour eux, les métaphysiciens, c'est le vide qu'ils battent, — le vide qui défie leurs pilons ! Schopenhauer fut un de ces puissants *pileurs* de vide, et il aurait le même sort que les autres, s'il n'avait été qu'un métaphysicien. Mais s'il engouffra la force de son cerveau, fait pour mieux que cela, dans le creux d'un système, il eut, du moins, la mousse des mots et le sel de l'esprit... Il était spirituel, quoique Allemand. Cela n'est pas impossible. On a vu Jean-Paul et Henri Heine, Henri Heine surtout, qui eût peloté avec Voltaire, et qui vaut, à lui seul, toute une génération de gens d'esprit ! M. Ribot, le vulgarisateur de Schopenhauer, prétend qu'il y avait, en cet Allemand, du Français, de l'Anglais et de l'Indou, et il est heureux que, dans cette complexité de natures, ce soit le Français qui ait dominé. En effet, Schopenhauer, comme tous les spirituels, vivra par les détails de son œuvre, les aperçus, les paradoxes mêlés à son système ou qui en sont sortis. Son système, véritable effort d'esclave qui fait de la métaphysique comme le noir fait de la canne à sucre, ira rejoindre les autres systèmes de métaphysique qu'a vu passer le monde, dans ce vaste cimetière d'éléphants où ils gisent tous, oubliés ; mais on en rapportera les choses d'esprit comme des ivoires. Et c'est ainsi que, pour la place de Schopenhauer dans la mémoire des hommes, il lui aura certainement plus servi d'avoir lu Chamfort que d'avoir médité sur Kant. — (IX-284.)

Sens commun.

Ce sens commun et moral qu'on appelle : *la philosophie de tout le monde...* n'est la philosophie de tout le monde que quand nulle autre philosophie ne l'a dépravé. Or c'est là, aujourd'hui, la question! Les philosophies matérialistes surgissent de toutes parts. Quoique sans génie, sans talent, sans esprit, sans homme d'intelligence première, elles s'emparent de l'esprit moderne avec un effroyable ascendant, et elles rencontrent précisément dans le « sens commun » d'un temps *matérialisé* de mœurs par une corruption de deux siècles, le plus redoutable auxiliaire. — (IX-444.)

Sentiment.

L'homme n'est jamais assez intellectuel pour pouvoir se passer de sentiments, et les plus forts sont les sentiments blessés. Les plus beaux génies, ces fleurs pourpres qui s'épanouissent dans le cerveau, ont leurs racines dans le sang de nos cœurs, et ce que les Livres saints appellent : « le sel de la sagesse » n'est probablement que le sel des pleurs que nous avons répandus ! (XII-288.)

Sentimentalité.

Il n'est pas besoin d'être un observateur ou un penseur, ou un esprit politique de premier ordre, pour savoir qu'en France il y a une sentimentalité niaise, dans laquelle flotte la majorité des esprits comme dans son atmosphère naturelle. C'est l'air de

ce pays bénévole, qui sans cela serait trop spirituel !

Beaumarchais a menti : nous ne nous tempérons pas par des chansons, mais par des romances. — (XI-100.)

Sévigné (Madame de).

... La Célimène de la maternité... — (XXII-42.)

Elle fut sage, mais elle ne fut pas pure... Elle fut sage comme le poisson est frais lorsqu'on le met dans la glace. Naturellement elle y était. Elle a dit quelque part, avec cette expression hardie qu'elle avait, comme un page, dans cette société qui montrait sa gorge comme on ne la montre plus, mais qui était *collet-monté* dans le langage ; elle a dit, de je ne sais plus quelle froideur de son temps : « C'était de la citrouille fricassée dans de la neige. »

Elle n'était pas de la citrouille, elle, mais elle était de l'ananas ! De l'ananas dans de la neige, c'est un sorbet exquis, et c'est Mme de Sévigné ! Allez, ses yeux n'étaient qu'une gelée bleue. On les trouvait jolis, scintillants, dardants, agaçants ; ils plaisaient à l'esprit, mais ils ne disaient rien à l'âme ! Prude, en somme, sous ses airs de page, honnête toute sa vie sans que cela lui coûtât un sou d'effort pour le rester, coquette d'esprit, de coiffure, de corsage, de bras nus abandonnés, qui se donnaient à tous et qui n'ont jamais étreint personne, coquette même de maternité, Mme de Sévigné résume en elle deux figures de Molière qui, dédoublées, font la femme française : Elmire et Célimène. Elle est Elmire par le fond, et Célimène par

la forme ; Elmire au centre, Célimène par les extrémités. C'est une Française accomplie. Esprit français, tempérament français, gaieté française, génie de style, — intraduisible, tant il est français ! — (XXII-250.)

—

Les lettres de Mme de Sévigné étaient lues dans quelques salons, et cela seul en faisait un livre ; car dès qu'on est trois, il y a un public, le problème de Beaumarchais est résolu et la sottise littéraire se met à pousser. — (VII-169.)

Shakespeare.

Pour mon compte, je n'ai jamais cru aux traductions en vers de Shakespeare. La gloire de tout poète est de n'être pas traduisible, mais Shakespeare surtout ! Shakespeare, le noir génie de l'Angleterre, que vous ne pourriez pas, même quand vous en auriez la puissance, mettre en vers français — dans cette langue claire de France — sans diminuer la profondeur de sa nuit !

C'est une question d'atmosphère... Chaque poète de génie en a une qui sort de son génie et qui l'enveloppe, et c'est cela — c'est cette partie impondérable de son génie — qui résiste à tout transbordement qu'on en veut faire dans une traduction. — (XXXV-226.)

—

Les critiques de Shakespeare ! Tous, plus ou moins, ont attaché leurs rêves à cette immense réalité de Shakespeare. Ils ont vu en lui ce qu'on voit dans les

nuages du ciel, les flots de la mer et le regard de la femme aimée : c'est-à-dire tout ce qu'on veut y voir. — (XII-44.)

—

... Hamlet... Roméo... L'un, c'est la pensée assez intense pour arriver à la folie ; — l'autre, la sensation assez passionnée pour arriver à la souffrance ; — car Dieu ne veut pas plus qu'on s'enivre avec sa pensée qu'il ne veut qu'on s'enivre avec son bonheur ! — (XII-23.)

—

Roméo et Juliette... Cette œuvre dont le coloris n'a pas plus vieilli que l'aurore... — (XII-17.)

XVIIIe siècle.

Un siècle sédentaire comme le XVIIIe siècle, qui vivait dans des salons ou dans des cafés, dut naturellement raffoler de Gil Blas, de ce gentilhomme de grande route, l'idéal impossible d'un bonhomme parfaitement cul-de-jatte en fait d'aventures, qui passa sa vie en habit gorge de pigeon à jouer au domino au café Procope, entre sa tabatière et sa bavaroise, dans la plus grasse et la plus bourgeoise des tranquillités ! Trop philosophe et trop libertin pour avoir le génie de la passion, cette source inépuisable du roman de grande nature humaine, le XVIIIe siècle, le siècle de l'abstraction littéraire comme de l'abstraction philosophique, qui n'eut ni la couleur locale ni aucune autre couleur, — qui ne peignit jamais rien en littérature, car Rousseau, dans ses *Promenades*, n'est qu'un lavis, et Buffon, dans ses plus belles pages,

qu'un dessin grandiose, — ce siècle, qui ne comprenait pas *qu'on pût être Persan*, dut trouver, le fin connaisseur qu'il était en mœurs étrangères ! le roman de *Gil Blas* une œuvre diablement espagnole, sur le simple vu de quelques résilles et de quelques guitares, et surtout de quelques sandales d'inquisiteur laissées à la porte de la chambre des femmes pour empêcher ces polissons de maris d'entrer. — (XIX-114.)

—

Le XVIII[e] a préparé et il a fini par accomplir la Révolution française. Et quand nous n'aurions pas d'autre raison que ce beau chef-d'œuvre, cette raison suffirait pour nous faire mépriser ce siècle vil, malgré l'éclat de ses talents et de ses vices, et dont on peut demander s'il fut plus criminel que lâche, ou plus lâche encore que criminel. — (X-207.)

—

... Cet édifice de colifichets, — le XVIII[e] siècle, — qui allait s'écrouler dans un incendie. — (XXI-67.)

XIX[e] siècle.

Le XIX[e] siècle, que j'aurai l'insolence réfléchie d'appeler, malgré les *positivismes* qu'il invente et les prétentions qu'il affecte, le siècle du scepticisme absolu, du touche-à-tout philosophique, et de l'écroulement de tout sous ses mains *toucheuses*... — (XI-114.)

—

... Ce temps où l'âme se retire de toutes choses

devant la sensation et la matière envahissantes. — (XXIII-259.)

—

... Les hâtes et les distractions de ce malheureux siècle, qui ne peut ni ne veut s'asseoir... — (XVII-118.)

—

... Ennuyé, nerveux et morose comme le siècle qui commençait (le XIXe) et qui fut le siècle de l'ennui, — d'un ennui inconnu jusque-là et qui date, en France, de Mme du Deffand, la célèbre ennuyée, qui semble avoir fait pénitence, par l'ennui de ses dernières années, pour le Régent dont elle avait été la maîtresse, pour ce diable d'homme qui s'était si prodigieusement amusé ! C'était le siècle d'Obermann, de cet impuissant d'Obermann, qui bâillait dans le bleu au sommet des Alpes ; de René, « ce dégoûté sans avoir joui » ; de Werther et de Jacopo Ortis, ces héros du suicide. Adolphe, qui ne se tue pas, complète, par un ennui plus lâche, l'ennui lâche de ces fameux ennuyés. — (XVI-285.)

Simon (Jules).

Arrivé à cet âge de la vie où l'on paquette son bagage pour la postérité, M. Jules Simon s'est fait moraliste et presque théologien ! Singulière morale, il est vrai, et théologie plus étrange encore ! Il a écrit un livre du *Devoir* sans sanction et un autre livre de la *Religion naturelle*, qui n'est qu'un catéchisme à l'usage de ceux qui n'ont pas la tête faite

pour la philosophie et de ceux qui n'ont pas le cœur fait pour la religion ! — (I-70.)

Socialisme.

Il n'y a que le diamant qui puisse couper le diamant. Il n'y a qu'avec des débris d'idées chrétiennes qu'on peut attaquer la religion chrétienne... Leur socialisme, dont ils font tant les fiers, n'est que du christianisme renversé, et c'est la seule chose qu'il nous faille leur dire quand nous voulons nous moquer d'eux : Vous n'inventez pas dans l'erreur. Vous êtes stériles, et sans nous que vous insultez, sans nous, chrétiens, vous n'auriez pas même d'injures à nous dire. *Vous ne seriez pas !* — (XIX-241.)

—

Il faut avouer que l'Église avait vu plus juste et plus loin que toutes les sciences écloses hors de son sein. Depuis qu'elle est établie, elle avait préparé la solution du problème social dans le fond du cœur de chaque homme. C'est là qu'il est, en effet, et non ailleurs. Mère à qui la tendresse avait appris la vraie science, l'Église savait mieux que l'économie politique de nos jours le mystère de la douleur humaine, et ses diverses complexités.

... En inspirant la résignation aux classes dénuées et opprimées, en appuyant à de sublimes espérances la moralité défaillant sous toutes les croix de ses épreuves, elle avait plus fait pour diminuer l'oppression et la misère, et, disons davantage, doubler la richesse sociale, par la modération ou les renoncements de la vertu, que l'économie politique qui re-

prend à son tour le problème résolu par l'Église depuis tant de siècles, et qui prétend le résoudre aujourd'hui, avec toutes les convoitises excitées de la nature humaine, aussi aisément et plus complètement que l'Eglise avec toutes ses abnégations. — (XXII-17, 18.)

—

... Les systèmes actuels, qui tendent à refaire un monde sans modèle, ces systèmes *insulteurs* du passé et que j'appellerais parricides, car ils mordent au sein la tradition dont nous sommes tous les fils... — (XVII-88.)

Société.

... Une société comme la nôtre, qui n'est pas plus athée résolument qu'elle n'est chrétienne, qui trempe par un bout dans l'athéisme, par l'autre bout dans un Christianisme ramolli... — (XVIII-5.)

—

On ne l'a point assez remarqué, c'est sous la solive blasonnée du château féodal que la société française est née ; c'est là qu'elle a commencé sa première causerie, cette *causerie* charmante, cette maîtresse de maison qui faisait si adorablement les honneurs de chez elle à l'univers ensorcelé. C'est là qu'elle a dit son premier mot et laissé son premier sourire, entre quelque châtelaine oisive, quelque vieux prêtre savant et aimable, et le troubadour qui passait ! Avant Louis XV, cette société d'un instinct si juste, et qui vivait dans une telle atmosphère de lumière qu'on y disait, en riant, qu'un gentilhomme savait

tout sans avoir rien appris, n'avait jamais songé, il est vrai, à devenir littéraire et à échanger ses grâces naturelles, saines et savoureuses, contre le caquet pédant des cercles et l'histrionisme philosophique des salons ; mais, alors même que les influences du XVIIIe siècle commençaient de l'atteindre et de la gâter, elle n'était pas pour cela uniquement dans les salons parisiens, où l'on veut obstinément la voir toujours. — (XXI-65.)

Sonnet.

Le sonnet est une forme vieillie, et ce n'est rien que de vieillir, — vieillesse, dans les choses de l'intelligence, c'est souvent parfum, sagesse et profondeur, — mais c'est une forme bornée, et il nous est impossible d'avoir pour elle le respect qu'avait Despréaux...

Le sonnet si vanté, à cause de la difficulté vaincue, chez un peuple qui a toujours aimé à vaincre la difficulté, n'est que l'amusette des sociétés qui jouent aux petits jeux de la littérature... Ni les grands noms de Shakespeare, de Milton, de Corneille, de Machiavel, de Pétrarque, qui ont splendidifié ce mode de poésie, si écourté et presque puéril, ne me troublent et ne m'imposent. Ils coulèrent leur pensée dans ce moule parce que ce moule était à la mode de leur temps. Mais ils l'y ont étriquée, étranglée ; c'étaient des aigles pris à la sauterole ! Tout au plus était-ce bon pour les Voiture et les Benserade, cette forme presque calligraphique de poésie. — (III-173.)

—

... Le sonnet, cette pauvreté opulente, la pensée cruelle à elle-même comme la femme, la coquette martyre, dont le pied saigne dans le brodequin, dont la hanche bleuit sous la baleine, mais qui se console avec l'adage : il faut souffrir pour être belle !

... Le génie dans les petites choses n'est plus le génie. L'étonnement n'est pas l'émotion. Un Alhambra fait avec un noyau de cerise serait plus étonnant que l'autre Alhambra, et cependant il toucherait moins. Mystère qui, sans nul doute, tient aux proportions de notre être ! — (III-176, 184.)

Souvenir.

1er décembre 1864 (Séjour à Saint-Sauveur). — Fait un peu de toilette vers trois heures et une visite à Mlle Adèle Du Manoir, qui vit seule dans une maison devant la porte de laquelle j'ai vu longtemps un puits, qui s'appelait le puits *Colybeaux*, et d'où l'on avait puisé l'eau qui servit à mon baptême. Le puits a disparu comme le puits de la Bible : — le puits, cette chose charmante de forme et d'usage, autour duquel les femmes font groupe et d'où elles remportent leurs cruches pleines dans leurs bras mouillés. — Suis resté une heure chez Mlle Adèle. C'est celle-là qu'enfants nous appelions *Flore*, parce que nous avions lu dans le *Dictionnaire mythologique* de Champré que Flore était la déesse qui avait le plus doux sourire. Mlle Adèle Du Manoir l'avait délicieux, et il en reste encore quelque chose sur cette bouche qui n'a plus ni rose ni ivoire. — L'ai fait pleurer, en lui parlant de sa mère, deux belles

larmes naïves qu'elle n'a pas cachées, et qui ont roulé dans ce qui lui reste de sourire. Elle a eu, *le temps de ces larmes*, à mes yeux, vingt-cinq ans. — (XXXVII-250.)

Scribe.

Scribe, ce peintre de bonbonnières, qui fit croire aux bourgeois de son temps que ses petits dessus de boîtes étaient des tableaux de mœurs... — (XXXI-29.)

Staël (Mme de).

Mme de Staël, avec beaucoup de talent, comme en ont les femmes quelquefois, ne disait pas, comme les femmes, un seul mot venant d'elle, — par la bonne raison que les femmes ne font pas des enfants toutes seules. — (XVI-211.)

Statues.

Les statues ne parlent plus. Elles ne disent plus rien à l'imagination des hommes auxquels elles commandaient un si grand respect autrefois. Réservés alors aux êtres qui ne devaient pas mourir, le marbre et le bronze, cette aristocratie, se sont démocratisés comme le reste, dans l'abjection universelle. Qui n'a pas sa statue à présent ?... — (VI-343.)

Stendhal.

... Ce dernier venu du XVIIIe siècle, qui en avait la négation, l'impiété, l'analyse meurtrière et orgueilleuse, qui portait enfin dans tout son être le venin concentré, froidi et presque *solidifié* de cette époque

empoisonnée et empoisonneuse à la fois, mais qui, du moins, n'en eut jamais ni la déclamation ni la chimère ! Stendhal est l'expression la plus raffinée et la plus sobre de ce matérialisme radical et complet dont Diderot fut le philosophe et le poète. Il a pris un morceau de la lave de ce volcan du XVIIIe siècle, qui a couvert le monde de ses scories, et il a mis malheureusement dans cette lave impure l'empreinte d'un talent profond...

... Mais ce matérialiste avait vu la guerre, la grande école du sacrifice et du mépris de la matière. Il l'avait vue et il l'avait faite, et cette saine odeur de la poudre qu'il avait respirée avait préservé la vigueur de son esprit, sinon de son âme, des dernières pourritures de la corruption.

... Il avait touché à cette baguette magique d'acier qui s'appelle une épée et qu'on ne touche jamais impunément, et il en avait gardé dans la pensée je ne sais quoi de militaire, et, qu'on me passe le mot ! de cravaté de noir, qui tranche bien sur le génie fastueux des littératures de décadence. — (XIII-32, 33.)

Sterne.

Sterne, qui croyait à l'influence des noms et qui se nommait M. Sérieux (*Stern* veut dire *sérieux* en anglais) ; Sterne, au nom duquel la vie, cette farceuse, ajouta comiquement le titre de Révérend, comme si M. Sérieux n'était pas assez ! Sterne ne fut pas bouffon que dans ses œuvres. Il le fut toute sa vie, mais naturellement, mais gracieusement et

de pied en cap... C'est un bouffon, les larmes aux yeux ! — (XII-75.)

—

... Il voyagea. Il vit la France et l'Italie. C'est en France qu'il composa ce *Sentimental Journey* que, pour mon compte, je mets bien au-dessus de *Tristram Shandy*, et dont l'observation est si fine et si voluptueusement délicate qu'elle échappe absolument aux gros yeux de congre cuit des sots.

... Il est toute une race d'esprits parmi ceux qui se croient littéraires, et qui le sont même en quelque degré, qui ne se doutent pas de la *qualité* du génie de Sterne, quand il a du génie et que les yeux du bouffon s'emplissent de ses pleurs... Il est, lui, le Rabelais des Délicats et des Tendres, dans les parties du *Tristram Shandy* qui sont réussies : l'histoire de Le Fèvre, l'abbesse des Andouillettes, etc., et surtout ces types heureux de M. Shandy, de l'oncle Toby et du caporal Trim ! Et, comme le Rabelais des Forts et des Gais, il est là d'une beauté supérieure et d'une originalité inimitable. — (XXII-79, 82.)

—

De tous les hommes qui ont jamais écrit, Sterne en Angleterre, — comme La Fontaine en France, — n'est-il pas le plus facile à reconnaître ? Lisez une page... que disons-nous ? lisez seulement dix lignes de ces deux écrivains à qui on ne peut comparer personne, et vous avez, dans ces dix lignes, entiers et visibles, ces deux esprits, véritables et charmants phénomènes qui sont une gracieuseté du bon Dieu faite à l'intelligence humaine, et qui n'ont, littérai-

rement, ni ancêtre ni postérité, apparemment pour que les hommes ne pussent pas compter sur un tel bonheur tous les jours ! Sterne et La Fontaine ressemblent à ces femmes d'un tel regard et d'un tel geste, que, masquées, le velours noir de leur masque est leur visage encore... — (XII-86.)

—

Certes ! S'il fut jamais un homme qui s'éloignât par tous ses instincts révoltés de la philosophie du XVIII[e] siècle, ce fut Sterne, cet esprit tout âme, qui n'eut peut-être de génie qu'à force d'avoir de cette âme qu'on niait si fort dans son temps ; ce fut cette délicate sensitive humaine, dont la racine trempait dans cette idée de Dieu qui fait pousser leurs plus belles fleurs aux plus beaux génies !

... Sans le Christianisme, on conçoit très bien l'esprit de Fénelon. Sans le Christianisme, on ne peut même pas concevoir Sterne.

... Malgré cet habit de ministre anglican que sa naissance lui jeta sur les épaules, c'était un chrétien de l'Évangile dans le pays de la Bible, un chrétien qui aurait dit si bien à l'Église: « Ma mère ! » et qui aurait si bien prié cette autre mère que l'Église nous fait adorer avec un enfant dans les bras !

... Humouriste à teintes adoucies et pures, dans une contrée où l'humour a des tons criards et je ne sais quelle hagarde ivresse, il ne doit la transparence de son sourire et la limpidité de ses larmes qu'à la chasteté du sentiment chrétien qui ne l'abandonne jamais... Il a la savoureuse et forte sagesse de ceux que l'Évangile a calmés, et c'est à son génie et à

ses œuvres qu'on pourrait donner ce doux nom de *larmes du Christ*, que les hommes, consolés de tout par une jouissance, ont donné à quelques gouttes d'éther parfumées de soleil ! — (XII-91, 93.)

Style.

La pensée et la forme ne se séparent pas. Elles sont congénères et consubstantielles. L'homme ne se dédouble pas. Il y périrait. Les rhéteurs seuls ont pu inventer cette platitude du vêtement et du corps, pour dire le style et la pensée. Mais où cela s'est-il vu ? Pour notre part, nous ne croyons pas plus à l'écrivain sans pensée qu'au penseur sans style... Kant lui-même a du style, quand, par rareté, il a raison. — (I-33.)

—

L'homme naît avec son style comme il naît avec sa voix. — (XXXIII-278.)

—

La société, en se matérialisant, a tout matérialisé. Les arts plastiques, qui sont la tyrannie de l'imagination et de la curiosité moderne, et qui ont pris parmi nous un développement qui tient de la rage ; les arts plastiques ont profondément modifié la notion du style en le surchargeant d'ornementations et d'images, en le poussant aux reliefs et à la couleur, qui est un relief de plus. On voudrait écrire en rondes-bosses peintes, pour mieux entrer dans l'imagination.

... C'est la peinture, et la plus intense, qui domine

en littérature. Ce n'est plus la musique, l'intangible et divine musique de la poésie lamartinienne, qui nous fondait si délicieusement le cœur dans la rêverie et semblait vaporiser en nous la réalité des douleurs, l'épaisseur noire des mélancolies... Don mélodieux du chant auquel on préfère une poésie plus physique, et qui, pour arriver à l'âme passe par un autre organe que l'oreille. La poésie passe aujourd'hui par les yeux, — le plus sensuel des organes. — (XXIII-268.)

Succès.

C'est une loi. Les grands livres dont la pensée fait surtout la grandeur n'ont point de succès immédiats. Ils doivent attendre, et ils le peuvent... sans inconvénients. Puisque, comme Dieu, la pensée est éternelle, elle doit être patiente comme lui. *Patiens quia æterna*... Il n'y a en ce monde, après la sympathie dans la sottise, qui fait, elle, les succès les plus rapides et les plus sûrs, il n'y a que la passion pour faire le succès d'un livre, la passion et la circonstance, à laquelle parfois le talent ne dédaigne pas d'attacher sa pensée, comme Samson attacha la torche à la queue de ses renards, pour tout incendier ! — (IX-2.)

—

Cherchez, si vous voulez, dans l'histoire littéraire, n'importe à quelle place, un succès facile et franc, — un succès *enlevé*, comme on dit — par une œuvre forte, et enlevé par la seule force intrinsèque de cette œuvre. Cherchez ! Vous ne le trouverez pas. En thèse absolue, le monde, quand un homme de talent lui

jette au nez une œuvre forte, la regarde avec ses yeux de bœuf étonné qui n'ont pas été taillés pour voir le génie. Et si la perception s'en fait un jour dans son crâne épais et fermé, il faut que les connaisseurs l'aient longtemps frappé de leur admiration entre les cornes !... Que s'il y a des exceptions à cette loi de l'attente, méchante et cruelle au génie; que si l'on peut citer de loin en loin quelques gloires subites dans l'histoire littéraire, c'est qu'il y a eu, croyez-le bien ! sous l'œuvre même, la capsule de quelque circonstance qui s'est enflammée et qui a tout à coup fait tout éclater... La haine des prêtres a fait flamber *Tartufe*. La haine de l'ancien régime et la fureur contre ses abus a couronné de lauriers de flamme, poussés en un soir, le triomphant *Mariage de Figaro !* En temps ordinaire, si ces œuvres n'avaient eu pour elles que le génie dont elles sont empreintes, elles auraient attendu piteusement leur tour d'audience, dans l'antichambre de la postérité.

... Est-ce que Balzac, honoré des mépris du *Constitutionnel* pour ses sublimes *Parents pauvres*, que la rédaction en chef voulut interrompre sur les réclamations des abonnés, eut jamais, pendant toute sa vie, des rocamboles de succès et des succès de Rocambole, comme M. Ponson du Terrail ?... Enfin est-ce que Molière lui-même, l'auteur du *Misanthrope*, du *Tartufe*, et le protégé du grand roi, qui était toute l'opinion du temps de Molière, eut jamais, même pour *Tartufe*, cette *pièce* de canon de sa gloire, autant de représentations, par exemple, que

de nos jours M. Sardou pour sa *Famille Benoîton?* — (XXXIX-125.)

—

Le succès, qui n'est pas toujours le Jugement dernier, en a probablement la trompette. Il réveillerait les morts jusque dans leurs tombeaux. — (VI-202.)

—

Il faut aux livres comme aux talents destinés au succès rapide, au succès à l'heure même, un côté de médiocrité, soit dans la forme, soit dans le fond, lequel ne déconcerte pas trop la masse des esprits qui se mêlent de les juger. Quand on n'a pas ce bienheureux côté de médiocrité dans le talent qui nous vaut la sympathie vulgaire, on a besoin du temps pour la renommée de son nom ou la vérité qu'on annonce.

... Les gloires les plus pures et les plus solides, espèces de diamants douloureux, se forment comme les plus lentes et les plus belles cristallisations. — (I-245.)

Suffrage universel.

Cette France contemporaine, qui ne croit plus à rien de ce qu'elle croyait autrefois, Dieu l'en a punie en la faisant croire bêtement en politique au gouvernement des majorités, à ce gouvernement par les masses, cette immense menterie qui aboutit toujours au gouvernement oppresseur des minorités séditieuses.

... Partout où il y a des révolutionnaires, il y a des Jacobins, c'est-à-dire des minorités triomphantes,

qui, sorties du nombre, répúdient et oppriment le nombre : filles des majorités, qui tuent leurs mères! Et, au fait, c'est si bien là une loi de la lâche nature humaine que la majorité se laisse toujours tuer, même sans se défendre, et qu'elle tend toujours passivement la gorge au bourreau qui va l'égorger! Elle devient un veau d'abattoir... — (X-343.)

—

En fait de tohu-bohu, d'anarchie, d'insulte et de bêtise d'un côté ; et de l'autre, de mendicité et de platitude, rien de comparable à ces réunions électorales! L'examen insolent des candidats, qui s'en viennent humblement répondre, comme des écoliers, aux questions saugrenues ou imbéciles de ces examinateurs qui, pour un vote dont ils disposent, se croient le droit d'outrager, non seulement celui auquel ils le refusent, mais encore celui auquel ils veulent le donner, cet examen a pris des proportions d'insolence qui n'a d'égale que la bassesse de ceux qui consentent à le subir.

Selon nous, ni douze mille francs, ni habit brodé, ni bonheur de légiférer pour son atome de loi, ni volupté d'injurier sans danger, pour son atome d'injure, un gouvernement du haut d'une tribune, ne paient cela. Pour nous, la démagogie voyoucratique et parisienne a tellement dégradé les conditions par lesquelles un candidat est tenu de passer, qu'il est incroyable qu'on en trouve encore d'assez abandonnés de tout, excepté d'ambition, pour les accepter!

... Et ils nous parleront encore, ces républicains, dans leurs histoires de la Révolution, de la bassesse

d'un chancelier de France qui parlait à genoux devant le roi, à certains jours de cérémonie et par forme d'étiquette qui n'impliquait aucun déshonneur pour le caractère, et ils ne verront pas que les voilà à genoux, et pour leur propre compte, devant les électeurs qui les traitent comme des sujets sous un pied de despote, et le tout pour ramasser l'aumône d'un vote dans leur chapeau ! — (XL-216 — Juin 1869.)

—

L'immense bêtise du suffrage universel acceptée, — qui sera la honte du XIXe siècle (à faire crever de rire nos neveux, s'ils ne sont pas des crétins absolus), — pourquoi les femmes ne voteraient-elles pas aussi bien que les hommes ? Ne font-elles pas partie de l'*universalité* ?... Pourquoi cette *inégalité* de fait devant cette *égalité* de principe ?... Pourquoi, si le valet de chambre vote, la femme de chambre ne voterait-elle pas ?... — (XLII-39.)

Surnaturel.

Le surnaturel ! La notion du surnaturel ! Voilà ce qui vous manque à tous, gens d'esprit et de science de mon siècle, qui parlez de Catholicisme, même avec respect. Sans cette notion du surnaturel, que vous n'avez jamais creusée, jamais pénétrée, jamais acceptée, le Catholicisme n'a plus son caractère absolu, infaillible et divin. Il n'est plus le Catholicisme. Il n'est plus qu'une institution religieuse, morale et politique quelconque. C'est, si vous voulez, de la plus majestueuse Haute-Police, et même de la Civilisa-

tion. Mais de Catholicisme, plus rien !... Le vôtre est — je vous en demande bien pardon ! — une maison de tolérance dans l'ordre des idées. Le mien est un sanctuaire où l'on n'admet que ceux qui acceptent la rigueur incompatible de la vérité. Car la vérité est incompatible, et quelles que soient les circonstances de la vie, — les *besoins du temps*, comme vous dites, vous autres, — il n'y a jamais rien à en sacrifier. La *surnaturalité* du Catholicisme, c'est la grande notion qui le clarifie et lui donne la limpidité d'un verre d'eau. — (XL-308.)

Sympathie.

La sympathie n'est jamais que l'amour du *soi* que l'on reconnaît chez les autres. — (XXIII-86.)

Swetchine (Mme).

Mme Swetchine, qui a écrit ce que nous avons d'elle sur de petits bouts de papier, non pas avec une plume, mais avec un crayon, parce que : « *écrire au crayon, c'est parler bas* », a-t-elle dit avec une fine modestie ; Mme Swetchine a le mérite et même la vertu de n'être jamais auteur en quatre points, à la manière des femmes publiques de lettres, qui se croient des fonctionnaires...

... Elle resta toujours dans l'entre-deux de la vie ascétique et du monde, du monde encore et de la vie de la pensée. Combinaison qui donna au genre de perfection qu'elle avait une nuance très particulière, d'un charme aux âmes comme le lilas et le rose,

composés aussi de deux couleurs, le sont aux yeux. — (V-170, 171.)

—

... C'est la vieille femme dans sa magnifique et délicieuse acception d'autrefois, car nous n'avons plus maintenant que des femmes vieilles, qui veulent paraître jeunes toujours...

... Une vieille femme, heureuse d'être, par la vieillesse, devenue une voisine de Dieu ! C'est ce sentiment du voisinage de Dieu qui a inspiré à Mme Swetchine d'admirables pages consolatrices sur la vieillesse, qui mettent mieux que de la charpie, mais un dictame, sur le mal cruel d'être vieux. Chirurgienne d'abord, elle a un courage d'analyse qui a dû affreusement lui coûter, car sur le tranchant de son scalpel ont dû couler, mêlés, le sang de l'amour-propre et celui de l'autre amour ; mais comme la sœur de charité, vite, y succède ! la sœur de charité des vieillards, qui leur fait aimer leur vieillesse comme ils aimèrent leur jeunesse autrefois, et qui sait même la leur faire préférer ! — (V-174, 175.)

Taine.

Naturellement positif, mais non positiviste, qui est une dépravation réfléchie du sens positif, M. Taine était, d'essence, trop spirituel pour n'être pas spiritualiste. Mais les détestables écoles ont gâté en lui profondément tout cela. Elles ont créé l'esprit systématique, le théoricien, le professeur et le moraliste du progrès en recul qui, après dix-huit cents ans de Christianisme, ne nous découvre en morale que le

sensualisme mêlé de stoïcisme, quelque chose comme Épicure zébré de Zénon !

... Ce livre (*Thomas Graindorge*), malgré la philosophie abominablement fausse et ennuyeuse sur laquelle il est établi, se sauve par des détails et par la bonne volonté persistante et la faculté d'être spirituel. Or, nous devenons tous les jours si lourds et si bêtes qu'il faut éteindre toute critique devant ceux qui, sans croire à l'esprit, essaient d'en mettre encore dans ce qu'ils écrivent, et leur dire le mot de l'Église : « Paix aux hommes de bonne volonté ! » — quand ils ont cette volonté-là ! — (XL-72 — Juin 1867.)

—

Ce livre plus haut que les partis (*Les origines de la France contemporaine*), et qui n'a été écrit pour être agréable à personne, mais pour la vérité, est un peu lourd, on doit le reconnaître, et pour le lire il faut quelque chose de la volonté ferme qu'il a fallu pour l'écrire ; mais cette lourdeur tient à sa force même. C'est un monument.

... D'ailleurs, qu'y a-t-il à répondre à un livre absolument *irréplicable*, dans lequel l'histoire est devenue, pour la première fois, une science exacte, sans autre préoccupation que des faits et des résultats recueillis et accumulés dans un tel nombre qu'ils forment un bloc énorme et accablant, sous lequel toutes les histoires de la Révolution française restent écrasées et anéanties ! C'est la mort des autres histoires que celle-ci... Jusqu'à ce moment, les histoires que nous avions de la Révolution, plus ou moins vraies, plus ou moins justes, plus ou moins des plai-

doyers pour ou contre, rayonnaient du moins à un degré quelconque de deux choses qui paraissaient inextinguibles : c'était l'opinion de l'auteur et son talent, quand il avait du talent. Eh bien, dans le livre actuel de M. Taine, rien de pareil ! Par une incroyable possession de soi, l'auteur des *Origines de la France contemporaine* n'a rien laissé transpirer de ce qu'il aime et de ce qu'il pense. Il a pu, par le fait de sa volonté, éteindre le rayon de son opinion politique et le rayon de son talent littéraire, bien autrement difficile à éteindre quand on a le bonheur et la gloire d'être un écrivain, et M. Taine a fait ses preuves : il en est un ! — (X-340, 341.)

Talent.

Pour ma part, je n'ai jamais cru que sous le bénéfice du plus inquiet et du plus terrible des inventaires, au grand talent sans moralité. A mes yeux, le talent est une question d'âme tout autant que d'intelligence. — (XIII-2.)

—

En France plus qu'ailleurs, pays d'égoïsme frivole, le talent a besoin d'être recommandé pour être aperçu. Il faut que les Jourdains de la protection bête lui disent toujours un peu : « Mettez-vous là, mon gendre, et dînez avec moi. » Seulement, le talent, si c'est vraiment du talent auquel on ait affaire, s'établit bientôt solidement par lui-même dans la renommée qu'on a commencé de lui faire, et retient sur lui le regard de ce public myope, qui ne verrait rien

si on ne lui plantait ce qu'on veut lui faire voir sous le nez ! — (VIII-285.)

—

Tous les fronts ne sont pas faits pour s'embellir des glorieux chevrons de la pensée, de ces rides qui vont bien aux talents éprouvés comme aux mâles visages. Il en est des talents qui ne sont pas réellement très forts, comme des femmes qui ne furent jamais réellement belles : vieillir les maigrit, les flétrit et les glace. — (X-7.)

—

Ce n'est pas un si grand malheur que de n'avoir point de talent, quand on sent le talent des autres ! — (V-198.)

Tallemant des Réaux.

Assurément, Tallemant des Réaux ne mérite pas l'honneur qu'on lui fait on ne sait pourquoi... Il n'a la profondeur de rien, et il n'a pas de naïveté ! Esprit gaulois, comme diraient les indulgents aux obscénités de sa manière, il est grossier trente-six fois avant d'être une fois spirituel. De gaieté, cette qualité vulgaire et toujours bien venue en France, il n'en a point, quoique le fond de beaucoup de ses *historiettes* soit comique. Mais, chose remarquable et qui prouve bien l'aridité foncière de ce pauvre homme ! le comique de ses *historiettes* n'allume jamais sa verve. Son imagination grise et froide n'en reçoit ni la chaleur ni le reflet, et par la nature *gourde* de son esprit, comme dirait Montaigne, il est condamné au triste rôle d'é-

crire des gaietés sans gaieté, le plus fatigant des esclavages ! — (XXI-44, 45.)

Tennyson.

... Le mol Tennyson, le lauréat de la reine, le poète des élégances et des convenances anglaises, tout camélia blanc et rose thé, très digne d'écrire, comme un Chinois, ses vers sur de la soie ou de la porcelaine... — (XI-122.)

Théâtre.

Je crois le théâtre un art fini, tournant toujours dans la même spirale, comme le vilebrequin dans le vide, quand la planche est percée. — (XVI-257.)

—

Selon moi, le théâtre est un art fini. C'est un art qui a eu son temps et ses génies ; mais un art fini, c'est comme un peuple fini... Cela ne se retranche pas, cela ne se coupe pas net d'un seul coup, — avec des ciseaux ou avec une hache. Cela est fini et cela dure encore. Il traîne des queues à ces comètes disparues. Tenez ! est-ce que nous, peuples habillés, nous ne faisons pas encore de la *sculpture nue*, avec une ténacité d'anachronisme qui montre bien la lenteur et la peine qu'un art quelconque trouve à mourir ? Il en sera de même du théâtre. — (XXXII-67.)

—

... Le théâtre, qui croule de toutes parts, n'a pour se soutenir que des cariatides en carton-pierre, comme

MM. Sardou et Dumas fils... —(Décembre 1867. — XXXI-137.)

—

Selon nous, la littérature, la vraie, la grande et la forte littérature, n'a pas de plus mortelle ennemie que ce qu'on appelle la littérature du théâtre, et ce qui rend le péril plus menaçant encore pour la véritable littérature, c'est que la malheureuse ne s'en doute pas. Avec tout son esprit, elle est sur ce point sans pénétration et sans discernement.

Troyenne imprudente, elle souffre Sinon dans son camp. Que dis-je ? elle le festoie et le couronne. Elle a aussi l'amour, l'admiration et l'engouement du théâtre et des choses du théâtre, autant et plus que les illettrés, qui les adorent pour les plus basses et les plus immorales raisons...

Comme une foule d'êtres destinés à périr par leurs vices, aurait-elle donc l'amour de ce qui doit la tuer ?... Elle paie elle-même les violons et les trompettes des plus sottes gloires nées sur les planches. Est-ce que le plus idiot vaudeville, pour peu qu'il soit représenté, ne trouve pas toujours à son service le compte rendu qu'un livre fort, réduit à sa seule force, ne trouverait jamais? Lisez les journaux et jugez ! — (XXXI-3.)

—

Le mot a été dit par un poète dramatique : « A la scène, il faut frapper plus fort que juste » ; comme le mot : « L'action, c'est toute l'éloquence » a été dit par un orateur. Confession naïvement cynique, qui dit bien comme ces gens-là se préoccupent du

fond de la pensée, de la justesse, de la justice, et en toutes choses de la vérité ! Mais aussi, voilà précisément pourquoi il faut surveiller les discours des orateurs et les œuvres dramatiques. Voilà pourquoi les critiques sont plus nécessaires aux choses de théâtre qu'à toutes les autres choses de la pensée. — (XXXI-12.)

—

C'est le drame Dennery et Bouchardy éternel, — toujours le même, — qui règne sur la scène française de moitié avec la comédie Scribe : ces deux pôles arctique et antarctique de notre misérable art théâtral ! Tel qu'il est pourtant : déclamateur, niais, ridicule, prudhommesque, flatteur du peuple, Gracchus-Jocrisse, ce drame a plus de *droit pour régner* sur la scène française que l'affreuse petite comédie de Scribe, cette scribouillette ; car ce drame n'exclut pas le cœur. Il frappe sur le cœur. Il y frappe comme sur une enclume. Il y frappe gauchement, maladroitement, pesamment, mais enfin il y frappe, et surtout il veut y frapper ! Il s'adresse aux entrailles humaines, à ces entrailles par lesquelles l'homme du peuple se rattache aux plus grands artistes, par lesquelles ils se comprennent tous les deux, — tandis que Scribouillette ne s'adresse qu'aux bourgeois, qui n'ont que des intestins et peu de cervelle, et qui trouvent que les grasseyements du Marivaux en habit noir, leur coqueluche, et les situations en échiquier dans lesquelles se meuvent ses personnages de bois blanc qui parlent comme des tabatières suisses jouent des airs, c'est toute la vie et toute

la nature dans leur intensité et leur énergie ! — (XXXII-5.)

—

L'*impresario* (et il y a toujours un peu d'*impresario* dans tout poète dramatique qui veut l'applaudissement sur place), l'*impresario*, ce valet du succès à tout prix et sous peine de ruine, matait cruellement l'homme de génie dans Shakespeare et dans Molière, et tous les deux durent s'indigner avec torture de cette diminution forcée de leurs conceptions, si souvent sacrifiées à la fortune de leurs spectacles. Molière en souffrit moins que Shakespeare sans doute, parce qu'il y avait moins d'abîmes entre son génie et son public ; mais, pour Shakespeare, ah ! ce dut être affreux ! Ce n'est pas, comme le dit sa légende, d'avoir tenu la bride aux chevaux des gentilshommes de son temps, à la porte des théâtres, que je le plains... Ce tête-à-tête du doux Shakespeare avec un superbe animal, dont il contient l'ardeur, de cette petite main qui traça *Juliette* et *Ophélie*, me semble moins dur que de couler sa pensée, pour plaire à une foule, dans ce moule de la scène qui la brise, la mutile ou l'émiette toujours. — (XXXI-7.)

—

On a dit : « Le génie barbare de Shakespeare », qui est, au contraire, l'idéal des plus exquises délicatesses ! Mais c'est son parterre qui était barbare, ce parterre chez lequel il était obligé d'aller prendre l'ordre. Car voilà la bassesse de l'art dramatique : c'est d'être forcé, quelque génie qu'on ait, de cares-

ser, en vue du succès, les instincts et les goûts du public. — (XXXIV-183.)

—

Avec une effronterie qu'aucun valet ou aucune soubrette de leurs comédies n'égalera jamais, les directions de théâtre, le lendemain d'une sifflerie, ramassent et resservent impassiblement au public sceptique, ennuyé et qui se laisse tout faire, les rebuts des sifflets de la veille, que, dès la seconde représentation, ce même public avale, sans siffler et même sans souffler ! Impudence d'un côté, indifférence de l'autre ! Le sifflet ne signifie plus rien, pas plus que l'applaudissement, pas plus que le rappel des acteurs. Rien ne signifie. Tout est mort au théâtre de ce qui y vivait, et l'art s'éteint par les deux bouts ! Par en haut, sous l'*usé* de situations connues, archiconnues, épuisées à dégoûter Dumas lui-même, et par en bas, sous la décrépitude des traditions et des coutumes. Sifflets, applaudissements et pièces, ne sont plus à présent que masques vides et conventions qui ne trompent personne ! — (XXXIII-81.)

—

Comme la civilisation, ce serpent qui se mord la queue et qui se meurt de sa morsure, l'art dramatique meurt aussi en mordant la sienne... Chez le peuple de décadence et de matérialisme que nous sommes, l'art dramatique, décadent et matérialiste, se recourbe jusqu'à son origine, comme le vieillard qui se voûte se rapproche de ses pieds... Il est parti du tréteau pour passer éclatant, droit et les ailes du génie déployées, dans un certain nombre de chefs-

d'œuvre. Mais avec nos revues d'aujourd'hui, nos pièces à trucs et à décors, l'art dramatique est maintenant aussi physique et enfantin, dans notre civilisation compliquée, que le char de Thespis *barbouillé de lie* dans un état de civilisation simple comme l'enfance d'une société. Et c'est ainsi que le théâtre, qui a commencé par le tréteau, finit platement par le tréteau !

... S'il était toujours littéraire, idéal, spirituel, grandiose, ce que tout art doit être pour mériter son nom, l'art dramatique n'aurait certainement pas la même puissance sur la bêtise humaine électrisée. Avec son public, qui a précédé le suffrage universel et qui en a peut-être donné l'idée, l'art dramatique est la pile de Volta des imbéciles.

Du temps de Racine, croyez-le bien ! l'amour du théâtre n'existait pas de la même façon effrénée qu'à présent. C'était l'amour du beau dans une poignée d'esprits d'une haute et pure chasteté intellectuelle. Mais des ruées de public ! mais des pièces à cent cinquante représentations et qui s'en gorgiasent ! il n'y en avait pas... A présent, chez nous, pour expliquer l'influence prodigieuse de l'art dramatique, cette influence inouïe qui grandit à mesure que l'art dramatique dégénère, il n'y a plus besoin d'auteurs ou d'acteurs de génie. On n'a besoin ni de Shakespeare, ni de Molière, ni de Garrick ni de Talma. C'est l'époque honteuse de cette chose qu'on appelle l'*histrionisme* dans l'histoire, où il n'y a plus ni vrais acteurs ni vraies pièces, et où, sur les ruines de tout, l'histrion se dresse, tirant sa puissance

de *cela seul* qu'il est un histrion ! — (XXXIV-199, 201.)

Thérèse (Sainte).

Sainte Thérèse, qui n'est guère connue en France que pour deux ou trois mots sublimes, exprime l'amour avec une telle flamme qu'elle a vaincu, avec ces deux ou trois mots, l'ironie du peuple le moins romanesque de la terre, et elle a eu pour lui le charme du romanesque !

Elle a été pour lui la personnification traditionnelle de l'amour divin, et en faveur du substantif on a excusé l'épithète. On lui a pardonné d'aimer Dieu, en faveur de l'amour !

Même Voltaire, qui a déshonoré Jeanne d'Arc, ne se serait pas moqué de sainte Thérèse.

Même les sales historiens qui ont expliqué par de la pathologie l'héroïsme surnaturel de cette autre sainte qui n'a encore été canonisée que par la patrie, n'auraient pas osé tacher cette pure lumière qu'on appelle sainte Thérèse. Même Renan, l'ennemi des saints modernes, n'oserait pas soutenir que le bandeau de sainte Thérèse n'est pas vraiment une auréole. C'est ainsi que la philosophie, si elle n'est pas charmée, est au moins gênée devant les yeux baissés de l'immaculée Carmélite, qui n'est pas seulement la gloire de l'Espagne, mais de la chrétienté et de l'âme humaine, et aussi de l'esprit humain. — (XXII-56.)

—

Si des hommes comme Cuvier et Geoffroy-Saint-Hilaire sont des colosses d'investigation et de pro-

fondeur dans les sciences naturelles, dans le monde extérieur de la vie, une sainte Thérèse est un colosse du même ordre, à l'opposite de ces sciences, dans le monde interne de la spiritualité. Elle a percé comme eux ont percé, dans leur sphère. Elle a retourné les racines du cœur, en nous étalant le sien. Ce n'était pas uniquement, comme ceux qui ne l'ont pas lue ont la bonté de le concéder, une femme supérieure par l'imagination, par la disposition poétique, exaltée par la prière, et trouvant dans l'échauffante macération de la règle et du cloître l'expression embrasée qui ressemble chez elle à un encensoir inextinguible, le cri qui épouvante presque les cœurs et qui fait croire que le génie a des rugissements comme l'amour. Non ! elle était encore la femme puissamment rassise dans la raison... une grande scrutatrice humaine, un esprit trempé et aiguisé pour découvrir... Elle plongeait dans les ténèbres des âmes, pour elle transparentes. Il fallait qu'elle les sût pour les conduire, cette grande directrice qui les a conduites et soumises à un gouvernement inconnu des hommes, — le gouvernement de l'amour ! — (XXII-69, 70.)

—

L'infinité ! Certainement, il y a de l'infini dans toute âme, mais il y est, et même dans les plus grandes, à l'état latent, mystérieux, sommeillant, comme l'Esprit sommeillait sur les eaux, tandis que dans l'âme de Thérèse l'infini déchire son mystère, se fait visible, et passe dans le langage où la pensée déborde les mots.

...Elle est infinie comme, depuis elle, Pascal l'a été dans quelques-unes de ses *Pensées*.

Seulement, ce ne fut que quelquefois, et sainte Thérèse c'est toujours ! Et ce n'est pas non plus toute la différence à mettre entre sainte Thérèse et Pascal. Pascal est infini dans le doute, dans l'anxiété, dans la crainte, et sainte Thérèse l'est dans la foi, dans l'amour et dans l'espérance ; et de même que l'espérance, l'amour et la foi, sont au-dessus de la crainte, de l'anxiété et du doute, sainte Thérèse est au-dessus de Pascal ! — (XXII-58.)

Thiers.

M. Thiers a toujours triomphé de la tête de mulet des bourgeois par le *prud'hommisme*... M. Thiers, le *foutriquet* du maréchal Soult, a placé ses pattes de mouche historiques sous la garde du fier piédestal de Napoléon, au bas duquel il les a écrites... On lira longtemps encore M. Thiers, parce qu'il a parlé de Napoléon. L'insecte a bien choisi son chêne ! — (V-57.)

—

Thiers et Mignet sont devenus des hommes d'État en vertu même de leurs histoires, et tous deux, Thiers et Mignet, ont été pris au dépourvu par les conséquences de cette Révolution qu'ils croyaient savoir, puisqu'ils l'avaient racontée. C'est qu'au fond... ils ne la savaient réellement pas. Dieu ayant permis aux esprits supérieurs, véritablement faits pour raconter les événements, d'en pénétrer la logique mystérieuse et d'en pressentir toute la portée, il n'y a pas de meil-

leure preuve que ceux-là n'entendaient rien à la cause qui n'ont rien compris, sur un retard historique, au dernier terme de l'effet. — (XIV-31.)

Thomas d'Aquin (Saint).

Les qualités de cet esprit pour lequel on pouvait inventer, mieux que pour personne, le mot d'esprit fort, sont l'énormité de la puissance dans la nuance, la force d'équilibre, la statique, la froideur du front.

...Du haut des sommets de la métaphysique, saint Thomas d'Aquin peut regarder impunément dans tous les gouffres : le vertige lui est inconnu, il reste impassible. Aussi sa gloire, sa gloire réelle, est bien moins de s'être élevé que de n'être jamais tombé. Un moment peut-être, au commencement de son enseignement, il inclina vers le côté qui est devenu la pente moderne et même la chute : il alla du connu à l'inconnu, de l'homme à l'ange et à Dieu. Mais bientôt il redressa ce faux pli de méthode. Il se ressouvint qu'il était théologien, et il commença son système par la question théologique des attributs de Dieu. Alors la théologie, comme un aigle qui a enfin toute la poussée de ses ailes, l'emporta vers le monde d'où il n'est jamais descendu. Pendant que la philosophie cherchait à le retenir en bas, il monta. Et tel fut l'indéfectible sécurité, le maître aplomb de cet homme, que les analogies, ou, pour mieux parler, les identités de sa pensée avec celle d'Aristote entraînaient vers les erreurs du péripatétisme, qu'il s'arrêta toujours à temps pour les éviter ! — (I-10.)

Tocqueville (Alexis de).

Son style, nombreux et fade, n'a guère que la clarté de ses embarras et la gravité de son vide. Il est presque superbe de creux !

...Tocqueville n'a jamais qu'une phrase longue, suffisamment arrondie pour rouler toujours du même train sur le même plan, et ce train-là n'est pas la foudre ! Tocqueville, qui a de la propreté plus que de la propriété dans la phrase, est un écrivain de troisième ordre, et, pour emprunter aux faits de son livre une image, il ne sortira jamais du tiers pour passer dans l'ordre de la noblesse littéraire. Sa réputation, qui s'est élevée sous des souffles trop favorables, retombera d'elle-même, et l'on peut déjà calculer l'abaissement prochain de ce ballon. — (XXI-133, 134 — Juillet 1856.)

Topffer.

Topffer est aussi Allemand que Français. Il a fondu en lui le meilleur rayon des deux races. Entre l'Allemand et le Français, le Suisse a été pris et écrasé, sans souffrir et sans crier.

... C'est un de ces talents distingués qui plaisent à la moyenne des âmes comme s'ils étaient vulgaires. Il a ce qui les touche sans les étonner. Il n'est ni assez profond, ni assez élevé, ni assez original, — cette cause d'isolement parmi les hommes, — pour dépayser cette moyenne des esprits et des âmes qui font les succès immédiats et travaillent à la gloire d'un homme comme les ouvriers des Gobelins à leur

morceau de tapisserie, — sans voir ce qu'ils font.

... L'observation de Topffer ressemble trop à une abeille, enivrée de lumière, qui ne penserait pas à enfoncer sa trompe dans la fleur... C'est pour cela, sans doute, qu'il est superficiel, quoique très sensible. C'est pour cela que sa gaieté, savoureuse et probe, n'est presque jamais nuancée de tristesse, comme celle de Sterne, qui porte sous les arcades sourcilières de l'observateur les ombres dormantes des plus divines mélancolies.

... Si les enfants qui rapportent de leurs promenades, à leurs vieux parents restés à la maison, des fleurs cueillies pieusement pour parer et parfumer leur triste vieillesse, méritent des bénédictions attendries, Genève doit bénir son Topffer, son joyeux flâneur de montagnes, qui lui en a rapporté des pages aussi fraîches que des fleurs. Sans ce genre de talent exquis et naturel, et jusque-là parfaitement inconnu en Suisse, la vieille et rigide momière n'aurait jamais eu, sur sa face ridée et orgueilleuse, un sourire ; mais Topffer lui a donné le sien ! — (XII-115.)

Traduction.

Je ne suis pas de ceux qui croient que le sel brillant de toute poésie se volatilise et s'évapore dans le creuset d'une traduction, fût-elle médiocre. Je dis hardiment qu'où poète il y a, poète se retrouve toujours ! Les mauvaises traductions sont la meilleure épreuve des poètes. Ce qui reste d'eux *là-dedans* est la partie, plus forte que tout, la partie irréductible de leur génie... partie indécomposable à la sottise d'un

traducteur, diamant de poésie, vainqueur des platitudes de toute prose ! — (IX-266.)

—

... Il n'y a pas plus moyen de transfuser la poésie dans une langue étrangère que le sang d'un être vivant dans les veines taries d'un homme mort... A notre sens, il n'y a que le mot à mot de la traduction interlinéaire qui donne l'idée juste de l'œuvre poétique qu'on veut faire juger à ceux-là qui ne savent pas la langue dans laquelle cette œuvre a été pensée. Procédé grossier et barbare, diront les académies, mais loyal et le seul que rechercheront toujours les artistes profonds, les vrais connaisseurs, qui savent reconstituer une poésie avec les mots qui l'ont exprimée, comme on imagine l'effet d'ensemble du collier dont on tient les perles défilées dans sa main. — (XII-125.)

—

...Le mérite du traducteur est un mérite volontaire, continu, modeste, courageux : une vertu encore plus qu'un talent... — (XII-3.)

—

Métier de dupe, affreux casse-tête, partie d'échecs jouée entre deux langues et entre deux esprits, toute traduction est une œuvre ingrate, difficile, à peu près impossible. — (XII-97.)

—

Tout traducteur adore l'homme qu'il traduit ; car, Dieu *le* damne ! il faut aimer diablement un homme pour se fourrer les pieds dans les sabots en plomb d'une traduction... — (XIII-241.)

Vanité.

Tout finit par pousser dans la vanité des hommes, et il arrive toujours un moment où le melon est mûr, —(XIX-231.)

Vanité littéraire.

Selon moi, — et dans ma vie d'écrivain ne l'ai-je pas assez répété ? — toute question personnelle est ridicule. Un homme qui écrit doit prendre virilement et silencieusement son parti d'être jugé de travers. En défendant sa propre pensée, on défend toujours son amour-propre, et c'est inférieur, cela. L'homme y perd sa fierté. — (XL-306.)

Vauvenargues.

Vauvenargues est un esprit distingué, réfléchi, délicat, plus élevé certainement que les hommes de son temps, parce qu'il vécut à l'écart d'eux ; mais entre ces qualités et celle que lui donnait Voltaire, il y avait l'imagination et le caprice de cet esprit de vif-argent et de feu grégeois. Quand on place Vauvenargues à côté de Pascal, La Rochefoucauld et La Bruyère, on le trouve aussi petit que l'est son siècle à côté du siècle de Louis XIV... Quelques gouttes d'essence, fussent-elles de l'ambre le plus pur, filtrées avec beaucoup de peine et en trop petit nombre pour parfumer autre chose que le mouchoir de poche d'un homme d'esprit, ne suffisent pas pour mériter ce nom glorieux et sévère de moraliste

auquel Vauvenargues prétendit et qu'on ne lui a pas assez marchandé.

... Que serait Vauvenargues si Voltaire ne l'eût pris dans son vitchoura d'astrakan comme Hercule prenait les pygmées dans sa peau de lion. Voltaire, le roi de son époque, a la manie du favoritisme comme les rois. Vauvenargues fut un de ces favoris qui n'ont d'autre raison pour exister que le bon plaisir de leur maître. — (XXII-188, 189.)

Vertu.

Toute vertu est bête qui ne vient pas de l'idée de Dieu. — (XXXVII-218.)

Vigny (Alfred de).

M. de Vigny a résolu le problème éternel manqué par tous les poètes, d'être pur et de ne pas être froid. On a chaud sous sa toison d'hermine. Les larmes aussi sont blanches et elles brûlent, et quand elles coulent sur des joues fraîches, elles s'irisent de leur fraîcheur. Voilà la poésie de M. de Vigny. A elle seule elle fut tout le printemps du Romantisme, la tombée de fleurs d'amandiers qu'il emporta ! — (III-60.)

—

Dans mon opinion, autant la pensée l'emporte sur le marbre, autant le *Moïse* de M. de Vigny l'emporte sur le *Moïse* de Michel-Ange; et ce n'est pas parce que M. de Vigny est mon contemporain et mon compatriote que je ne le dirais pas ! Michel-Ange est assez puissant pour tenir sous son pied l'opinion publique, comme son glorieux patron tient le diable

sous sa sandale d'or, mais la vue du sublime affranchit l'esprit et lui donne le courage de rejeter l'oppression de la plus colossale célébrité, et, par d'autres grandeurs, la mieux justifiée... — (III-57.)

—

Alfred de Vigny relevait par le langage les choses les plus vulgaires. Il parlait de tout comme il aurait chanté, et il agissait comme il parlait, poésie plus rare ! Je le trouve tout entier dans ce trait : Il avait, je ne sais où, une forêt, le seul débris qui lui restât d'une grande fortune aristocratique, et les coupes annuelles de cette forêt auraient pu être pour lui un revenu considérable. Mais il aima mieux toute sa vie se priver de ce revenu, que de toucher à une seule des branches de ce bois sacré, le luxe d'un poète ! Certes ! la pièce de vers qui roucoule dans toutes les mémoires :

Oh ! que le son du cor est triste au fond des bois

est bien belle. Mais, ici, l'action du poète est encore plus belle et plus poétique que ses vers. — (XI-348.)

Villemain.

M. Villemain nous a offert, pendant un demi-siècle, le spectacle de la plus inaltérable et de la plus curieuse prospérité littéraire. Rien n'a troublé ce bel azur. Personne, parmi les plus heureux d'une époque où les réputations étaient faciles, parce que l'amour des lettres, maintenant éteint, jetait sa dernière flamme, ne fut moins discuté et plus aisément accepté que Villemain. Il n'attendit pas sa renom-

mée. Même son fauteuil d'académicien vint vers lui, à toutes roulettes, avec un empressement qui honorait ce fauteuil. De plus forts que lui avaient la peine (la force est faite pour cela, du reste) de porter comme l'orage de leur génie autour de leur nom et de leurs œuvres, lorsqu'il paissait une gloire agréable et tranquille; et, le croira-t-on? cette agréable gloire, la révolution littéraire de 1830, qui ne l'avait pas faite, l'épargna.

Les Montagnards d'alors n'envoyèrent pas à l'échafaud ce Girondin de la rhétorique, cet esprit de milieu, cet homme de goût (le dernier degré de l'injure... pour eux !) passé classique en sortant de ses classes, et qui continuait (disait-on) de parler la belle langue du XVII[e] siècle. Cette position unique vis-à-vis de tout le monde, cette grande estime des arriérés et des novateurs qui se réunissait sur sa tête, Villemain ne la compromit point. Il avait l'esprit d'un chanoine. Il se tint fort coi dans cette gloire qui lui avait si peu coûté, écrivant rarement pour qu'elle ne lui coûtât pas davantage, et aussi pour deux raisons, excellentes toutes deux: la première, c'est qu'au fond il était un esprit sec sous une forme péniblement travaillée, et la seconde parce que se faire rare c'est se faire précieux aux yeux des imbéciles, économisant ainsi son talent pour qu'on le crût immense, et prenant la pose, laquelle n'est pas mauvaise, d'un homme qui, malgré sa richesse, ne peut cependant pas détacher tous les matins un diamant de sa cravate pour nous le donner.

...Et c'est un spectacle curieux offert par le temps,

un spectacle triste ou gai, comme vous voudrez le prendre, mais curieux, que cette gloire facile, indiscutée, faite tout de suite et conservée à un homme qui n'a en lui, pourtant, pour tout talent, que les feuilles du dictionnaire et une espèce d'art dans la manière de les tourner ! Les livres de Villemain... C'est toujours ce dictionnaire d'où il tombe, dans un certain ordre, des mots avec lesquels on fait du style et on joue la pensée, ce qui ravit les sots de voir qu'on peut se passer d'elle ! — (VI-3,25.)

—

... Villemain, qui s'était fait grave, de peur de n'être rien. — (VI-120.)

Villon.

Le talent garde le mystère des impressions dont il est formé dans nos esprits ou dans nos âmes. Sans cette vie, sur laquelle la morale a bien le droit d'allonger ses moues, qui peut dire que le talent de Villon n'aurait pas péri ?...

Villon est le génie gaulois par excellence. Il en est l'aurore et l'excellence. Déjà l'aurore n'est-elle pas le jour ? C'est ce génie, plus épris de réalité que d'idéal, de nature humaine que de l'autre nature. C'est le génie de l'observation comique, mais aussi de la plus tragique sensibilité. Il a le double sel, le sel de la gaieté et le sel des larmes. Il est aussi capable de rire que de pleurer, non l'un après l'autre, comme tout le monde, non pour cacher l'un par l'autre, comme le stoïcisme, mais en même temps, ce qu'il a exprimé par le mot : *Je ris en pleurs !* — (VI-306.)

Vincent de Paul (Saint).

Napoléon n'a pas plus organisé à sa manière que Vincent de Paul à la sienne... Le cardinal de Richelieu, cet homme d'ordre et d'unité, avec ses quatre à cinq coups de hache éblouissants qui brillent dans l'histoire, n'a jamais créé autour de lui des unités de volonté et d'obéissance aussi vastes, aussi cohérentes et aussi puissantes que cet humble et bon Vincent de Paul, qui n'a jamais frappé personne ! Ni Napoléon ni Richelieu n'ont gouverné leur royaume, l'un avec son épée et l'autre avec cette robe rouge dont il *couvrait tout ce qu'il avait fauché*, comme Vincent de Paul a gouverné le sien d'à genoux ; car ceci n'est point une image : on peut le dire, c'est d'à genoux qu'il a gouverné.

... C'était le royaume de toutes les misères, de tous les crimes, de toutes les hontes... C'étaient les missions établies par toute la terre... C'était le grand Hôtel-Dieu de Paris, c'étaient les hôpitaux des provinces, l'œuvre des forçats, des mendiants, des fous, enfin les Filles de Charité et les Enfants trouvés, qui sont restés aux yeux des hommes les deux plus belles institutions de cet incroyable gouvernement de l'amour ! — (XVII-264.)

—

L'humilité est, je crois, le caractère de sainteté de Vincent de Paul encore plus que l'amour. Personne, même parmi les saints, n'a eu cette soif de bassesse ; personne n'a dit comme cet homme : « Don-

nez-moi encore ce verre de mépris! » Saint Vincent de Paul est le saint qui a baisé avec le plus ardent respect les haillons, splendides pour lui, de la misère, et mis le plus bas une tête illuminée de pensées angéliques, de prévoyances, de génie et de plans célestes, aux pieds des pauvres, qui, le croira-t-on ? l'ont souvent durement repoussée, cette tête qui ne pensait qu'à eux! La grande sainte Thérèse elle-même, la carmélite brûlante, la fondatrice de tant de couvents, a autant d'amour que Vincent, mais n'a pas son humilité. Elle n'a pas cette douce furie d'humilité contenue et inassouvie qu'avait Vincent, et qui, même à l'heure où les nimbes allument leur or autour de la tête de nos saints, semble avoir éteint le sien jusque dans le ciel ! — (XVII-269.)

Voltaire.

On ne l'a point assez remarqué : dans le XVIIIe siècle, dévoré par Voltaire, il y eut des écrivains aussi spirituels que ce terrible homme, qui effaçait tout. De Brosses fut un de ces écrivains-là. Galiani en fut un autre. Seulement ils n'étaient que spirituels ; Voltaire, lui, était passionné, et c'est la passion qui domine le monde, si elle ne le gouverne pas! Cette passion qu'il avait, et qu'eux n'avaient point, le faisait leur maître et les réduisait, ces esprits égaux, à n'être que de petits garçons devant lui. — (XVI-103.)

—

...Voltaire et le XVIIIe siècle, plus coupables que les moines châtreurs de l'ancienne Égypte, ont opéré

l'esprit humain de la faculté d'adorer n'importe qui et n'importe quoi... — (X-35.)

—

Voltaire fut un comique dans un pernicieux et misérable esprit. Il fut comique comme un courtisan, comme un valet et comme un menteur : il *mascarilla* et *scapina* toute sa vie. — (XV-105.)

Voyage.

Il faut s'*apprivoiser* à un pays pour lui trouver sa physionomie vraie. Quand on se presse de le juger, d'après le soufflet de la première impression (car toute première impression est un soufflet à quelque chose en nous qui ne s'y attendait pas), on ne dit rien d'assuré et d'exact. Il faut faire ses yeux à ce qu'on voit, comme quand on s'éveille. C'est s'éveiller du *sommeil de ce qu'on connaît* que de voir un pays nouveau ! — (XXXVIII-238.)

Wallenstein.

On a vu bien des condottieri en Europe, pendant le Moyen-Age et à son déclin. Le condottiérisme était alors le système des armées. Mais vous chercheriez en vain des condottieri comme ceux de la guerre de Trente ans ! Vous chercheriez vainement quelque chose qui ressemblât à ce monstrueux Wallenstein, ce marchand d'hommes encore plus que général, ce négrier blanc qui achetait des soldats, et qui les vendait et qui les licenciait à son heure ; pliant son armée comme une tente et l'emportant avec lui ; dur comme l'or qu'il maniait à pleines mains, et dont il écrasait

ses officiers sans être généreux... Satrape colossal, qui par la richesse, la somptuosité, le silence, la profondeur, l'impénétrabilité, l'aspect inaccessible, l'immobilité dans l'action, la superstition fataliste, rappelait la noire et violente Asie. Il croyait, en effet, comme un Asiatique, au *C'était écrit*; mais au « C'était écrit » tracé par les astres. Il avait son astrologue comme Catherine de Médicis avait eu le sien... Ténébreux, impérieux, bref d'ordres, il n'a jamais ri... Il fut assassiné par ses compagnons d'armes, massacré, les yeux sur les astres qu'il consultait encore. Il ne se défendit même pas. Venait-il de voir son étoile descendre de son horizon? Il ouvrit les bras, tout grands, au coup qui le tua et à son maître le Destin... — (VIII-119.)

Wallon.

Le seul reproche grave qu'on puisse adresser à l'auteur de *Saint Louis et son temps*, c'est d'avoir trop effacé l'hagiographe sous l'historien politique. S'il avait vu davantage le saint dans le grand homme, son histoire aurait pris un bien autre aspect. — Mais la plume de M. Wallon ne ressemble point à la lance des Francs. Si le ciel fût tombé, ils l'auraient, disaient-ils, soutenu sur la pointe de leurs lances! Un peu du ciel est tombé, par saint Louis, sur la pointe de la plume de M. Wallon...

Elle en a été écrasée. — (X-66.)

Zola (Émile).

M. Émile Zola, l'auteur de l'*Assommoir*, cet Hercule

souillé qui remue le fumier d'Augias et qui y ajoute !... M. Émile Zola croit qu'on peut être un grand artiste en fange comme on est un grand artiste en marbre. Sa spécialité, à lui, c'est la fange. Il croit qu'il peut y avoir très bien un Michel-Ange de la crotte...

Certes, je ne suis pas assez bête pour parler morale à M. Zola, dans les livres de qui la morale est muette et n'a jamais dit un mot ni poussé un cri, parmi les horreurs qu'il se délecte à y retracer... Je ne veux lui objecter que de la littérature, quoiqu'il semble, dans son *Assommoir*, sorti autant de la littérature que de la morale...

C'est un homme d'art et d'étude, dit-il en parlant de lui-même. D'étude, et d'étude acharnée, je le crois, mais d'art ?... Son art est faux et singulièrement raccourci. Tout est en volonté chez lui, et il n'y a que l'inspiration qui fasse de l'art vrai et profond. La volonté, la réflexion, l'effort, font de l'art tourmenté, rien de plus. Le sculpteur Préault disait un mot charmant : « La réflexion, c'est une bibliothèque... » Je ne crois qu'aux favoris de Dieu.

... L'homme de l'*Assommoir* est le dernier mot du réalisme, mais ce dernier mot ne se répéterait pas... Quand on a épuisé la poétique du *Laid* de Hugo et la poétique du *Dégoûtant* de M. Zola ; quand on s'est encanaillé, soi et son talent, avec cette furie ; quand on a trifouillé à ce point les quinzièmes *dessous* de la crapule humaine et qu'on est entré dans les égouts sociaux sans bottes de vidangeur, — car M. Zola ne vidange pas : il assainirait ! et il n'assainit pas : il se

contente d'empester, — où pourrait-on bien aller encore, et quelle marche d'infamie et de saletés resterait à descendre ?... La boue, ce n'est pas infini ! — (XVIII-231, 238, 239. — Janvier 1877.)

INDEX

Portraits

Histoire. — Philosophie. — Politique.

Art. — Littérature.

ACHEVÉ D'IMPRIMER
le vingt-neuf juin mil neuf cent huit
PAR
CH. COLIN
à Mayenne
pour le
MERCVRE
DE
FRANCE

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ — PARIS-VI[e]

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois, et forme dans l'année six volum

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculptu
Philosophie. Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littératures étrangères, Revue de la Quinzain

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en Fran elle offre un nombre considérable de documents, et constitue une sorte d' « cyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées. Elle se comp des rubriques suivantes :

Epilogues (actualité): Remy de Gourmont.
Les Poèmes : Pierre Quillard.
Les Romans : Rachilde.
Littérature : Jean de Gourmont.
Littérature dramatique : Georges Polti.
Littératures antiques : A.-Ferdinand Herold.
Histoire : Edmond Barthélemy.
Philosophie : Jules de Gaultier.
Psychologie : Gaston Danville.
Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.
Psychiâtrie et Sciences médicales : Docteur Albert Prieur.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore : A. Van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merki.
Questions juridiques : José Théry.
Questions militaires et maritimes : Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Questions morales et religieuses : Louis Le Cardonnel.
Ésotérisme et Spiritisme : Jacques Brieu.
Les Bibliothèques : Gabriel Renaudé.
Les Revues : Charles Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Les Théâtres: Maurice Boissard.
Musique : Jean Marnold.
Art moderne : Charles Morice.
Art ancien : Tristan Leclère.
Musées et Collections : Auguste M guillier.
Chronique du Midi : Paul Souch
Chronique de Bruxelles : G. Eekho
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davr
Lettres italiennes : Riciotto Canu
Lettres espagnoles : Marcel Robin
Lettres portugaises : Philéas Lebes
Lettres hispano-américaines ; Eu nio Diaz Romero.
Lettres néo-grecques : Démétr Asteriotis.
Lettres roumaines : Marcel Mont don.
Lettres russes : E. Séménoff.
Lettres polonaises: Michel Mutermil
Lettres néerlandaises : H. Messet.
Lettres scandinaves : P.-G. La Ch nais.
Lettres hongroises : Félix de Gera
Lettres tchèques: William Ritter.
La France jugée à l'Étranger : Lu Dubois.
Variétés : X...
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, av juillet et octobre.

FRANCE		ÉTRANGER	
Un numéro.........	1.25	Un numéro.........	1.5
Un an.............	25 fr.	Un an.............	30
Six mois..........	14 »	Six mois..........	17
ts mois..........	8 »	Trois mois.........	10

iers. — Imprimerie du Mercure de France, BLAIS et ROY, 7, rue Victor-Hugo.


UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 03315 5428